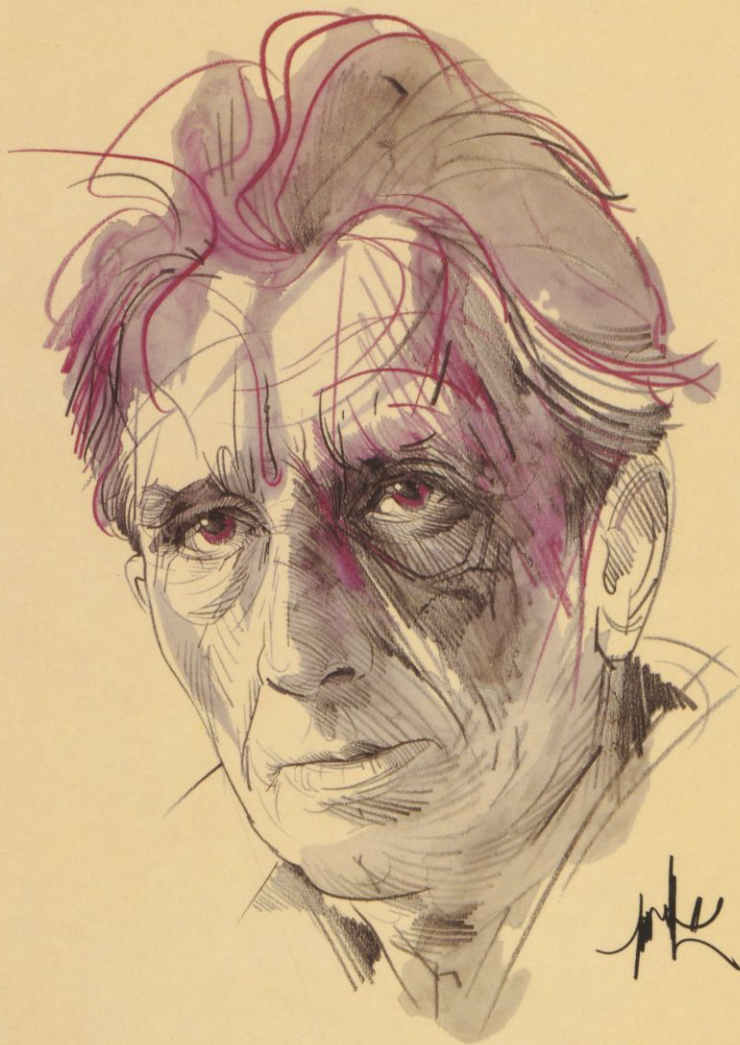


Yves Courrière

# ROGER VAILLAND



ou

Un libertin au regard froid

Plon

1338378

92

✓

A Surf

ROGER VAILLAND

27292  
Ln 24

YVES COURRIÈRE

ROGER VAILLAND

Les Fils de la Touraine (Édition de Joseph Kessel, de l'Académie française), 1968.  
 Foyard, le Livre de Poésie, Marseilles.  
 Les Temps des Mémoires (couronné par l'Académie française), 1969. Foyard, le Livre  
 de Poésie, Marseilles.  
 L'Éclaircie des colonnes, 1970. Foyard, le Livre de Poésie, Marseilles.  
 Les Foyards édités, 1971. Foyard, le Livre de Poésie, Marseilles.  
 Ces quatre volumes ont été rassemblés dans la collection "Bibliothèque" sous  
 le titre général La Guerre d'Algérie, Robert Laffont, 1990.  
 La Guerre d'Algérie en images, 1972. Foyard.  
 Le Roman des hauts de Saint-Jean, 1974. Foyard, le Livre de Poésie.  
 Les États de la passion, 1975 et 1987. Plon.  
 L'Homme qui court, 1977. Foyard, le Livre de Poésie.  
 Les Arabes, 1978. Plon.  
 Novaranda-Nénes : Un temps pour la guerre, 1979. Presses de la Sorbonne.  
 Poésie.  
 La Tour dans les ténés, 1981. Plon.  
 Mémoires : autour des biographies de Raymond Mureaux, 1982. Georges et  
 Armand Jcaz éditeurs.  
 Joseph Kessel ou sur la piste du lion, 1985. Plon. (Prix Chateaubriand 1985, Prix  
 In-André Malraux, Prix des bibliothécaires français et Marseilles, Oublier de la  
 biographie 1986, Prix de la Table de Mémoires), Presses Pocket.  
 Des romans et des écrivains, 1986. Plon. (Réédition adaptée à la télévision A.S.).  
 Le Démon de l'écriture, 1987. Plon.

8° Ln<sup>27</sup>  
 97272

Plon  
 12, avenue d'Italie  
 Paris

#### DU MÊME AUTEUR

- Les Fils de la Toussaint* (Préface de Joseph Kessel, de l'Académie française), 1968. Fayard, le Livre de Poche, Marabout.
- Le Temps des léopards* (couronné par l'Académie française), 1969. Fayard, le Livre de Poche, Marabout.
- L'Heure des colonels*, 1970. Fayard, le Livre de Poche, Marabout.
- Les Feux du désespoir*, 1971. Fayard, le Livre de Poche, Marabout.
- Ces quatre volumes ont été également édités dans la collection « Bouquins », sous le titre général *la Guerre d'Algérie*, Robert Laffont, 1990.
- La Guerre d'Algérie en images*, 1972. Fayard.
- Le Roman des hauts de Saint-Jean*, 1974. Fayard, le Livre de Poche.
- Les Excès de la passion*, 1975 et 1987. Plon.
- L'Homme qui court*, 1977. Fayard, le Livre de Poche.
- Les Aubarède*, 1978. Plon.
- Normandie-Nièmen : Un temps pour la guerre*, 1979. Presses de la Cité, Presses Pocket.
- La Toque dans les étoiles*, 1981. Plon.
- Massada : autour des lithographies de Raymond Moretti*, 1982. Georges et Armand Israël éditeurs.
- Joseph Kessel ou Sur la piste du lion*, 1985. Plon. (Prix Chateaubriand 1985, Prix Lu-André Maurois, Prix des bibliothécaires Paris et Marseille, Gutenberg de la biographie 1986. Prix de la Paulée de Meursault), Presses Pocket.
- Des toques et des étoiles*, 1986. Plon. (Réédition adaptée à la télévision A.2.)
- Le Démon de l'aventure*, 1987. Plon.

DL-02101991-58054

YVES COURRIÈRE

ROGER VAILLAND

ou

*Un libertin au regard froid*



Plon  
12, avenue d'Italie  
Paris

YVES COURRIÈRE

ROGER VAILLAND

- Le Nôtre de la République* (édité par Robert Laffont, de l'Association française, 1969, Fayard, le Livre de Poche, Marabout).
- Le Temps de l'Empire* (édité par l'Académie française, 1969, Fayard, le Livre de Poche, Marabout).
- L'Heure du soir*, 1970, Fayard, le Livre de Poche, Marabout.
- Les quatre saisons* (édité par Robert Laffont, de l'Association française, sous le titre général *La Guerre d'Algérie*, Robert Laffont, 1981).
- La Guerre d'Algérie en images*, 1972, Fayard.
- Le Roman des eaux de Saïghon*, 1974, Fayard, le Livre de Poche.
- Les États de la justice*, 1975 et 1987, Plon.
- L'Homme qui court*, 1977, Fayard, le Livre de Poche.
- Les Arabes*, 1978, Plon.
- Normalité-Normes : Un temps pour la guerre*, 1979, Presses de la Cité, Presses Pocket.
- La Tour de la justice*, 1981, Plon.
- Manuels pour les bibliographes de Raymond Barre*, 1982, Georges et Armand Jaffet éditeurs.
- Joué Juvé et Sur la piste de l'ion*, 1983, Plon (Prix Clémentine 1985, Prix Le-André-Maurice, Prix des bibliothèques Paris et Marseille, Gutenberg de la biographie 1986, Prix de la Étude de Raymond, Presses Pocket).
- Des temps et des jours*, 1985, Plon (Réédition ajoutée à la collection A.2.).
- Le Roman de l'Empire*, 1987, Plon.



PREMIÈRE PARTIE

*A Annette et Amédée Bon.  
A Rose Chouraqui.*

FORMATION

*Avec ma tendre affection.*

DL-03101991-28024

A Journal of Studies For  
A Rose Charming  
Avec une grande affection



© Librairie P.K. 1991

ISBN 1-55832-111-2





PREMIERE PARTIE

FORMATIONS

## Savoyards et Auvergnats

Lorsque François Vailland y naquit, à la Noël 1850, le petit village de Manigod — accroché aux contreforts de la chaîne des Aravis, à 15 kilomètres au sud du plateau des Glières — était revenu, comme tout le duché de Genevois, à la maison de Savoie qui, depuis la chute de l'Empereur, régnait sur le Piémont, Gênes et la Sardaigne. En revanche, quand son père Bernard Vaillend y avait vu le jour, Manigod faisait partie du département du Mont-Blanc créé en 1796 par la Convention qui avait annexé Nice à la Savoie. Bref intermède français dans l'histoire des cinq cents âmes du hameau. Auparavant le grand-père Pierre-Marie, syndic (maire) du village, rendait ses comptes aux rois de Sardaigne tout comme l'arrière-grand-père Jean-François et le trisaïeul Jean-Pierre leur payaient l'impôt. Alors les Vaillend, Valiend ou Valliend — on trouvait les trois orthographes dans les registres communaux et documents officiels — étaient-ils Français, Sardes ou Piémontais ? Peu leur importait. Ils étaient Savoyards et avant tout de Manigod en ligne masculine directe depuis le XVII<sup>e</sup> siècle où le nom de l'un de leurs ancêtres figurait déjà sur un acte de « mense » (revenu ecclésiastique). Leur patronyme était leur fierté. Il ne signifiait pas — comme la logique française l'eût pu faire croire — « vaillant, brave ou courageux », mais — selon une forme ancienne du verbe espagnol *valer* — « qui vaut quelque chose ». Ce qui n'était pas plus mal ! Exploitants agricoles, éleveurs, laitiers, fromagers, les Vaillend étaient sinon riches du moins « à l'aise ». Jusqu'à ce que Bernard Vaillend qui, avant l'enfant de Noël, avait déjà donné à son épouse Ludivine une Marie et un Pierre, ne décidât de quitter Manigod pour chercher fortune en Amérique. Il y partit seul non sans avoir complété sa lignée d'une Franceline puis d'une Eugénie ! La raison de cette fuite resta inconnue de la chronique familiale qui ne retint que ses dons de violoniste. Ludivine, née Cohendet, se retrouva, la quarantaine venue, responsable de trois filles et deux garçons, sans autres ressources que son ingéniosité, son courage et l'aide de la famille Vaillend. Catholique fervente elle décida

que son aînée Marie serait religieuse — ce qu'elle fut — et que son fils cadet — prédestiné par sa sainte date de naissance, et le seul que les facéties d'un scribe de campagne ait gratifié d'un *a* dans la seconde syllabe de son nom — serait prêtre. Dans ce but François Vailland poursuivait ses études au collège de Thônes quand Ludivine lui apprit, en 1865, le décès du volage violoniste. Après dix ans de vadrouilles infructueuses à travers le Nouveau Monde, Bernard Vaillend avait succombé, sur le chemin du retour, à la fièvre jaune qui sévissait à Saint-Thomas, minuscule possession danoise des Caraïbes à l'est de Porto Rico. François n'en conservait qu'un vague souvenir. Sans réelle vocation, il avait vu sa mère tant trimer pour élever sa progéniture, fabriquer tant de tomes et de reblochons à partir du lait des quelques vaches qui paissaient dans les prés familiaux du col des Aravis et y ajouter, le soir venu, le maigre rapport de pâtes préparées à la main pour les Piémontais du village, qu'il n'eut pas le cœur, au sortir du collège, de refuser le séminaire d'Annecy. Le service militaire puis la guerre de 1870 interrompirent momentanément sa formation religieuse.

Français de fraîche date — la Savoie après plébiscite de ses habitants avait été définitivement rattachée à la France en 1860 — François Vailland n'en combattit pas moins courageusement dans les rangs du 21<sup>e</sup> de ligne intégré à la II<sup>e</sup> armée de la Loire qui s'illustra sous les ordres de Chanzy jusqu'à la défaite du Mans. Prisonnier des Prussiens, libéré pour cause de maladie, il regagna Manigod dans un piètre état physique mais bien décidé désormais à vivre sa vie. Les souffrances de la guerre — déclarée « d'un cœur léger » par Napoléon III qui y avait perdu son trône — lui donnèrent le courage de contrecarrer les ambitions maternelles et de refuser la soutane que lui promettait le séminaire. Une cure de campagne ne le tentait pas plus que l'élevage traditionnel des Aravis, aussi, plantant là sa parentèle, décida-t-il d'aller tenter sa chance à Paris. Il y apprit le métier de doreur chez un artisan d'origine savoyarde et se trouva si bien d'une profession à l'époque fort rémunératrice qu'on le vit bientôt s'installer à son compte rue du Temple puis s'agrandir en ouvrant un atelier au 23 rue des Fontaines<sup>1</sup>. Le premier des Vailland à devenir parisien s'ancrait entre la République et la Porte Saint-Martin, quartier qu'il ne devait jamais quitter.

Lors de son apprentissage se mêla-t-il de près ou de loin à la Commune, comme le laissera entendre plus tard son petit-fils Roger Vailland à la veille de recevoir le prix Goncourt<sup>2</sup>? On peut en douter en sachant que non seulement François Vailland ne s'échappa nullement du séminaire mais qu'il s'écoula à peine plus de quatre mois entre le jour où il fut fait prisonnier à la bataille du Mans (12 janvier 1871) et celui qui vit

1. Aujourd'hui rue des Fontaines du Temple (3<sup>e</sup> arrondissement).

2. « J'avais exigé que parmi les aphorismes du premier numéro du *Grand Jeu* fût inscrit : "l'anticléricalisme le plus primaire sera toujours le nôtre", je dois tenir cela de mon grand-père qui s'échappa du séminaire pour aller rejoindre les Communards. » Roger Vailland, *Écrits intimes*.

s'écrouler la dernière barricade de la Commune (28 mai 1871). Qu'importe. Volontiers injuste, dans son œuvre et ses conversations, avec des parents dont il détestait le conformisme bourgeois Roger Vailland se devait d'y trouver une exception. Le grand-père François, disparu avant sa naissance, faisait d'autant mieux l'affaire que l'épisode de la Commune était intégré au patrimoine du marxisme dont l'écrivain se réclamait encore lorsqu'il fit cette allusion. Nous rencontrerons bien d'autres interprétations pour le moins « orientées » dans l'image qu'il donnera de sa famille.

Communard ou pas, François Vailland devenu patron-artisan florissant se dirigeait d'un pas allègre vers la petite bourgeoisie. L'heure était venue de fonder un foyer. Comme nombre de provinciaux « montés à Paris » il n'entendait pas choisir une épouse hors de son pays d'origine. Il revint pour quelques semaines à Manigod et, après un bref tour d'horizon, jeta son dévolu sur une agréable brunette à la mâchoire un peu forte mais à la poitrine haute sous le caraco qu'elle portait habituellement pour aider son père. Georgine Curt était l'une des plus jeunes filles des douze enfants d'un pauvre meunier de la vallée du Bouchet, parallèle à celle de Manigod. Elle fut séduite par l'allure de François qui portait maintenant moustache et barbe à l'impériale, lui promettait la vie parisienne et la situation de « patronne » dans un magasin de dorure qu'elle imaginait aussi scintillant que le moulin était poussiéreux. Qu'importait à François qu'elle fût sans dot. Elle était fraîche et courageuse, habituée depuis l'enfance à travailler durement. C'était la femme solide qui l'aiderait dans ses projets. De leur union célébrée au Bouchet naquit, le 10 avril 1879 à Paris 3<sup>e</sup>, Georges-François Vailland et, neuf années plus tard, René. Entre-temps les projets de François s'étaient réalisés. Grâce aux bénéfices puis à la vente de l'atelier de dorure cédé à bon prix, il avait acquis une cave à Bercy. Dès lors il développa un commerce de vins en gros auquel il adjoignit bientôt un établissement de consommation, 48 Faubourg-Saint-Martin, que Georgine, devenue une Parisienne accomplie, géra avec toute son autorité qui était grande tandis que François s'occupait de Bercy. Au *Café des Artistes* se retrouvaient comédiens, habilleuses et machinistes du théâtre de la Porte Saint-Martin tout proche ainsi que de nombreux Savoyards exilés à Paris et si heureux d'y découvrir une « payse » qu'ils en firent le siège de leurs diverses associations et amicales<sup>1</sup>. Dans l'appartement bourgeois, situé au-dessus du café, Georges grandissait harmonieusement malgré une myopie qui lui faisait porter lunettes. C'était un garçon frêle, aussi calme et assidu au travail scolaire que son petit frère René se montrait braillard et turbulent, toujours prêt à se traîner dans la sciure du café en faisant des niches aux clients qui, au fil du temps, étaient devenus des amis.

Ce bonheur simple et tranquille, dans une aisance de plus en plus agréable, fut interrompu en 1893 par une brusque altération de la santé

1. Le café existe toujours sous le nom, à peine modifié, de *Chope des Artistes*.

de François Vailland. D'après les médecins la maladie qui lui avait valu d'être libéré par les Prussiens n'était autre que la tuberculose. Tout à ses affaires il avait négligé de s'en préoccuper et l'atmosphère des caves de la halle aux vins allée à celle enfumée du café n'avait fait qu'empirer les choses. Du bon air, du repos, c'était, en l'état de leurs connaissances, tout ce que pouvaient conseiller les praticiens. La mort dans l'âme François Vailland plaça ses deux affaires en gérance et avec femme et enfants regagna la Savoie où l'air si pur était propice à son rétablissement. Ni Manigod ni le Bouchet ne disposant d'école où Georges puisse continuer des études qui s'annonçaient brillantes, la famille s'installa à Annecy. Elle y demeura deux années au cours desquelles Georges conforta au grand lycée sa réputation de bûcheur et son amour des mathématiques tandis que l'école primaire s'efforçait d'endiguer le trop-plein de vitalité et l'indiscipline de René.

En 1895, les familiers du *Café des Artistes* retrouvèrent avec joie leur jolie patronne dont le sourire, pourtant, leur parut moins éclatant. C'est que François, un peu revigoré par l'air savoyard, n'avait plus la force physique de diriger les caves de Bercy. De retour à Paris, il avait vendu son affaire de vin en gros et se contentait d'aider sa femme rue du Faubourg-Saint-Martin. Il était en passe de devenir un négociant important et se retrouvait bistrot ! Résigné le couple reporta tous ses espoirs sur son aîné. La relative aisance matérielle dont il jouissait lui permettait d'envisager de longues études pour ce garçon réservé qui semblait toujours en visite lorsque par hasard il se mêlait à la joyeuse clientèle du *Café des Artistes*. Médecin ? Ingénieur ? Pourquoi pas Polytechnique ? « Pourquoi pas, en effet », décrétèrent ses professeurs à Charlemagne lorsqu'il eut brillamment passé son deuxième baccalauréat, obtenant des notes exceptionnelles en mathématiques. Georges prépara avec acharnement le concours d'entrée à la plus prestigieuse des grandes écoles françaises, s'accordant de rares vacances à Manigod chez la grand-mère Ludivine dont il admirait le courage et la sérénité et pour laquelle il avait beaucoup d'affection. A Paris il ne sortait de ses livres que pour faire du cheval, son unique distraction. La veille du concours, pour se détendre, il monta son animal favori qui, énérvé par les premières chaleurs de l'été, lui fit effectuer un splendide vol plané. Le lendemain c'est avec une atroce migraine qu'il aborda l'épreuve. Il y échoua d'un demi-point. Sa déception — et plus encore celle qu'il infligeait à ses parents — fut si grande qu'il renonça à une nouvelle année de préparation et passa, dans la foulée, un concours de géomètre-expert qu'il réussit haut la main. Mais quelque chose en lui était brisé. Supportait-il avec peine ce père diminué, cette mère de plus en plus autoritaire ? La gifle que, selon Roger Vailland, elle aurait administrée à son fils le jour de son échec ne serait-elle pas, pour une fois, sortie de l'imagination de l'écrivain ? Toujours est-il que Georges Vailland, aux premiers jours de la Belle Époque et après avoir travaillé quelques mois dans un cabinet de géomètre, annonça Faubourg-Saint-Martin son départ pour Madagascar où le général Gallieni, ayant

maté la révolte indigène puis exilé à Alger la reine Ranavalona III qui l'inspirait, commençait la colonisation. Il réclamait, entre autres, des géomètres, experts ou non, pour les services topographiques et cartographiques d'une île où les terres encore sauvages étaient en majorité. Dès son arrivée et malgré son jeune âge — il était à peine majeur — Georges Vailland fut bombardé géomètre du service topographique. Sa mission ? Parcourir seul la brousse, guidé par des Malgaches fidèles à la France, prendre contact avec les tribus indigènes dont la plupart n'avaient jamais vu un Blanc, et effectuer sur leurs territoires les relevés nécessaires aux futures cartes et à la construction d'un réseau routier. L'aventure ! Georges Vailland, reprenant le flambeau que son grand-père avait lâché à l'autre bout du globe, trente-cinq ans plut tôt dans une île antillaise, s'y lança avec enthousiasme. Elle devait durer quatre ans.

\*  
\* \*

Entre la rue de Turenne et le boulevard du Temple tout le monde connaissait Anna Morel. Un rayon de soleil dans les voies sombres du Marais. Petite mais charmante, les pommettes hautes et joliment modelées dans un visage qui gardait les rondeurs de l'enfance, un teint de lys qu'exaltait le brun de ses cheveux coiffés en rouleaux complétés d'un chignon, elle avait la vivacité d'un colibri. Les garçons du quartier remarquaient ses lèvres gourmandes et délicieusement ourlées, sa taille fine qui ne devait rien au corset, et guettaient l'heure à laquelle le balayeur emplissait les caniveaux pour la voir les franchir avec légèreté en découvrant une cheville évocatrice des rêves les plus fous. « Vous avez bien de la chance, Mâme Morel, d'avoir un p'tit trésor comme ça. Et si raisonnable pour ses vingt ans... », appréciaient les marchandes des quatre-saisons du quartier lorsque les deux femmes faisaient leurs courses bras dessus, bras dessous. Dans ce Marais populaire où les ménagères vaquaient à leurs occupations « en cheveux » jamais on ne les avait vues sans chapeau. Leur mise soignée sinon élégante suscitait bien des commentaires. « Des dames très comme il faut, qu'ont eu des malheurs mais n'en disent mot », renseignait la concierge du 12 rue des Filles-du-Calvaire où elles occupaient depuis six ans un modeste appartement. Elle ne se trompait pas.

La vie n'avait guère été clémente pour Marie-Louise Gomichon. Originnaire du Puy-de-Dôme, orpheline très jeune, elle avait été élevée par sa sœur aînée, couturière à Paris, pour laquelle elle avait autant d'admiration que d'affection. Mais celle-ci n'eut que le temps de lui apprendre son métier avant de mourir. Seule au monde, Marie-Louise connut alors une vie difficile jusqu'à ce qu'elle rencontrât un brave Picard de deux ans son cadet, Ernest-Frédéric Morel, sculpteur sur marbre, qui avait pris la suite de son père et ciselait avec passion garnitures de cheminées et pendules ouvragées. De leur union étaient nés un petit garçon qui ne survécut pas et, le 20 janvier 1885, Anna-Geneviève, déclarée à la mairie du dixième

arrondissement. La concurrence des sculpteurs sur marbre qui, en Belgique, fournissaient à meilleur prix des articles de même qualité, obligea bientôt Ernest à vendre son atelier. Sur les conseils de sa femme, excellente cuisinière, il acheta un petit restaurant rue Galilée, entre Champs-Élysées et Trocadéro. Il le géra fort bien, puissamment soutenu par Marie-Louise dont les clients appréciaient la douceur autant que la cuisine. Mais Ernest avait la nostalgie des cariatides, des atlantes et des dianes chasseresses qu'il créait dans la solitude de son atelier. Il s'ennuyait tant dans le brouhaha du restaurant que sa femme le vit, au cours des mois, changer de visage puis dépérir. Faute de s'adapter à son nouveau métier il se mourait de consommation. On dirait aujourd'hui de dépression psychosomatique<sup>1</sup>. Lorsqu'il s'éteignit, l'année de ses quarante ans, Anna en avait quatorze. Marie-Louise, incapable de tenir seule son commerce et d'élever son enfant, mit l'affaire en vente et se replia avec sa fille rue des Filles-du-Calvaire où les deux femmes vécurent des rapports de leur petit capital, complétés par des travaux de couture et de secrétariat à domicile. Ce n'était pas la misère. L'aisance non plus, loin de là. Mais l'habileté de Marie-Louise — et bientôt d'Anna qui avait quitté le pensionnat religieux où elle avait fait jusque-là ses études — à tirer l'aiguille leur permettait de sauver les apparences. Dire que la jeune fille était attachée à sa mère serait un euphémisme. Elle l'adorait tout simplement et n'envisageait pas la vie sans elle, au point qu'elle ne pensait même pas au prince charmant dont rêvaient toutes les filles de son âge. Il se présenta pourtant, au hasard d'une rencontre de quartier.

Après des années de brousse Georges Vailland savourait les premières longues vacances que l'État offrait à ses serviteurs des colonies lointaines. Le soleil de Madagascar et la vie en plein air avaient hâlé sa peau et développé ses muscles. Lorsque Anna fit sa connaissance c'était un beau garçon de taille moyenne, le nez un peu busqué — le nez des Vailland —, le visage ouvert aux traits encore adolescents qu'une moustache et une barbiche soyeuse ne parvenaient pas à durcir. Elle fut séduite par les cheveux châtain ondulés sur un front large, et même par ce regard mouillé des myopes, protégé par un lorgnon cerclé d'or, qui le paraient d'une intelligente distinction. Sa réserve, sa mise surtout — sans négligence et exempte de l'excentricité des familiers des Grands Boulevards où ils se rencontraient — lui parurent du meilleur aloi. A vrai dire, en cet hiver 1905-1906, Georges Vailland tenait plus de l'agrégé débutant au lycée Charlemagne où il avait préparé Polytechnique que du défricheur de terres nouvelles, fondateur d'empire. Mais il racontait si bien les années qu'il venait de vivre entre l'Afrique et l'Asie, et avec tant de modestie là où d'autres se seraient mis sans peine en valeur, qu'elle en fut bientôt conquise. Elle s'émut des rapports amicaux que le jeune homme avait noués avec les Malgaches des hauts plateaux dont certains, désireux d'apprendre le français, étaient devenus ses élèves, transpira sous le cli-

1. Geneviève Vailland à l'auteur.



mat tropical de la côte ouest, admira son courage devant des tribus dont, selon Gallieni, « les unes en étaient à l'âge de la chevalerie, d'autres au stade de *l'Illiade*, d'autres à l'âge de pierre ». Elle frémit aussi lorsque Georges lui conta sa première nuit en brousse parmi des sauvages qui avaient peut-être participé aux sanglantes révoltes organisées par la reine Ranavalona. « Je devais coucher dans une case traditionnelle que m'avaient construite les indigènes. Lorsqu'ils se furent éloignés, je changeai vivement l'emplacement de mon lit de camp. Ainsi, dans la nuit, s'il leur prenait l'envie de m'envoyer quelques volées de flèches ou de sagaies, ils ne m'atteindraient pas<sup>1</sup>. » Le cher fou !

Georges apportait à sa vie étriquée de petite fille sage un parfum enivrant de poivre et de vanille. De son côté elle l'enchantait par sa fraîcheur, son admiration naïve, sa douce féminité, et surtout sa soumission filiale. Affective, peu portée sur les spéculations de l'esprit, elle serait toute prête à la déposer aux pieds de son mari. Le mariage décidé, après que les familles eurent été présentées dans les règles, Anna n'y mit qu'une condition mais de taille : que son futur époux renonçât à poursuivre, ainsi qu'il en avait l'intention, sa carrière à Madagascar. L'idée de se séparer de sa mère lui était insupportable. Georges l'aimait assez pour accepter l'ukase qui comportait également la présence de Marie-Louise dans leur foyer. Il avait fait à Madagascar suffisamment d'économies et y avait acquis assez d'expérience pour ne pas redouter de se mettre à son compte, et, essentiellement intellectuel, il avait une telle faculté de s'absorber que la présence de sa future belle-mère — au demeurant une brave femme — lui importait peu. Il était au-dessus de tout cela<sup>2</sup>. Comme, tant chez les Vailland que chez les Morel, on aimait la vie rurale, il se mit à la recherche d'un cabinet de géomètre en province où, malgré l'aide que lui apportait sa famille, les prix étaient plus accessibles que dans la capitale. Il avait besoin d'une grande maison car, outre Marie-Louise, il avait l'intention d'y accueillir ses propres parents. François, miné par la tuberculose, n'était plus que l'ombre de lui-même, et Georgine s'épuisait à tenir le *Café des Artistes*. Les deux familles s'entendaient bien, pourquoi ne pas les réunir ? Georgine renâcla un peu mais l'idée de refuser à son mari le climat vivifiant de la campagne vint à bout de ses réticences. René, son cadet, après une longue fugue qui l'avait brisée, semblait s'être stabilisé. Il travaillait dans le Marais et avait prouvé pendant plus d'un an qu'il savait fort bien se débrouiller seul. L'éloignement de parents qu'il avait voulu fuir dès l'âge de seize ans ne lui poserait aucun problème. Bien au contraire.

Durant l'été 1906 Georges visita plusieurs cabinets à vendre dans la région parisienne, indiqués par la Chambre des géomètres. Il jeta son dévolu sur Acy-en-Multien, petite localité de l'Oise à 18 kilomètres de Meaux. Rien désormais n'empêchait le mariage de Geo — selon l'affectueux diminutif que lui avait attribué sa fiancée — et de Anna-Genève.

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

2. *Ibid.*

viève. Il eut lieu le 27 septembre 1906 à la mairie du dixième arrondissement, à quelques pas du *Café des Artistes* récemment vendu. Le cortège des cinquante-quatre invités — les hommes en cravate blanche et haut-de-forme, à l'exception de René, la « tête brûlée » de la famille, qui se distinguait en arborant un splendide melon, et de deux officiers en bicorne, sabre au côté et décorations pendantes ; les femmes en chapeaux volumineux, selon la mode de la Belle Époque, où les modistes usaient sans retenue du saint-honoré géant et de la plume d'autruche frémissante — remonta le faubourg et gagna l'église Saint-Laurent, boulevard de Strasbourg, où fut donnée la bénédiction nuptiale. Anna, tout comme sa mère, était d'un catholicisme fervent. De ses années chez les sœurs elle avait gardé la pratique d'une religion très traditionaliste où l'habitude remplaçait la réflexion, les rites la foi profonde. Elle n'aurait pas conçu le mariage autrement qu'à l'église, aussi Georges s'était-il soigneusement gardé de lui révéler son appartenance à la franc-maçonnerie à laquelle, par idéalisme, il avait adhéré durant son séjour à Madagascar. Puisque le passage devant un curé était la condition de son bonheur, va pour le curé !

A la sortie de Saint-Laurent la noce sacrifia à la photographie passée dans les mœurs. La mariée était ravissante dans une robe blanche à traîne, col montant et corsage bouillonné amoureuxment confectionnée par Marie-Louise. Les habituels rouleaux de sa coiffure avaient fait place à un charmant frisotté et son chignon, haut porté, était parsemé de fleurs immaculées. Le marié en habit, chaîne de montre barrant le gilet et chapeau claqué à la main, avait fière allure. Il rayonnait à la pensée de fonder un foyer avec la si jolie fille qui posait légèrement sa main fine gantée de soie blanche sur son bras. On déjeuna chez Bonvalet, un « noce et banquets » réputé des Grands Boulevards puis, en guise de voyage de nocces, Georges Vailland, flanqué de ses parents et de sa belle-mère, entraîna la jeune épousée sur la route de Meaux. Acy-en-Multien attendait la famille dont il devenait le chef. Oubliée la grande île exotique où il avait commencé sa carrière ! Anna, femme-enfant tout juste majeure, valait bien ce sacrifice. Son destin n'était pas l'aventure mais une vie régulière auprès d'une femme qui lui donnerait de beaux enfants. A vingt-sept ans le descendant des paysans de Manigod entrait en bourgeoisie sans regrets. Il n'était pas homme à en avoir.

\*  
\* \*

Anna était enceinte de quatre mois lorsque la maladie eut raison de son beau-père. Le 5 mai 1907, le nom de Vailland apparut pour la première fois sur le registre de l'état civil d'Acy-en-Multien. Peu après les obsèques de François, Georgine fit part de son désir de regagner Paris. Femme de caractère et de grande indépendance, elle n'entendait pas se contenter, sous l'autorité de son fils, du rôle de grillon du foyer qui convenait si bien à Marie-Louise et à sa fille. Elle loua un appartement,

7 rue Pétrarque, dans le quartier champêtre du Trocadéro, près du cimetière et des petits réservoirs qui, récemment encore, fournissaient l'eau de la Seine aux habitants de Passy et d'Auteuil. Habitée à travailler depuis son jeune âge et ne souhaitant pas jouer à cinquante-deux ans les veuves éplorées et recluses, elle prit également la gérance d'un magasin d'antiquités, rue Franklin, qu'elle conservera jusqu'à sa mort.

Privée de l'aide de sa belle-mère, fatiguée par une grossesse qui s'annonçait pénible et pour ne pas laisser à sa mère l'entretien de la maisonnée, Anna obtint de son mari d'engager une jeune fille du village comme bonne à tout faire. Paulette, de quatre ans sa cadette, fit son entrée dans la demeure des Vailland et s'intégra si bien qu'on la considéra bientôt comme faisant partie de la famille.

Lorsqu'il avait acheté son cabinet Georges avait vu grand. Située sur la route de Meaux au bas de la grande rue du village lové tel un colimaçon autour de son église au point que seul son clocher dépassait des toits de l'agglomération, la maison bourgeoise, grosse bâtisse carrée à un étage, comportait six pièces, une serre où il pouvait se livrer à sa passion de la botanique contractée à Madagascar et un vaste jardin protégé de la rue par un haut mur et une porte à doubles vantaux en fonte ouvragée. Depuis la disparition de François Vailland et le départ de sa belle-mère, Anna se sentait enfin l'unique maîtresse des lieux que Marie-Louise, aidée de la jeune Paulette, transforma en cocon dans l'attente de l'heureux événement. Dans ce gros bourg d'une région fertile en pleine expansion, vouée à la culture du blé, de la betterave et des légumes, le travail ne manquait pas pour un géomètre expert en plans de propriétés, nivellements de précision et levés tachéométriques. La réputation d'ingénieur topographe de Georges Vailland s'établit si vite que, sans l'affectueuse présence de Marie-Louise et celle, pépiante, de Paulette, Anna aurait passé sa grossesse dans une solitude quasi complète. Chaque jour elle ne retrouvait son époux qu'à la veillée encore que, trop souvent, sitôt après le dîner, la lampe à pétrole brûlait fort tard dans son bureau. Mais pouvait-elle se plaindre d'un homme qui l'entourait d'attentions et travaillait d'arrache-pied pour que leur premier-né naisse dans une confortable aisance ? Elle n'y pensait même pas tant la conduite de son Geo lui semblait, comme la sienne, en tout point exemplaire. Sa soumission à son mari était totale. Tout ce qu'il disait devait être dit, tout ce qu'il lui demandait de faire devait être fait<sup>1</sup>. Et, comble de bonheur, Marie-Louise abondait dans son sens, fière d'avoir élevé seule un tel parangon de vertu. Tricotant la layette aux côtés de sa mère qui festonnait la robe du futur baptême, Anna attendait son bébé avec la ferveur enfantine qu'elle déployait jadis à prier le père Noël, lors de la messe de minuit, pour qu'il lui apporte le poupon au visage de porcelaine entrevu dans les vitrines du bazar de l'Hôtel de Ville.

L'événement eut lieu le 16 octobre 1907. Après un long travail, Anna accoucha à 7 heures du soir d'un beau et gros garçon. Le lendemain à

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

10 heures, Georges-François Vailland, vingt-huit ans, accompagné de ses témoins, dame Marie-Louise Gomichon, veuve Morel, âgée de cinquante ans, et Pierre Alphonse Menot, un voisin constructeur-mécanicien de soixante-six ans, comparut devant Émile-René Delozanne, maire et officier de l'état civil d'Acy-en-Multien, pour déclarer la naissance du nouveau-né auquel il donnait les prénoms de Roger-François en hommage au grand-père récemment décédé dans la même commune. Dès les relevailles d'Anna, le bébé fut baptisé et Georgine — que dès lors on appellera « Mémé Vailland » — fut sensible au choix du parrain. René, l'enfant prodigue, était jugé digne de veiller désormais sur l'avenir de son neveu. Par ce geste Georges faisait table rase des reproches familiaux adressés à son cadet après sa longue fugue. A dix-neuf ans René était devenu un garçon agréable et souriant dont on appréciait à Acy-en-Multien la conversation animée. Aux yeux d'Anna qui avait participé à la résolution de son mari, il méritait amplement la confiance qu'en fervente chrétienne elle lui témoignait ainsi.

La prime enfance du petit Roger fut sans histoire si ce n'est que, sevré brutalement à quatre mois, il manifesta par la suite sa colère en jetant systématiquement à terre les biberons que sa mère lui présentait à l'heure de la tétée. A l'époque on ne savait rien des répercussions sur le caractère qu'un tel traitement appliqué à un âge si tendre peut provoquer mais Anna, instinctivement, se reprocha longtemps le brusque accès de fatigue qui avait justifié la décision du médecin de campagne. Calmé au bout de quelques temps difficiles, le bébé n'en fut que plus entouré. A vrai dire chacun dans la maison était à genoux devant lui : Anna si heureuse d'avoir un fils, Marie-Louise qui reportait sur lui toute l'affection qu'elle avait eue pour son petit garçon mort très jeune — à tel point qu'on la surnomma Mémé-Gâteau —, Mémé Vailland qui venait souvent en fin de semaine à Acy, enfin Paulette qui passait autant de temps à ses côtés qu'à faire le ménage ! Lorsque à un an on le photographia presque nu, la main fièrement posée sur la hanche, le regard hardi fixé sur l'objectif, un demi-sourire éclairant son visage poupin, les femmes de la maison manquèrent de qualificatifs pour louer la pose déjà agressive du bébé-homme. « Roger était l'enfant couvert de femmes, l'enfant-roi, l'enfant adoré que l'on choyait, que l'on dorlotait, toujours tiré à quatre épingles, racontera-t-on plus tard à sa sœur Geneviève. Tout le monde était en admiration devant lui. Comme dans le village il n'y avait d'autre distraction que la vie de famille, je crois bien que ma mère à vingt-deux ans continuait à jouer à la poupée avec Roger<sup>1</sup>. » Elle lui laissa pousser les cheveux qu'il avait clairs, presque blonds, l'habilla de robes de velours sombre, égayées d'un grand col immaculé changé chaque jour, et, dès qu'il sut marcher, passa le plus clair de son temps à savoir où « cet adorable démon avait pu aller se nicher ». Tout à son travail, Georges caressait distraitemment la joue de son premier-né et attendait avec patience

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

qu'il grandisse pour le faire bénéficier de dons pédagogiques que les jeunes Malgaches de la Grande Île avaient su apprécier aux temps de l'aventure. Si l'on s'en tenait aux apparences, le petit bonhomme partagerait sans nul doute sa passion de la botanique. Dans cet espoir il meublait au cours de ses promenades dans la campagne les premières pages d'un énorme herbier qui jouera un grand rôle dans la jeunesse du futur écrivain. Pour l'heure Roger se contentait de cueillir les fleurs des champs et de se rouler dans l'herbe du jardin dès que le temps le permettait, au grand dam d'Anna qui craignait autant de le voir prendre froid que de gâter ses vêtements. Mère très douce, très tendre, toute d'affection et ayant, elle aussi, besoin de tendresse, elle restait des heures à câliner l'enfant adulé, babillant avec lui, alignant de caressantes onomatopées qu'il s'efforçait de répéter. Maman, mamalamalamalabou... L'habitude sera si bien ancrée et durera si longtemps que, lorsqu'il saura parler, « Mme Labou » sera le nom d'affection que le petit Roger donnera à sa mère. Dix-sept ans plus tard, en khâgne à Louis-le-Grand, préparant le concours d'entrée à l'École normale supérieure, il l'emploiera encore dans ses lettres lorsque la solitude de l'internat lui pèsera trop : « Sois certaine, ma chère Maman, que je pense toujours très, très souvent à toi, que le dortoir m'est particulièrement pénible parce que ma Mme Labou ne vient pas me border<sup>1</sup>... »

Les années-cocon d'Acy-en-Multien seront essentielles pour la formation affective de l'enfant qui y vécut jusqu'à l'âge de trois ans comme s'il n'avait pas quitté le sein maternel.

1910, coup de théâtre : Georges annonça que l'on regagnait Paris où l'attendaient d'excellentes affaires. Puisque Geo le disait, on ne pouvait en douter. Aussitôt Anna prépara le déménagement et fit les bagages, seulement triste à l'idée de quitter Paulette que ne tentait nullement l'inconnu parisien. Ayant passé la trentaine, Georges Vailland était las de courir la campagne et de ne revenir chez lui que pour se plonger dans ses plans jusqu'à une heure avancée de la nuit. Pour cet homme de devoir et de haute moralité, de fructueux honoraires ne justifiaient pas d'avoir à négliger sa famille et de voir grandir son fils sans lui apporter présence et attention. Des relations l'avaient mis en contact avec le ministère des Finances et le service des Améliorations agricoles qui lui promettaient l'exécution de nombreux travaux s'il s'installait dans la capitale. Il vendit à bon prix le cabinet d'Acy-en-Multien qui, grâce à ses efforts, avait désormais une clientèle de choix et loua un clair et vaste appartement au quatrième étage, 18 rue Flatters, à l'ombre de l'hôpital du Val-de-Grâce. Anna fut séduite par l'immeuble cossu dont les fenêtres garnies de volets de bois à l'ancienne ouvraient les unes sur la rue Flatters, les autres sur la rue Berthollet, et par la proximité, à l'ouest, du jardin du Luxembourg et, à l'est, du jardin des Plantes, lieux de futures promenades aérées, propices au développement du petit Roger. La disposition de l'appartement

1. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*.

permettait à l'enfant d'avoir sa chambre, contiguë à celle de Mémé-Gâteau, et à Georges d'installer son bureau dans une pièce tranquille. Débarrassé du souci de trouver des clients, celui-ci se réjouissait de renouer avec l'Administration qu'il avait si bien servie à Madagascar. Chargé de travaux par la rue de Rivoli et par le ministère de l'Agriculture, sa réputation s'établit si bien qu'il le fut bientôt par les Compagnies de Chemin de Fer. Quartier respectable, profession libérale, atmosphère ouatée d'un appartement confortable, tout concourait à ce que la famille Vailland s'agrandît.

Ce fut chose faite lorsque, le 24 octobre 1912, naquit au 18 rue Flatters, le second enfant de Georges-François Vailland et de Anna-Genève Morel. Après un garçon, une fille ! Anna était comblée. On choisit les prénoms, selon la tradition familiale, en piochant dans l'ascendance : Geneviève (deuxième prénom d'Anna)-Georgine-Marie pour honorer autant Mémé Vailland que Mémé-Gâteau. Au cœur du quartier Latin, intellectuel et libéral, il n'y avait qu'un fonctionnaire républicain assez obtus pour ne se fier qu'à la liste des prénoms du calendrier grégorien : le préposé à l'état civil de la mairie du cinquième arrondissement. Faute d'y trouver le prénom de Georgine, il refusa farouchement de l'enregistrer bien que la séparation de l'Église et de l'État datât déjà de sept ans. On substitua Georgette à Georgine pour satisfaire à la loi et, dès lors, on n'appela plus Geneviève-Georgette-Marie que Ginette, diminutif qu'elle devait porter jusqu'à la fin de l'adolescence ! Anna avait entouré son aîné de tant de soins, de tant d'affectueuse sollicitude qu'elle craignit de sa part un accès de jalousie à l'arrivée du bébé. Il n'en fut rien. A cinq ans Roger témoigna de beaucoup d'intérêt pour la nouvelle venue et il fallut lui faire comprendre bien vite qu'elle était trop petite pour lui faire partager ses jeux. Néanmoins, lorsque sa mère interrompit un jour l'évolution d'un petit voilier, reçu pour Noël, dans le bassin du Luxembourg en lui disant doucement qu'il fallait rentrer pour le biberon de sa petite sœur, il éclata d'une colère quasi hystérique. D'ordinaire si douce et si compréhensive — sinon faible — à son égard, Anna l'enferma en arrivant rue Flatters dans le « cabinet noir » dont la menace n'avait servi jusque-là qu'à juguler ses caprices enfantins. Quand, le soir venu, elle relata l'incident à Geo ce fut pour lui dire sa fierté d'être restée calme tant cette attitude l'avait bouleversée.

Plus grave fut la crise qui marqua la première rentrée scolaire de Roger, en octobre 1913. Sa mère l'avait inscrit à l'école communale de la rue des Feuillantines, à cinq cents mètres à peine de la rue Flatters. C'était un long bâtiment à la façade noirâtre bien rébarbative pour un gamin de six ans habitué à la douceur d'un foyer où prédominaient les femmes. Il ne conservait rien, sinon quelques arbres centenaires, du couvent des Feuillantines où Victor Hugo, un siècle plus tôt, jouait avec la petite Adèle Foucher qui devait devenir sa femme, dans ces dépendances où :

*Le jardin était grand, profond, mystérieux  
Fermé par de hauts murs aux regards curieux<sup>1</sup>.*

Enfant toujours seul, couvé par une grand-mère et une mère qui, pas plus à Acy-en-Multien qu'au Luxembourg, ne l'avaient laissé se frotter aux garçons de son âge, d'un physique frêle sinon chétif, Roger Vailland était bien mal armé pour son premier contact avec un groupe non familial. En outre, coquette à l'extrême, Mme Labou n'avait pas renoncé à jouer à la poupée et l'habillait avec un raffinement digne de la comtesse de Ségur à l'époque où les écoliers des quartiers populaires allaient en béret, tablier noir, pèlerine et galoches. On peut imaginer les quolibets des gamins de la Mouff<sup>2</sup>, majoritaires rue des Feuillantines, devant ce petit garçon qui portait lavallière, col raide et était pomponné comme une gravure de mode<sup>3</sup>. Il était pourtant plein de bonne volonté, prêt à tendre au meilleur selon les préceptes maternels. « ... La première fois que j'allai à l'école, je fus toute une journée incapable de dessiner un O sur mon ardoise, à cause de l'idée que je me faisais de la perfection du O : je devais les effacer à mesure<sup>3</sup>. » Son zèle ni son application ne furent suffisants pour lui faire oublier la première impression. Il fut si bien chahuté, bousculé lors des récréations, qu'après moins de deux semaines, Anna, devant les larmes du fils adoré, décida que l'expérience scolaire était prématurée pour un petit être si sensible. Vailland ne devait jamais oublier l'épreuve : « L'écolier terrifié... Je suis terrifié pendant les quinze premiers jours à l'école communale par les petits voyous et par le maître — les maîtres. Absolument désarmé. On me retire de l'école<sup>4</sup>. » Il en sortit « enfant craintif, noué », avec, fiché dans le subconscient, une anxiété cyclothymique de l'automne qui le poursuivra toute sa vie.

Pour surmonter la déception sa mère décida de lui apprendre à lire et à écrire au calme du salon de la rue Flatters. Sous sa douce fêrule et à l'abri des brutalités des « petits voyous de la rue Mouffetard » — la rue Mouffe-Mouffe, disait Anna avec une moue dégoûtée — il progressa si bien qu'à l'occasion du jour de l'an — trois mois à peine après le désastre de l'école des Feuillantines ! — il décida d'écrire tout seul à Mémé Vailland qui habitait à l'autre bout de Paris. Pour cette occasion exceptionnelle Georges ne lui donna pas une feuille de son papier commercial où, en lettres anglaises et en caractères soignés, l'en-tête indiquait « Travaux topographiques en tous genres et tous pays. G. Vailland, Ingénieur Topographe », mais lui acheta un double feuillet de papier dentelle où deux pigeons surmontés d'un nœud rose s'aimaient d'amour tendre sur un lit de myosotis en relief. Installé devant le bureau de son père et trempant la plume sergent-major dans l'encrier auquel d'ordinaire on lui interdisait de toucher, Roger, ivre de fierté, rédigea d'une grosse écriture

1. Victor Hugo, *les Rayons et les Ombres*.

2. Geneviève Vailland à l'auteur.

3. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

4. *Ibid.*

tremblée la première lettre de sa vie : « Paris le 31 décembre 1913. Ma chère Mémé. Comme je sais écrire, et que je t'aime bien je t'adresse cette lettre pour te souhaiter une bonne année et une bonne santé et beaucoup de bonheur. Ton petit-fils qui t'embrasse bien fort. Roger Vailland<sup>1</sup>. »

On applaudit à grands cris rue Flatters où la missive passa de main en main, et encore plus fort rue Pétrarque où elle amena des larmes aux yeux de Georgine pourtant peu portée à exprimer son émotion.

— A la rentrée prochaine tu en sauras bien plus que tes petits camarades ! triompha Anna.

L'année prochaine c'était 1914. Et sa seconde lettre de vœux c'est à son père sous les drapeaux que Roger Vailland devait l'adresser. Par bonheur, personne ne le pressentait dans l'appartement bourgeois où rien ne vint troubler le repas de réveillon au cours duquel l'enfant chéri fut autorisé à tremper les lèvres dans la coupe paternelle pour fêter à la fois la nouvelle année et ses débuts épistolaires.

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.



## Un enfant dans la guerre

En cet été torride qui jaunissait prématurément les marronniers du Luxembourg, personne ne s'attendait à la guerre. Il y avait bien eu, le 28 juin 1914, l'assassinat d'un archiduc d'Autriche à Sarajevo mais c'était loin et en quoi les affaires d'Europe centrale pouvaient-elles menacer la quiétude de cette belle et riche France où la grande bourgeoisie sacrifiait aux mondanités d'une « saison » exceptionnelle et aux festivités balnéaires à Deauville, et où la majorité des citoyens — qui n'avait ni la chance ni les moyens de prendre des vacances — était au bureau, à l'usine ou aux champs ? Que l'Autriche règle ses problèmes avec la Serbie et ses terroristes ! C'était compter sans les engagements et les traités internationaux. Le mécanisme des déclics automatiques était en marche. Quatre semaines suffirent à balayer les belles illusions dont se berçaient les populations. Mobilisations en rafale. Le 30 juillet en Russie, le 31 en Autriche-Hongrie, tandis que le gouvernement de Berlin décrétait l'« état de danger de guerre » qui lui permettait de fermer les frontières. Il était désormais évident que l'Allemagne était résolue à l'agression. Le 1<sup>er</sup> août elle déclarait la guerre à la Russie et le lundi 3 à son alliée, la France.

Le samedi précédent en fin d'après-midi le tocsin avait sonné au clocher de Saint-Médard, l'église la plus proche de la rue Flatters. Il annonçait l'ordre de mobilisation générale accueilli, comme partout en France, sans récrimination et parfois avec exaltation. Mère-poule de son foyer, Anna ne s'inquiétait nullement. Geo n'avait pas, comme la plupart des voisins, à gagner son dépôt dans les plus brefs délais. Lors du conseil de révision il avait été déclaré inapte au service armé pour cause de myopie et son livret militaire indiquait qu'en cas de guerre il serait versé dans les services auxiliaires pour autant qu'on eut besoin de lui. L'autorité n'avait pas jugé bon de lui attribuer une affectation. C'était compter sans l'état d'esprit des citoyens en général, et de Georges en particulier. Soudainement la masse française — jusque-là non seulement pacifique mais encore encline à minimiser la gravité du péril extérieur — fut prise d'un

enthousiasme frénétique. Les rues grouillaient de monde et Roger, sa menotte agrippant la main rassurante de son père, put voir de véritables marées humaines submerger les places et les carrefours des boulevards Saint-Michel, Port-Royal et Saint-Marcel, hurlant leur joie à la pensée de régler son compte à l'Allemagne et reprendre enfin l'Alsace-Lorraine aux Prussiens abhorrés. Sans doute chanta-t-il, dans sa ferveur juvénile : « C'est l'Alsace et la Lorraine, c'est l'Alsace qu'il nous faut. Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! », scie reprise par la foule entre deux *Marseillaise*. Comme par miracle c'en était fini des interdits de Mme Labou qui avait toujours peur de voir son cher trésor se mêler à la populace. Abordant l'âge de raison, Roger découvrait une certaine liberté en compagnie d'un père nouveau. A ses côtés ce n'était plus l'homme aux binocles, au costume austère, à la parole mesurée que maman et Mémé-Gâteau recevaient comme le saint sacrement, mais un jeune homme de trente-cinq ans qui criait : « Vive la France, vive l'Alsace et la Lorraine, à bas l'Allemagne ! » Dans les premiers jours du mois d'août, alors que des échos de musique militaire parvenaient par les fenêtres ouvertes de l'appartement rue Flatters, Georges lui fit dégringoler les quatre étages pour assister au départ du régiment caserné boulevard du Port-Royal. Souvenir inoubliable qu'il évoquera encore aux portes de la mort : « Mon père, typique petit-bourgeois français, était pour la guerre. Pour la France victorieuse. Pour aller à Berlin. Pour battre les Allemands. Il y avait une caserne à deux cents mètres de chez nous et le départ à la guerre se faisait avec tambours et trompettes. Nous étions devant la caserne. Mon père me mit sur ses épaules. Il criait : "Vive l'Armée." Et je criais avec lui : "Vive l'Armée." Nous étions patriotes<sup>1</sup>... » D'un patriotisme qui dépassait la façade. Georges Vailland n'était pas homme à participer à l'enthousiasme torrentiel qui déferlait sur l'Europe — aussi bien à Berlin qu'à Paris, Londres ou Saint-Petersbourg — puis à rentrer chez lui et chausser ses pantoufles avant de passer tranquillement à table. Si ses aptitudes physiques lui interdisaient l'usage d'un *Lebel*, ses qualités professionnelles pouvaient aider à l'*Union sacrée* qui, selon le président de la République Raymond Poincaré, conduirait la France et ses alliés à une victoire rapide. L'armée n'avait pas seulement besoin de biffins en pantalon rouge mais de techniciens. L'alliance de la tête et des jambes contribuerait sans nul doute à la fin prochaine d'une guerre qui, de l'avis de tous — dirigeants civils et militaires —, serait courte, fraîche et joyeuse !

Le 11 août, huit jours après la déclaration de guerre, Georges Vailland, avec l'approbation d'Anna, écrivit à « Monsieur le Général, Directeur du service Géographique de l'Armée », la lettre suivante :

« Mon Général,

« J'ai l'honneur, dans les circonstances actuelles où la France a besoin des services de tous, de me mettre à votre entière disposition pour tout travail dont vous voudriez bien me charger dans vos bureaux ou ailleurs.

1. Roger Vailland à Boudewin Van Houten, journaliste littéraire hollandais, et *Écrits intimes*.

« J'appartiens aux Services auxiliaires de la Territoriale et je ne suis affecté à aucun corps ou service. Je ne serai peut-être pas, à mon grand regret, appelé. Je serais heureux d'être affecté pour la durée de la guerre, à un poste où mes connaissances m'aideraient à rendre quelques bons services.

« Si vous consentiez à m'utiliser je ne demanderais, évidemment, aucune rétribution.

« Je vous prie d'agréer, Mon Général, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

G. Vailland. Ex-géomètre du Service topographique de Madagascar, chargé de travaux par le Ministère des Finances, par le Service des Améliorations agricoles, par les Compagnies de Chemins de Fer. Est encore actuellement chargé de travaux par la Chefferie du Génie de Langres<sup>1</sup>. »

Les hommes dégagés d'obligations militaires se pressaient en si grand nombre devant les bureaux de recrutement que Georges Vailland dut attendre quelques semaines la réponse positive qu'il espérait de tout son cœur de patriote. Lorsqu'elle parvint enfin en septembre, sous enveloppe à en-tête du service géographique de l'Armée, son matériel professionnel de relevés topographiques était prêt, emballé dans des housses garnies de cuir, car s'il s'engageait sans solde, Georges Vailland n'entendait pas arriver sur les lieux de son affectation — Dunkerque, indiquait sa feuille de route — sans les instruments qui lui permettrait d'être immédiatement opérationnel. Ce retard lui laissa le loisir de vivre à Paris les débuts d'une guerre qui ne s'annonçait pas si facile que promis et de prendre pour sa famille les mesures de sécurité qui s'imposaient.

Au lendemain de la déclaration de guerre la population avait déliré en apprenant que, pour la première fois en quarante-quatre ans, des soldats français étaient entrés en Alsace. Depuis cette nouvelle, rien ! Aucun renseignement sérieux sur les positions des belligérants si ce n'est de léni-fiants et vagues « Engagements partiels », « Alternative d'avances et de reculs », suivis de « Hier l'ennemi a reperdu le terrain gagné la veille ». Mais les premiers réfugiés du nord de la France étaient arrivés dans la capitale, lamentable cohorte d'enfants, de femmes, de vieillards, porteuse de nouvelles effrayantes qui sourdaient de la salle Wagram, du Cirque d'Hiver, du séminaire de Saint-Sulpice où on les avait parqués en attendant leur départ vers le sud de la Loire quand ils y avaient de la famille. La panique commença à souffler et Anna, comme des milliers de ménagères, fit la queue devant les magasins de la rue Mouffetard pour constituer des réserves alimentaires. Lait concentré pour Roger et Geneviève, sucre, huile, farine et toutes sortes de conserves nécessaires à soutenir un siège entrèrent dans les placards de la rue Flatters. Le 29 août le premier

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.

vrai communiqué provenant du front justifia ces précautions : « La situation de la *Somme aux Vosges* est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. Les forces allemandes paraissent avoir ralenti leur marche. » Familier des cartes et relevés topographiques, Georges Vailland décrypta le communiqué volontairement sibyllin : c'était la catastrophe. La Belgique et le nord du pays étaient envahis et la situation était si mauvaise que la censure, jusque-là fort pointilleuse, laissa passer ce gros titre d'un journal parisien : « Il y a neuf chances sur dix pour que, dans une huitaine, l'ennemi soit à nos portes. » A l'heure de revêtir l'uniforme, Georges envisagea le départ de sa famille. Son père lui avait si souvent raconté sa guerre de 1870 et le calvaire des Parisiens assiégés, qu'il refusait l'idée même que sa femme et ses enfants puissent vivre un tel cauchemar.

Lorsque les premiers *taubes* lâchèrent leurs bombes sur Paris, faisant onze morts et quelques blessés, et qu'on apprit que sur la Marne se jouait l'avenir de la capitale — Meaux et Acy-en-Multien où il avait fondé sa famille étaient déjà sous la botte allemande — Georges Vailland, sans regretter le moins du monde son engagement, agit en chef de famille responsable. Anna, la grand-mère Morel et les petits devaient partir. Le gouvernement n'avait-il pas donné l'exemple en se repliant le 3 septembre à Bordeaux ? L'offensive psychologique des *taubes* avait déjà provoqué un début d'exode. Les beaux quartiers s'étaient vidés. De gigantesques embouteillages bloquaient les portes de Paris. Mais où aller ? Le salut vint de François Richarme, le seul de ses cousins de la vallée du Bouchet à s'être installé à Paris et avec lequel il entretenait des relations d'amitié. Comme le grand-père François à ses débuts, Richarme avait fait carrière dans la dorure et l'argenterie. Georges avait participé à son succès en lui donnant l'idée de récupérer l'argent des plaques photographiques déjà utilisées. Le procédé appliqué à grande échelle lui avait permis d'édifier une belle fortune. Sur le point de rejoindre son unité, il s'appêtait à envoyer sa mère, sa femme Victoria, et sa fille Jeanne, chez des parents de Savoie qui avaient émigré à Genève dans les années 1880. Puisqu'ils en avaient les moyens financiers, les cousins décidèrent d'un convoi commun. Ils profitèrent des sauf-conduits et des trains mis par le général Gallieni, l'ancien chef de Georges Vailland à Madagascar, nommé gouverneur de Paris, à la disposition de ceux qui n'avaient rien à faire dans le camp retranché. On s'entassa dans un de ces taxis qui, deux jours plus tard, allaient jouer un rôle déterminant en emmenant les renforts parisiens à la bataille de la Marne, et tandis que leurs familles réunies roulaient vers la Suisse, dont la neutralité garantissait leur sécurité, les deux hommes, l'esprit en paix, gagnèrent les régiments où ils étaient affectés.

Anna resta deux mois à Genève où elle eut toutes les peines du monde à calmer l'impétuosité de Roger qui, depuis la rentrée de 1913, s'était considérablement étoffé. Joints ronds comme les mollets, épaules élargies sous le vaste col marin, il n'avait plus rien du petit bonhomme chétif hier terrorisé par les gamins de la Mouff' ou de Maubert. Influencé par

l'ambiance guerrière dans laquelle il avait passé les dernières semaines, il ne pensait qu'à jouer aux soldats de plomb ou à en découdre avec ces sales boches dont le nom était apparu dans les conversations quotidiennes. A deux ans Ginette était trop petite pour subir ses assauts furieux mais la cousine Jeanne qui en avait quatorze les essuya plus souvent qu'à son tour. « Il partait du bout du couloir à toute vitesse et lui sautait dessus, tel un démon hurlant. Si bien que Victoria Richarme lui fit vivement remarquer que l'on ne jouait pas comme cela avec une demoiselle de quatorze ans ! Il allait, à force, lui faire du mal<sup>1</sup>... » Anna jugea avec sagesse qu'il était temps de lui faire enfin fréquenter l'école qu'il réclamait d'ailleurs à cor et à cri. La victoire de la Marne confortée par celle sur l'Yser puis à Ypres, avait éloigné le péril de la capitale. La France à nouveau pouvait respirer. Il était temps de regagner Paris où, disait Mémé Vailland qui y était restée attachée, les boutiques avaient rouvert et où la vie était redevenue à peu près normale. Paris où les lettres de Geo lui parviendraient plus facilement qu'en Suisse dont la réputation grandissante de plaque tournante de l'espionnage ne facilitait pas l'acheminement du courrier venu du front.

La famille Vailland réintégra la rue Flatters dans le courant du mois de novembre et, comme la France tout entière, s'installa dans la guerre puisqu'il était devenu évident qu'elle devait durer.

Dès lors, et c'était le cas pour des millions de foyers, toute la vie fut suspendue à l'arrivée du facteur. L'écriture fine et élégante de l'être cher sur une enveloppe en franchise postale et c'était le bonheur qui pénétrait dans l'appartement. D'autant que Georges Vailland était à Dunkerque dans une relative sécurité. Au 29<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale il était chargé d'acheminer vers le front les vivres qui débarquaient dans le grand port. Pour importantes qu'elles soient, ces activités lui laissaient — avant de regagner une chambre de fortune — le loisir d'écrire à sa famille plusieurs fois par semaine. Presque chaque courrier contenait une lettre pour Roger dont les vrais débuts à l'école communale étaient plus qu'encourageants. Oubliée l'angoisse de la rentrée 1913. Dès janvier 1915, l'enfant qui savait lire, écrire et possédait un important vocabulaire fit partie du peloton de tête d'une classe de 44 élèves qui tous baignaient dans un climat de patriotisme exacerbé. Roger, plus encore que les autres, grâce aux lettres détaillées à travers lesquelles son père lui faisait partager par le menu sa vie quotidienne au bord de la mer du Nord et s'efforçait de guider sa vie scolaire et familiale. Quelques-unes d'entre elles donnent le ton des relations entre le père et le fils qui, durant quatre années, ne se verront pas dix fois lors de trop rapides permissions.

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

« Jeudi 28 janvier 1915 matin

« Mon cher papa

« Je profite que ses aujourd'hui jeudi pour t'écrire et écrire à parrain<sup>1</sup>. Le dimanche va faire une petite promenade en bateau sur cette belle mer et quand tu reviendra tu me dirais qomme elle est belle et feras le dessin. On a pas reçu ta lettre de dimanche cela nous ennuie beaucoup parceque elle donne beaucoup de détail. Je suis bien triste que tu sois si mal. Est-ce que tu te porte bien. Nous nous portons bien. Ginette est toujours sage et moi aussi. Se matin je me suis amuser au soldat. On a reçu une lettre de Madame Richarme elle est malade. Écrie à François. Moi je lie toujours les trois couleur à la place de Mon journal. Les trois couleurs est un journal qui raconte des épisodes des contes et récits de la grande guerre ses très intéressant sa parait tout le jeudi et je pense je te l'assure. Je te met les notes suivantes

Conduite à l'école	Travail à l'école	Leçon dans la famille	Devoir
9	9	9	9

Composition place sur 44 élève

En histoire 1°

En Dessin 5°

« En dessin la première composition j'étais le 13° alors j'en est dépasse 8. En histoire j'avais ete le 1° et je suis toujours mes on ne peu pas en demandé plus. Maman est contente.

« Je t'embrasse bien fort.

Roger Vailland

« Vive la France et ses aliés<sup>2</sup> »

On imagine l'effet que pouvait produire une telle lettre sur un homme dont l'attachement à sa famille était la qualité cardinale et qui souffrait tant d'être éloigné de ses enfants.

« Mon cher Roger, répondait-il aussitôt en prenant bien soin de se mettre à la portée d'un fils de sept ans. Ta bonne petite lettre m'a fait beaucoup de plaisir. D'abord parce que je vois que tu penses beaucoup à moi et puis parce que tu m'as donné des nouvelles agréables. C'est très bien d'avoir ainsi de bonnes places à l'école et je suis bien heureux quand j'y pense. J'espère avec cela que tu es bien sage à la maison et que tu obéis bien à Mémé et à ta petite maman. Ce serait mal de faire autrement alors que nous sommes tant dans la peine. Il faut aussi être bien doux

1. René, la « tête brûlée » de la famille Vailland, terminait ses trois ans de service militaire lorsque la guerre avait éclaté. Envoyé au front dans les premiers jours, il y avait été blessé fin 1914 et passait sa convalescence auprès de Mémé Vailland.

2. Geneviève Vailland, archives personnelles.

avec ta petite Ginette qui t'aime tant et parler avec elle de votre papa qui voudrait tant être près de toi.

« Pour moi, je suis toujours à Dunkerque. C'est une ville où il y a maintenant beaucoup de soldats de toute espèce. Des Belges, des Anglais, des Canadiens. Il en arrive tous les jours de nouveaux. En chemin de fer j'ai passé de grands camps où les soldats Indiens vivent sous des tentes de toile blanche bien alignées dans la campagne.

« Il y a aussi des navires de guerre français et anglais. Ils sortent du port la nuit et vont surveiller la mer pour que les Allemands ne puissent venir bombarder la ville avec leurs cuirassés. Il n'y a que les Taubes qui parviennent à passer et à lancer des bombes qui font heureusement peu de mal parce que tout le monde se met à l'abri. D'ici on entend bien le bruit du canon, surtout quand les navires anglais bombardent du côté d'Ostende. C'est comme le bruit d'un chemin de fer qui roulerait loin dans la nuit. Personne n'a peur car on sait bien que les Allemands ne pourront jamais aller jusqu'ici.

« Mon cher petit Roger, je termine en t'embrassant bien fort et je te charge aussi de bien embrasser pour moi ma petite Ginette. Ton papa qui t'embrasse bien.

Georges Vailland<sup>1</sup>. »

Au fil des mois c'est à travers ce courrier bihebdomadaire que Georges put suivre les progrès de son fils et lui prodiguer les conseils indispensables à une vie harmonieuse et équilibrée. Savoir qu'il s'adaptait fort bien à l'école malgré une première expérience désastreuse était pour lui une grande joie.

« Je suis content que tu t'amuses bien aux récréations. Il faut non seulement bien fortifier ton esprit à l'école en apprenant beaucoup de choses, mais aussi bien fortifier ton corps en prenant beaucoup d'exercice, en courant, en sautant autant que tu le pourras. J'espère que tu as su choisir tes camarades ceux avec qui tu pouvais jouer et que tu évites les voyous qui parlent grossièrement et ont de mauvaises pensées. Il faut que tu fasses bien attention à cela et que sans en avoir l'air, tu n'aies que de bons petits garçons comme toi, comme amis<sup>2</sup>...

« Je constate dans ta lettre qu'il y a une bonne orthographe [*sic*] dans le commencement et ensuite beaucoup de fautes vers la fin. Il ne faut pas que tu sois ni énervé ni étourdi... Pour bien te faire comprendre je te résume ce que tu dois faire.

- 1° Ne travaille pas plus longtemps qu'il ne faut.
- 2° Ne te dépêche pas.
- 3° Mais applique-toi bien, de ton mieux.
- 4° Ne te fais pas de souci pour la place que tu auras.

1. Lettre du 31 janvier 1915. Geneviève Vailland, archives personnelles.

2. Lettre du 3 mars 1915. *Ibid.*

« Et tu verras que tes places seront quand même meilleures. Et puis enfin il ne faut pas avoir peur d'écrire à ton petit papa qui t'aime bien fort et qui est si content quand il reçoit tes lettres et qu'il y trouve tes notes d'école, qu'elles soient bonnes ou mauvaises<sup>1</sup>. »

Elles étaient en général excellentes. Roger, qui avait découvert les joies de l'émulation, suivait à la lettre les préceptes paternels, et faisait la fierté d'Anna et des deux grands-mères. Premier, deuxième, rarement quatrième au classement général, il accumulait bons points, tableaux d'honneur et témoignages de satisfaction que Mémé-Gâteau récompensait d'une pièce de 5 francs. Quand Roger lui demanda de la transformer en mandat pour le cher absent qui maintenant était sur le front belge où il dessinait les plans des tranchées que les Allemands y avaient construites, Anna crut défaillir de bonheur. Dieu, dans sa grande bonté, exauçait toutes les prières que chaque jour elle lui adressait avec ferveur. En ces temps de malheur elle avait non seulement une petite fille en bonne santé et un garçon généreux, prévenant, à la fois turbulent, studieux et follement attaché à sa Mme Labou adorée, mais son cher Geo lui avait annoncé la nouvelle qui la comblait au-delà de toute espérance : sa conversion. Lorsque Georges Vailland, après quelques années de mariage, lui avait appris son appartenance à la franc-maçonnerie, « elle avait trouvé que ce n'était pas bien et même que c'était très mal<sup>2</sup> ». Mais son amour avait été le plus fort et personne ne partageait leur secret. C'est à Dunkerque en 1915 que Georges avait trouvé la foi, non pas sous l'influence d'une épouse ultra-catholique, voire bigote comme le prétendra plus tard Roger Vailland en brochant de son père le portrait peu flatteur d'un homme influencé par une femme autoritaire, ni en découvrant la mort quotidienne sur le front où des camarades grièvement blessés réclamaient dans les tranchées un prêtre pour les derniers sacrements ainsi que le racontera l'écrivain à sa seconde épouse<sup>3</sup>. « Rien d'illuminé dans cette conversion soudaine, expliquera Geneviève Vailland des années après. Mon père m'a confié — lorsque j'ai été tentée à une certaine époque par une vocation monastique — qu'il avait ressenti à Dunkerque la présence de Dieu, la présence du Christ. Ce fut une révélation à la manière de Péguy ou de Claudel. Il a alors acheté *l'Imitation de Jésus-Christ* et s'est plongé dans sa lecture qui l'a considérablement aidé durant ces heures difficiles où il était séparé de ceux qu'il aimait. J'ai alors compris que mon père avait trouvé dans la religion un sens assez mystique qui n'avait rien à voir avec celui de ma mère fait de tradition, d'habitudes de milieu et de pratique<sup>4</sup>. »

Le petit Roger ne sut rien de la grande nouvelle qui avait bouleversé sa mère. Entre Anna et Mémé-Gâteau la pratique de la religion lui était

1. Lettre du 17 mai 1915. Geneviève Vailland, archives personnelles.
2. Geneviève Vailland à l'auteur.
3. Elisabeth Vailland, *Drôle de vie*.
4. Geneviève Vailland à l'auteur.



aussi naturelle que de se laver les mains ou les dents. Messe et catéchisme chaque semaine — sa première communion serait pour l'année 1918 et il s'y préparait à Saint-Médard avec la même assiduité que pour suivre ses études à l'école des Feuillantines — prières chaque soir avant de se coucher pour papa et pour la victoire des Alliés. Élève exemplaire, il s'efforçait rue Flatters d'entourer les femmes de la maisonnée — sa grand-mère, sa mère et sa petite sœur — des soins, de la tendresse et de l'affection que ne pouvait leur prodiguer le père absent. « De sept à onze ans, dira Geneviève, Roger n'a pas eu de père à la maison. Il était l'homme, le maître. Mémé-Gâteau était à ses genoux, et il est devenu amoureux de sa mère. Il l'est d'ailleurs resté très, trop longtemps, ce qui expliquera son attitude vis-à-vis de sa famille dès la fin de l'adolescence et dans la suite de sa vie<sup>1</sup>. »

Dans ses lettres il tenait son père au courant non seulement de sa vie scolaire et des événements du quotidien mais lui relatait en détail la croissance de Geneviève que Georges avait quittée à vingt-deux mois. « Ginette demande papa elle dit qu'il reviendra santi batin (samedi matin) son langage est drôle... Voici tout ce que Ginette dit : papa, maman, mémé, gâteaux, Vailland, loger-Roger, Gina, Ginet, prénom, Anna ou mamie comme elle appelle maman. Elle dit encore bien d'autres choses... Cette semaine j'ai eu mon billet [*de satisfaction*] comme d'habitude... Ginette veut que papa lui envoie un beau bateau alors pour lui faire plaisir tu lui enverras un petit mot où tu dessineras un bateau, comme ça, ça lui fera plaisir<sup>2</sup>. » Et il joignait le modèle maladroitement esquissé — le dessin n'était pas son fort — d'une barcasse portant à la proue un drapeau tricolore et conduite à la rame par un soldat en képi. Le climat patriotique dans lequel baignait l'enfant, ses jeux guerriers trouvaient leur reflet dans les missives qui soutenaient le moral du soldat-ingénieur Georges Vailland. « Je vais lire aujourd'hui dans le N° 13 des trois couleurs la fin de la Dame noire de frontière [espionne boche]. J'ai joué au soldat ce matin. J'ai attaqué avec ma brigade [2 régiments] et ai tombé grièvement blessé dans la forteresse boche. Mémé Vailland est revenue, Parrain va beaucoup mieux. Il a été pour [*dans*] le midi de la France... Je suis bien triste que ce pauvre Charles soit tué par ces *canailles de boches*, cette pauvre Mathilde<sup>3</sup> n'a pas de chance... Ya eu un jour 4 zeppelins qui ont survolé Paris. Il y en avait un au-dessus de la maison de Mémé Vailland. Il n'a pas jeté de bombes sur elle heureusement... Voici mes notes : En géographie I<sup>er</sup>. En dessin 9°. Classement général : 1<sup>er</sup>. Observation : Très bien<sup>4</sup>... »

On est loin de la version que Roger Vailland donnera bien plus tard de son passage à l'école de la rue des Feuillantines et de l'ambiance dans

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

2. Extraits de lettres de Roger Vailland en 1915-1916. Geneviève Vailland, archives personnelles.

3. Amie d'enfance d'Anna Vailland.

4. Extraits de lettres de Roger Vailland en 1915-1916.

laquelle sa vie se déroula pendant toute la période 1914-1918. L'enfant sage et travailleur, aimant et choyé, deviendra alors, dans ses écrits et ses propos, un p'tit mec de la Mouff', révolté contre la guerre. Portrait retouché du libertaire anarchiste puis communiste en révolte dès le plus jeune âge contre les institutions et sa famille bourgeoise qui les défendaient. « A l'école de la rue Mouffetard, j'adorais les enfants de ce quartier — ma mère disait la rue "Mouffe-Mouffe" avec un de ces airs... — je ne voulais ni apprendre à lire ni apprendre à écrire. Rien apprendre, je voulais. Dans mon école, il y avait deux clans. J'étais le chef. On mettait des cailloux, des pointus, des coupants, dans les boules de neige. Comme dans Cocteau !... Ma mère était tellement autoritaire... Elle m'a changé d'école. Mais rue des Feuillantines, à huit ans, je ne suis pas non plus allé en classe. Avec mon "lieutenant" de mon ancienne école nous galopions aux Ursulines. *Les Mystères de New York*, les films à épisodes<sup>1</sup>... » « J'ai atteint l'âge de raison en 1914, au moment de la déclaration de la première guerre mondiale. J'ai fréquenté pendant les années qui suivirent l'école communale de la rue des Feuillantines. C'est là que venaient les enfants sous-alimentés de la rue Mouffetard, les enfants de la Mouff', comme ils disaient d'eux-mêmes. Les petits mecs de la Mouff'. En 1917, au moment des mutineries, sur le front, nous jouions à la guerre contre les Allemands. Nous jouions à prendre d'assaut la caserne du Port-Royal où étaient cantonnées les troupes coloniales destinées à mater le peuple de Paris. Nous jouions à une guerre qui consistait à mettre fin à la guerre. Tel était le reflet chez les élèves de l'école de la rue des Feuillantines des conversations que nous entendions à la maison. Nous écoutions les permissionnaires de passage qu'une certaine France — celle qui, vingt ans plus tard, accueillit les Allemands à Vichy — essayait de persuader qu'ils étaient des héros. Ils avaient horreur de leur métier de nettoyeurs de tranchées. Je me rappelle encore d'horribles récits qui étaient des récits horrifiés. Chacun d'eux savait que le véritable héroïsme eût été de trouver le moyen de fraterniser pour faire la paix avec le soldat allemand de la tranchée d'en face, qui était, comme lui, un héros involontaire et honteux<sup>2</sup>. »

La réalité était bien différente. En cette fin d'année 1916 le redoutable « chef de bande » s'essayait à la versification en accompagnant les étreintes traditionnelles à sa chère Mémé-Gâteau d'un poème amoureux calligraphié sur un bristol puisé dans la réserve paternelle :

*O Mémé, ma chère Mémé  
Pour moi tu as travaillé toute l'année  
Aussi, par ton petit-fils es-tu bien aimée  
Et à l'occasion du jour de l'an  
Il t'offre avec plaisir ce présent*

1. Roger Vailland à Marlyse Schaeffer, *Candide*, 17 mai 1965.

2. Roger Vailland, conférence donnée en janvier 1952, à l'époque où, en plein accord avec le Parti communiste français, il essayait de définir « le héros de roman ».

*Que tu accepteras gaiement  
En le bénissant*

Dans presque toutes ses lettres l'« antimilitariste précoce » exprimait sa haine du boche et son souhait de le voir écrasé. Lorsque Pierre Gur, l'un des nombreux cousins de la vallée du Bouchet, petit-neveu de Mémé Vailland, passait en permission rue Flatters, Roger n'avait de cesse qu'il raconte les exploits couronnés par une croix de guerre flambant neuve. Il rêvait de les imiter. Toucher l'uniforme qui venait du front et la glorieuse médaille le mettait dans un état d'exaltation sans pareille. Pierre, à peine sorti de l'adolescence, se pliait aux jeux qu'il réclamait et qui, tous, avaient trait à la guerre. La petite Ginette était l'infirmière dévouée qui soignait les pauvres blessés, et Roger l'intrépide soldat, solennellement décoré sur les lignes par le général Pierre Gur qui récompensait ses actions héroïques en épinglant sur son tablier d'écolier sa propre croix de guerre<sup>1</sup>.

Son plus beau cadeau de l'année 1916 fut d'obtenir de sa mère après un long siège — Anna était peu encline aux manifestations populaires — l'autorisation d'assister aux obsèques du gouverneur de Paris devenu ministre de la Guerre. « Je suis content, lui écrivit son père, que tu sois allé voir les funérailles du général Gallieni. C'était certainement un beau spectacle et ta petite maman a été gentille de vous y conduire. D'autant plus qu'elle n'aime pas la foule et qu'elle sait bien que dans ces spectacles-là il n'y a que son polisson de fils qui peut voir quelque chose<sup>2</sup>. » Quant à jouer « à une guerre qui consistait à mettre fin à la guerre », c'était pure imagination puisqu'en 1917 — lors des mutineries et des grèves populaires à Paris — Roger Vailland avait quitté depuis plusieurs mois l'école de la rue des Feuillantines !

Faisant ses comptes, Anna s'était aperçue qu'elle allait se trouver confrontée à de graves problèmes financiers. Engagé volontaire sans solde, Georges Vailland ne touchait même pas les vingt-cinq sous par jour du trouffin de base, et les derniers honoraires reçus de l'Administration remontaient à plus de deux ans ! Sans être avare, Anna avait gardé d'une enfance loin d'être opulente la peur panique de manquer. Aussi avait-elle fait des économies à l'heure où le cabinet du géomètre apportait de confortables rentrées. Mais après vingt mois de guerre elles commençaient à s'épuiser et ce n'était pas avec les petits revenus de Mémé-Gâteau que l'on pourrait faire face à la situation. Ayant eu le bonheur d'épouser un homme exerçant une profession libérale, il lui répugnait d'aller à la mairie, comme les femmes du peuple, toucher tous les dix jours l'*allocation* quotidienne de 1,25 franc, augmentée de 50 centimes par enfant, instituée dès le début de la guerre par le gouvernement pour aider en théorie les plus nécessiteux. En théorie seulement car là, comme ailleurs, il se produisait quantité d'abus générateurs de convoitises et de

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

2. Lettre du 6 juin 1916. Geneviève Vailland, archives personnelles.

jalousies qui émaillaient les conversations des voisines chez les commerçants du quartier. Anna ne mangeait pas de ce pain-là ! Elle voulait se débrouiller seule. Grâce aux excellentes relations que Georges entretenait au ministère des Finances, elle y trouva un emploi de secrétaire. Ce n'était pas le Pérou mais les émoluments proposés lui permettraient de « tenir » jusqu'à la fin de la guerre sans déroger à sa condition sociale. Georges, en permission, approuva cette courageuse résolution et, autant pour soulager sa femme du travail occasionné par les enfants que pour les protéger d'éventuels bombardements sur la capitale, il les envoya sous la surveillance de sa belle-mère, dans une vaste demeure campagnarde de Villejust près de Montlhéry, dénommée le Pavillon et louée pour une somme modique à sa propriétaire, Mme Bigarel, qui, par pur patriotisme, hébergeait parfois dans ses dépendances des soldats en permission.

Le long séjour au Pavillon devait marquer Roger Vailland pour toute son existence au point que, devenu adulte, il y fera plusieurs pèlerinages. Trop jeune pour avoir gardé le souvenir d'Acy-en-Multien, c'est dans la vallée de Chevreuse qu'il découvrit et apprit à aimer la nature, les grands espaces, les fleurs et les plantes si chères à son père et pour lesquelles il se prit de passion. Cet enthousiasme était né d'une lettre parvenue du front rue Flatters, soigneusement conservée et souvent relue, dans laquelle Georges Vailland évoquait le jardin qu'il se promettait de créer après la guerre lorsque la famille enfin réunie pourrait vivre à la campagne : « Je voudrais bien voir ma petite Ginette arroser ses fleurs : sa jacinthe et son rosier. Cela doit bien l'amuser. Espérons que bientôt ce sera la paix et que mes petits enfants chéris pourront avoir un petit coin de jardin et des fleurs à soigner. Et je pense aussi que si ce n'était pas la guerre j'aurais pu commencer avec toi à faire un peu de botanique. Tu es assez grand pour bien comprendre et c'est en même temps très amusant. Tu aurais fait un herbier, je t'aurais appris comment : c'est un album dans lequel on collectionne toutes les plantes sauvages que l'on rencontre en se promenant. On choisit les feuilles, quelques fleurs et on les fait sécher. On les colle ensuite dans l'album en indiquant la date, l'endroit où elles ont été cueillies et le nom exact que l'on cherche dans un livre appelé une "flore". Avec mes conseils je suis certain que tu aurais bien réussi et que tu aurais eu beaucoup de plaisir.

« Un herbier comme cela, quand on s'applique, peut être continué pendant des années et des années et il y a toujours de nouvelles espèces de fleurs que l'on désire trouver et qu'il faut chercher longtemps dans les bois ou les prés avant de mettre la main dessus. Mais enfin puisque c'est la guerre ce plaisir ne sera pas encore maintenant et nous le réserverons pour aussitôt la conclusion de la paix<sup>1</sup>. »

Sous l'autorité débonnaire de Mémé-Gâteau le long séjour à Villejust fut un enchantement. Le Pavillon parut si vaste aux enfants que Roger le baptisa aussitôt « le château ». La vieille Mme Bigarel s'étant cantonnée

1. Lettre du 9 mai 1916. Geneviève Vailland, archives personnelles.

dans une dépendance, ils en étaient les véritables maîtres, et, habitués à la relative exigüité des appartements parisiens, ils s'extasiaient sur le nombre de pièces, sur l'étendue de la cour pavée où voletaient colombes et pigeons. Une terrasse bordée par une balustrade de pierre et encadrée de deux bois de lauriers dominait la vallée de l'Yvette. Un cadran solaire et un buste de l'époque napoléonienne érigé sur la pelouse lui donnaient des allures patriciennes qui, l'imagination aidant, évoquait dans leurs esprits puérils les fastes des jardins de Versailles qu'ils avaient visités lors de brèves vacances durant l'été 1915. Mais le lieu préféré de leurs jeux était le grand parc, laissé à l'abandon depuis la guerre, et où mares et bois se succédaient. « Nous parcourions ces étendues qui nous paraissaient gigantesques, se souviendra Geneviève Vailland. Bien sûr j'étais la petite sœur de cinq ans à peine mais je suivais Roger qui pêchait dans les mares poissonneuses et m'apprenait à prendre des grenouilles. Nous menions une vie sauvage, heureuse. Le rêve avec une Mémé-Gâteau pour nous surveiller... de loin<sup>1</sup>. »

La bonne Marie-Louise, sur les conseils de son gendre, ne négligeait pas pour autant la vie intellectuelle de son petit-fils. Elle lui imposait sans difficultés les devoirs de vacances qui lui permettraient, le moment venu, de reprendre la tête de sa classe, et le dirigeait vers des lectures moins frivoles que *les Trois Couleurs* et autres illustrés. Aux soldats de plomb, panoplies et jeux de construction, cadeaux habituels des fêtes et anniversaires, avaient succédé les livres pour lesquels Roger manifestait une particulière dilection. C'est au Pavillon qu'il reçut le fameux Plutarque qu'il évoquera fréquemment dans ses écrits mais dont on peut douter qu'à moins de dix ans, malgré une étonnante précocité d'esprit, il l'ait choisi comme livre de chevet! « L'été, il faisait frais sous les lauriers. C'était dans cette ombre noire, à forte odeur, que je lisais les livres que me prêtait la vieille dame : Corneille, l'*Histoire de la Révolution* de Thiers, la *Vie des hommes illustres* de Plutarque, une mythologie très savante dans le style allemand, par un auteur dont j'ai oublié le nom, dans de gros in-octavo reliés plein cuir<sup>2</sup>. » « Nous n'avions aucun rapport avec Mme Bigarel, la dame en noir dont Roger parle souvent, rectifiera Geneviève Vailland. Dans son désir de rejeter la famille il remplace — devant adulte — notre grand-mère par la vieille dame. Mais c'est Mémé-Gâteau qui lui offrait ces livres. Mon père trouvait qu'il était temps de monter sa bibliothèque. Il y eut ainsi peu à peu Corneille, Shakespeare, Plutarque, la Mythologie. Autant de livres qui, vers douze ou treize ans, faisaient partie des lectures de Roger, en même temps qu'un autre qui était très important, *les Mille et Une Nuits*<sup>3</sup>. » En revanche, c'est bien du Pavillon que les enfants assistèrent aux bombardements dont la capitale fut la victime. Une nouvelle fois le front s'en rapprochait. « Quand le vent soufflait du nord on entendait le canon... Certaines nuits, Paris était

1. Geneviève Vailland à l'auteur, et in *Entretiens*.

2. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

3. Geneviève Vailland à l'auteur, et in *Entretiens*.

bombardé ; de la terrasse au buste empire, je suivais les projecteurs qui s'entrecroisaient dans le ciel et parfois saisissaient au vol un avion ; de grandes lueurs rouges, des fumées pourpres, montaient à l'horizon. Si les Allemands arrivaient jusqu'à Paris, c'était toute la ville qui brûlerait<sup>1</sup>. »

Devant cette menace Georges Vailland, profitant d'une permission inattendue, estima que le Pavillon était encore trop proche de la capitale. Marie-Louise proposa alors d'emmener Ginette et Roger dans son Auvergne natale où elle avait encore des parents éloignés aux environs de Riom.

Teilhède était un minuscule hameau du Puy-de-Dôme entre Combronde et Prompsat. Les cousins de Marie-Louise qui y étaient fermiers lui firent louer une petite maison sur la place de l'Église. Georges et Anna y installèrent leur « grosse boulotte » de Ginette, inséparable de ses sept poupées, et Roger qui promit de faire du calcul, des dictées et de s'exercer au dessin grâce à la boîte de compas que le permissionnaire lui avait offerte, tout en l'assurant qu'il tiendrait un carnet où il consignerait chaque jour ce qui l'aurait le plus intéressé. Puis, la mort dans l'âme, le couple regagna les lieux où le devoir l'appelait, Georges son unité, Anna son ministère, laissant une nouvelle fois leurs enfants à la garde affectueuse de leur grand-mère maternelle. « Là encore nous avons vécu une vie de rêve, dira Geneviève. Nous avions une maison pour nous seuls et la plus entière liberté. Personne ne nous embêtait. C'est à Teilhède que nous avons découvert la montagne. Malgré mes petites jambes Roger m'emménait partout. Il m'aidait à traverser les ruisseaux. On se griffait les mollets dans les bois épineux lors de grandes ballades montagnardes. Mémé nous faisait confiance car Roger était très raisonnable. Lors de ses dernières permissions mon père lui avait appris à lire sur une carte d'état-major, comme il devait me l'apprendre plus tard. La carte en main nous devions guider la promenade. Jamais Roger ne nous a perdus<sup>2</sup>. » Roger Vailland conserva à jamais l'empreinte de cette vie de Robinson. Courir en toute liberté, découvrir les pigeonniers de Prompsat et la vie paysanne chez les cousins fermiers, percer au fil des mois les secrets de ce cœur montagnard de la France tout palpitant d'eaux vives, de frondaisons frémissantes et de bosquets mystérieux l'aida à surmonter l'absence de sa Mme Labou adorée. Au Pavillon il la voyait chaque semaine et rattrapait son retard affectif lors de longues câlineries. Teilhède était trop éloigné de Paris pour qu'Anna puisse se permettre le voyage en Auvergne. Scrupuleuse à l'extrême, elle ne voulait pas mettre en péril sa situation au ministère des Finances. Roger souffrit tant de cette séparation de quelques mois que, quarante-cinq ans plus tard, il notera dans ses carnets : « En 1917, je souhaitais la victoire des Allemands pour rester à Teilhède et qu'y vienne me rejoindre ma mère dont j'étais amoureux<sup>3</sup>. »

1. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

2. Geneviève Vailland à l'auteur, et in *Entretiens*.

3. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

Souhaiter la victoire des Allemands? Coquetterie d'écrivain démentie par les premières narrations qu'il rédigea dès son entrée dans le secondaire en octobre 1918 et qui prouveront à quel point il n'avait rien perdu de sa virulence à l'égard de l'envahisseur. Amoureux de sa mère? C'est certain. N'était-il pas depuis quatre ans l'homme de la famille?

Anna aussi ressentait cruellement l'absence de tous ceux qu'elle aimait. Pour la première fois de sa vie elle vivait en solitaire. Seule la soutenait l'idée de subvenir aux besoins du foyer en délivrant son cher Geo du souci d'imaginer sa famille dans la gêne. Personne ne savait quand cette maudite guerre se terminerait. La victoire chèrement payée à Verdun n'avait pas empêché la sanglante et inutile offensive du Chemin des Dames qui avait provoqué les premières mutineries. Avance, recul, changement de commandant en chef — Foch avait succédé à Pétain, lequel avait remplacé Nivelle —, rien de décisif pour la France. Au contraire. Les Allemands, libérés du front de l'Est par la révolution russe et la paix séparée signée par le gouvernement des Soviets, lançaient une dangereuse offensive. Une nouvelle bataille de la Marne se préparait. On se retrouvait dans la même situation qu'en septembre 1914 quand Georges Vailland avait fait fuir sa famille en Suisse. En ce printemps 1918 la capitale était à nouveau menacée. Malgré les tirs terrifiants de la « grosse Bertha », une pièce d'artillerie d'une puissance jusque-là inconnue qui tenait Paris sous son feu, malgré les bombardements nocturnes des Taubes et des Gothas qui avaient fait 75 morts le vendredi saint dans l'église Saint-Gervais, c'est ce moment que choisit Anna pour décider du retour au bercail de sa famille. L'année 1918 serait essentielle pour l'avenir spirituel et scolaire de son aîné. Elle ne voulait lui faire manquer ni sa première communion ni son entrée au lycée Henri-IV où elle l'avait déjà fait inscrire. Se retrouver réunis rue Flatters fut une joie incomparable. Les tendres baisers de Mme Labou valaient tous les grands espaces auvergnats. Roger en demanda et redemanda sans mesure. Mais Anna ne pouvait le refuser à un garçonnet si raisonnable qu'il n'avait rien oublié de son catéchisme ni des connaissances acquises à l'école des Feuillantines dont il avait quitté les bancs depuis plus d'un an. Mémé-Gâteau témoigna de son assiduité aux leçons et devoirs qu'elle lui avait donnés en s'aidant des livres de classe dont Georges Vailland l'avait munie à l'arrivée à Teilhède.

Le vieux curé de Saint-Médard fut ému de retrouver la foi intacte du petit catéchumène qui, avant son départ en province, faisait déjà sa fierté. Fin mai Roger Vailland reçut avec ferveur une communion d'autant plus solennelle que ses parents avaient refusé qu'il fasse sa communion privée avant la fin de l'instruction religieuse, pratique récemment autorisée par l'archevêque de Paris cédant à la pression des jésuites. « Mes parents, quoique, ou plutôt parce que, fort pieux n'approchaient de la Sainte-Table que peu de fois dans l'année, se rappellera-t-il plus tard ; c'était un acte grave, solennel, auquel ils se préparaient longuement par un minutieux examen intérieur. Et c'est bien aussi ce que m'enseigna le vieux

curé de Saint-Médard<sup>1</sup>... » « Je fis une première communion fervente<sup>2</sup>. » Il ne pouvait en être autrement lorsque l'on va sur ses onze ans et que l'on a toujours vécu entre des femmes à la religion si bien établie.

Pourtant, depuis les retrouvailles avec la mère bien-aimée, il s'était produit un bouleversement essentiel dans l'esprit d'un enfant aussi choyé et aussi sensible que Roger. Lors des grands élans de tendresse qu'il appréciait tant et qui le précipitaient si souvent dans le giron de Mme Labou, il ressentait maintenant des émois jusque-là inconnus. En se lovant contre sa mère qui ne pouvait s'empêcher de jouer avec lui comme avec une poupée sans s'apercevoir qu'il quitterait bientôt l'enfance, il découvrait le corps de la femme, la ferme douceur des seins sous le taffetas du corsage contre lequel elle pressait tendrement son visage, l'inconnu ombreux entrevu entre les pans d'une robe de chambre mal ajustée. Presque inconsciemment Roger Vailland éprouvait les premiers effets d'une sexualité qui jouera un rôle essentiel dans sa vie et qu'il conduira jusqu'aux limites les plus extrêmes du libertinage. Sans encore éprouver la tentation du « péché de chair » dont la découverte, l'année suivante, le mènera au bord de l'évanouissement, il était saisi d'une intense curiosité qu'il s'efforçait de satisfaire non sans s'interroger à propos de ces mystérieuses « pensées impures » sur lesquelles le curé de Saint-Médard revenait à chaque confession, et contre lesquelles son père l'avait mis en garde en évoquant le choix de ses premiers camarades d'école qui, impérativement, devaient être dépourvus de « mauvaises pensées ». L'attrait de l'inconnu était le plus fort. On imagine la stupéfaction horrifiée de la pudique Anna — qui « toute sa vie devait rester une charmante petite fille » comme le dira la cousine Jeanne à Geneviève Vailland — si elle avait su à quelle occupation se livrait discrètement son Roger adoré tandis qu'elle procédait à ses ablutions matinales. « Qu'est-ce que j'ai comme souvenirs de l'appartement de mes parents?... Le plus vif, encore cinquante ans après, c'est le cabinet de toilette de ma mère. Il y avait des iris aux murs. Isis et Osiris, bon dieu, quels rêves... Caché derrière la porte, je regardais maman. L'odeur... Ah! je l'ai là l'odeur... dans la tête! Sur la coiffeuse, les boîtes de poudre... le petit lavabo. Et un bidet en fer, dont la bonne repliait, dans la journée, les pieds en X. Cela faisait du bruit. Moi, à l'autre bout de l'appartement, je pouvais dire à quel moment exact maman dépliait son bidet. Le geste qu'elle avait, comme ça... pour se coiffer... Tout était rond dans ma mère... Je vois ses flacons tourneboulés, torsés, sur la coiffeuse, je les vois<sup>3</sup>... » C'est un rival que, la guerre terminée, Georges Vailland allait retrouver!

La rentrée balaya pour un temps ces préoccupations encombrantes. Roger l'attendait avec une impatience mêlée d'anxiété. Pour la première fois il allait affronter des professeurs et non une institutrice unique

1. Roger Vailland, *France Observateur*, 3 octobre 1957.

2. Roger Vailland, *Arts*, 19 novembre 1958.

3. Roger Vailland à Marlyse Schaeffer, *Candide*, 17 mai 1965.



comme lors des derniers mois passés à l'école de la rue des Feuillantines, et découvrir une nouvelle matière : le latin. Il en était tout fier. « C'est que tout le monde ne fait pas du latin, écrira-t-il ingénument dans l'une de ses premières compositions françaises. J'allais donc en savoir plus que beaucoup de grandes personnes. » A onze ans — il les avait fêtés le 16 octobre — l'élève Vailland avait déjà une conception élitiste de l'existence, confortée par le fait que seuls les meilleurs élèves des Feuillantines avaient trouvé place à Henri-IV, lycée prestigieux qui conduisait ses éléments les plus brillants jusqu'aux Grandes Écoles. On est loin du « p'tit mec de la Mouff' » qui se vantera plus tard de ne rien vouloir faire et de jouir au lycée de la même aura redoutable qu'à l'école communale, aura transmise dans l'ancien lycée Napoléon qui avait formé les fils de Louis-Philippe, Alfred de Musset, Sainte-Beuve et Haussmann, par ses condisciples des Feuillantines ! « Pour ma sixième, ma mère m'a mis au lycée Henri-IV. Là, plus de problèmes. J'étais un dieu... Une réputation chez les mômes, ça se fait vite<sup>1</sup> ! » Les appréciations de ses professeurs détruisent la légende. Dès les premières semaines ceux-ci bombardèrent de « très bien » en conduite et de « bien » en application le « dieu » qui se classa immédiatement dans le premier quart des 51 élèves qui composaient la 6<sup>e</sup> AII. « Attentif et soigneux, tenue parfaite », estima M. Mahentgen qui enseignait l'histoire et la géographie. « Sérieux et appliqué. Des promesses », renchérisait M. Dussy, professeur de français, tandis que l'initiateur au latin, M. Olivier, jugeait Roger Vailland « excellent élève à tous égards » et ajoutait bientôt « toujours le même excellent petit enfant<sup>2</sup> ». Quand on sait soixante-dix ans plus tard qu'une part non négligeable des écoliers sait à peine lire et écrire en entrant en 6<sup>e</sup>, on ne peut qu'admirer la précision du verbe, la fermeté du style et la sensibilité dont faisait preuve l'élève Vailland évoquant dans sa première composition française, datée du 5 novembre 1918, la mémoire de Pierre Gur, ce cousin qui, deux ans plus tôt, le décorait solennellement sur le front de la rue Flatters :

« Pendant les fêtes de la Toussaint et des Morts nous honorons plus que d'habitude la mémoire de nos morts et nous allons visiter leurs tombes. Mais depuis 1914 ce sont surtout nos pauvres soldats que nous pleurons.

« Moi, j'ai eu quatre cousins qui ont été tués pendant cette terrible guerre. J'aimais plus particulièrement l'un d'eux : mon cher Pierre. Avant la guerre nous nous voyions très souvent et nous nous aimions beaucoup. Il partit dès le commencement de la mobilisation, heureux d'aller défendre sa Patrie. Nous le vîmes s'en aller avec son régiment le 13<sup>e</sup> d'infanterie. Comme il m'a paru beau, monté sur son cheval et caracolant le long de sa batterie. Il prit part à beaucoup de sanglantes batailles où il eut une si belle conduite qu'il reçut une très jolie citation dans laquelle on louait sa bravoure, son sang-froid, sa ténacité. J'eus aussi

1. Roger Vailland à Marlyse Schaeffer, *Candide*, 17 mai 1965.

2. Archives du lycée Henri-IV.

le plaisir de lui voir la croix de guerre à sa première permission. A toutes les autres il vint nous voir et nous raconta les batailles où il avait pris part. Son moral était excellent. Il parlait de la victoire avec une grande confiance. La dernière fois qu'il vint j'ai cru qu'il sentait qu'il allait mourir ; il me dit : Roger embrassons-nous bien, nous ne nous reverrons peut-être jamais. Il reçut le grade de lieutenant. Malheureusement, cinq jours après, un shrapnel le frappa dans la colonne vertébrale. Des infirmiers vinrent le chercher et l'emmenèrent à l'hôpital. Il demanda au médecin s'il allait être renvoyé à Paris ; le médecin lui répondit qu'il y serait envoyé le plus tôt possible. Il demanda aussi qu'on écrive à sa mère.

« Oh ! Combien je dois vénérer la mémoire de mon cher Pierre : il a donné 4 ans de grandes souffrances, sa vie et un exemple de courage et de patriotisme pour que nous, jeunes garçons, nous n'allions pas à la guerre plus tard, pour que notre Patrie ne soit pas conquise par les Boches, que nous ne soyons pas réduits à l'esclavage, pour qu'elle soit plus grande que jamais.

« Combien de pauvres soldats ont fait comme lui ? Aussi, tous, nous devons nous associer pour leur rendre hommage. Pendant ces deux jours nous devons penser plus particulièrement à eux et faire une visite à un cimetière où nous verrons les tombes de ces braves<sup>1</sup>. » M. Dussy jugea la composition « assez bien pensée et convenablement écrite en général », mais quatre fautes en trois pages et quelques absences de signes diacritiques lui firent ajouter : « Attention à l'orthographe et à l'accentuation. » A Henri-IV, en 1918, le laxisme n'était pas de mise chez les professeurs !

A un âge encore tendre, Roger Vailland découvrait les joies et les affres du maniement de la langue française et de sa maîtrise qui le poursuivront sa vie durant — « cette putain de langue que je n'aurais jamais assez apprise », dira-t-il plus tard — en même temps qu'il retrouvait, en ville, la liberté de circuler seul tant appréciée dans la montagne de Teilhède. Il se montrait si raisonnable, si sérieux, si pondéré, qu'après l'avoir accompagné au lycée durant quelques jours, Anna l'y laissa s'y diriger « en grand garçon ». Le chemin était le même que pour gagner l'école des Feuillantines. Ensuite il descendait la rue d'Ulm, passait devant l'École normale supérieure, avant d'atteindre le Panthéon sur lequel s'ouvraient les fenêtres d'Henri-IV dont certains des élèves les plus âgés préparaient le concours de cette fameuse Normale Sup' réservée aux cracks des classes littéraires. Cette promenade quotidienne au cœur du quartier Latin le familiarisait avec la vie de la capitale. Rue Flatters, rue Mouffetard, c'était encore la province avec ses ménagères à cabas, au Luxembourg c'était le monde de l'enfance avec son bassin, son guignol et ses chevaux de bois ; mais rue Soufflot, place Sainte-Genève, rue Clovis, c'était la grande ville, la proximité des cafés du boulevard Saint-Michel, des voies gaies et animées parcourues par une foule que l'espoir

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.

de la paix dont on parlait de plus en plus en cette fin d'automne 1918 rendait optimiste. Si Mme Labou restait son idéal féminin, les yeux de Roger s'ouvraient pourtant sur toutes ces jeunes femmes dont la physiologie avait évolué durant les quatre années d'une guerre qui avait raccourci les robes et les cheveux. Anna elle-même, tout en conservant sa coiffure à rouleaux, s'habillait d'une façon moins stricte. Son travail au ministère — qu'elle venait de quitter pour porter toute son attention à l'entrée de son fils en 6<sup>e</sup> — lui avait donné, comme à tant d'autres Françaises durant cette période, une aisance dans l'allure qui l'avait rajeunie. Quand en fin d'après-midi elle venait en compagnie de Ginette le chercher au lycée, Roger, la comparant aux femmes qu'il croisait le matin, la trouvait la plus belle du monde et était bien fier de lui donner le bras jusqu'aux grilles du Luxembourg où chaque jour elle se faisait un devoir de faire prendre le « bon air » à ses enfants.

L'armistice tant espéré jeta, le 11 novembre 1918, la population dans les rues au son des cloches et des canons. Moment de liesse inoubliable pour Roger que sa mère, surmontant sa phobie de la foule, emmena sur les Grands Boulevards. Enthousiasme mais aussi sourde inquiétude chez l'enfant qui s'était habitué à son rôle de mâle unique de la maisonnée. Il était partagé entre la joie de retrouver bientôt ce père à peine entrevu depuis quatre ans et la crainte que le retour à la vie normale le fasse choir du douillet piédestal où les femmes — ses femmes — l'avaient confortablement installé. Dans ses lettres et à chaque permission Georges Vailland lui parlait de son avenir, de la lutte pour la vie, de la situation qu'il devait bâtir en obéissant à ses parents et en suivant scrupuleusement l'enseignement et les conseils de ses maîtres. Bon élève et travailleur autant par nature que par désir de se hisser au-dessus des autres, Roger n'en redoutait pas moins la présence quotidienne du mentor au visage sévère qui le surveillerait et — qui sait ? — devinerait plus facilement ses sentiments intimes que la douce Anna dont la câline tendresse ne lui serait plus uniquement réservée. La composition française rédigée à Henri-IV quelques jours à peine après la Victoire laisse en partie percer son inquiétude tout en témoignant d'une maturité surprenante chez un gamin de onze ans :

« J'ai accueilli avec beaucoup de joie la nouvelle de l'armistice. Je l'ai apprise le 11 novembre vers 11 heures par des coups de canons et des sonneries de cloches. Enfin, ça y est, voilà le cri que je poussai. Je me précipitai à ma fenêtre pour y mettre des drapeaux. J'étais incapable de rester à la maison, il fallut que je sortisse pour exprimer ma joie et j'allai ainsi que la foule sur les grands boulevards où régnait une immense gaieté. J'étais fier et heureux de la victoire de nos soldats, les Allemands allaient évacuer les pays envahis, ils nous rendaient l'Alsace Lorraine, la Belgique était délivrée. Le droit triomphait. Jamais au monde il n'y avait eu si terrible guerre, jamais il n'y eut si belle victoire. Nos combattants qui ont tant souffert vont enfin revenir, je vais revoir mon oncle et beaucoup d'autres qui me sont chers. Je suis sûr que mon papa ne repartira plus.

« Mais cette immense joie est un peu assombrie par le prix que nous a coûté la victoire, beaucoup de gens sont tristes parce qu'ils ont perdu quelques-uns des leurs. D'autres pensent aux difficultés énormes que présente l'avenir. La guerre a détruit beaucoup de situations, ruiné beaucoup de gens : aussi il faudra beaucoup de travail pour en effacer les traces, en relever les ruines.

« Nous autres jeunes gens nous avons été pendant cette guerre beaucoup dérangés dans nos études. Moi-même j'ai dû les abandonner et quitter Paris, je suis en retard mais maintenant que le calme est rétabli il faudra rattraper le temps perdu. Plus tard nous nous trouverons en concurrence avec des étrangers venus en France attirés par la facilité avec laquelle on y vit, élevés durement, habitués à beaucoup travailler pour gagner peu, ils nous prendront nos places si nous ne savons pas les défendre avec ardeur. Nos parents sont soucieux de notre avenir, il faut en travaillant beaucoup leur donner l'assurance que nous serons énergiques, que nous saurons gagner notre vie honorablement et défendre la grandeur de la France<sup>1</sup>. » M. Dussy qui suivait avec intérêt les progrès de cet enfant si doué en français, jugea le travail « très satisfaisant » tout en estimant le dernier paragraphe « peut-être un peu trop sérieux pour votre âge ». Il ignorait bien sûr que nombre des préoccupations de Roger Vailland étaient trop sérieuses pour son âge !

Passé la joie de retrouver son père, Roger se rendit compte de la précarité de sa position de petit roi adulé. « Il était jusque-là l'homme, le maître de la maison, amoureux de sa mère, précisera Geneviève, témoin privilégié des crises qui allaient opposer de plus en plus violemment Roger à sa famille. Et notre père revient. Il lui reprend sa place. Dans le foyer et, croit-il, dans le cœur de maman. A ses yeux son père lui a volé sa mère et c'est ce qui a fait tout le drame de la famille. Je crois que beaucoup de choses — dans la suite de la vie de Roger — s'expliquent comme ça<sup>2</sup>. » Aux portes de l'adolescence Roger Vailland ressentait inconsciemment les effets d'un complexe d'Œdipe dont il mettra plus de trente ans à se débarrasser en travestissant dans son roman *Un jeune homme seul* la véritable nature de la mère trop chérie sur laquelle il avait porté son premier instinct sexuel et du père destiné depuis la nuit des temps à essayer « la première haine et le premier désir de violence<sup>3</sup> ».

Au printemps 1919 une angine accompagnée d'une mauvaise grippe le retint plusieurs semaines alité. Le souvenir de l'effroyable épidémie de grippe espagnole qui, selon les journaux, avait fait quinze millions de morts dans le monde, était trop récent pour qu'on n'envisageât pas le pire. La tante Marie Gur y avait perdu sa fille Hélène, son seul soutien après la mort du cher cousin Pierre, tombé au champ d'honneur. Ce double drame avait bouleversé la famille. Georges et Anna unirent leurs prières pour pallier l'impuissance des médecins à guérir leur enfant, et,

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.
2. Geneviève Vailland à l'auteur.
3. Sigmund Freud, *Interprétation des rêves*.

jour et nuit, l'entourèrent d'une constante présence. Amaigri, dolent, Roger était redevenu l'unique objet de la tendre sollicitude de sa Mme Labou adorée. Encoconné au fond de son lit, il fit de sa convalescence une longue plage de douceur exquise dont son père n'était plus exclu. L'inquiétude qu'il avait devinée sur son visage naturellement réservé l'avait à la fois troublé et ému. Là n'était pas l'ennemi. Enfin guéri, il avait tout oublié de leur rivalité supposée et se promettait, pour lui complaire, de rapidement combler le retard scolaire occasionné par la maladie. Il s'y employa si bien qu'au mois de juin les professeurs du lycée Henri-IV estimèrent digne d'être admis en 5<sup>e</sup> ce « bon élève, attentif, appliqué » qui avait fait une « année bonne dans l'ensemble, malgré un peu de relâchement dû à une longue absence<sup>1</sup> ».

Pour récompenser le dernier bulletin trimestriel porteur d'une si heureuse nouvelle, Georges Vailland emmena son fils, le 14 juillet 1919, au grand défilé de la Victoire. Ce matin-là Roger retrouva le père-grand frère enthousiaste d'août 1914 devant la caserne Port-Royal et ne pensa plus qu'au spectacle grandiose auquel il avait la chance d'assister. Il en fera le récit dans l'une de ses premières narrations en classe de 5<sup>e</sup> :

« Les visiteurs affluaient de tous les pays du monde pour voir cette fête ; aussi dès le soir les premiers rangs étaient-ils déjà occupés par des personnes qui y passèrent la nuit.

« Le matin, quand nous arrivâmes Papa et moi, à 7 heures au rond point des Champs-Élysées, la foule était si dense qu'on ne pouvait approcher. Ceux qui n'avaient pas trouvé place au premier rang étaient montés sur des chaises, des bancs, des échelles, d'autres étaient perchés dans les arbres, les deux pyramides de canons semblaient être des grappes humaines. Ce fut cependant sur l'une d'elles que nous trouvâmes place.

« Le défilé commença. Les maréchaux Foch et Joffre passèrent après un petit groupe de soldats. Le canon tonnait, la foule criait, hurlait, tré-pignait, n'était plus qu'un être unique qui acclamait ses sauveurs. Et les soldats défilèrent ainsi jusqu'à 10 heures. Ils étaient fiers, un peuple entier les saluait.

« Ce spectacle m'a profondément ému. Nos sauveurs venaient de passer devant nous et, après avoir tant souffert, étaient enfin récompensés ; leurs drapeaux déchiquetés par les balles étaient maintenant acclamés par une foule enthousiaste ; aux âpres cris du combat succédaient les cris d'admiration ; aux coups de canon de la bataille succédaient ceux de la Victoire<sup>2</sup>. »

Ces heures exaltantes auprès d'un père retrouvé constituèrent les derniers souvenirs que le jeune Roger conserva de son séjour parisien. La famille quittait la capitale pour s'installer à Reims où l'administration reconnaissante proposait au géomètre-expert qui avait servi la patrie avec tant de désintéressement de participer à la reconstruction de la ville martyre et des villages avoisinants. Revenu à la vie civile, Georges Vailland

1. Archives du lycée Henri-IV.

2. Geneviève Vailland, archives personnelles.

trouvait ainsi un poste officiel d'importance qui résolvait comme par miracle de préoccupants problèmes financiers et lui assurait une position sociale plus qu'honorable. Tandis qu'Anna préparait une nouvelle fois les valises de sa couvée, Roger, négligeant jouets et illustrés, réunit les livres offerts depuis le séjour au Pavillon par Mémé-Gâteau et qui constituaient l'embryon de la vaste bibliothèque qu'il se promettait de posséder un jour. Ce n'était pas au quartier Latin dont il était maintenant familier mais à Reims avec de nouveaux camarades que se forgerait l'armature intellectuelle indispensable à la carrière que, sans nul doute, il embrasserait plus tard, tant il éprouvait joie et plaisir à composer les rédactions que ses condisciples s'obstinaient à appeler « devoirs ». Pour Roger Vailland le temps des jousoux était révolu. A l'aube de ses douze ans il en avait fini avec l'enfance et brûlait de découvrir la littérature.

1. Archives du bois Henri-IV.  
 2. Archives Vailland, archives personnelles de Roger Vailland.  
 3. Archives Vailland, archives personnelles de Roger Vailland.

### Découvertes rémoises

De la guerre Roger Vailland ne connaissait que les récits épistolaires de son père soigneusement édulcorés, quelques attaques aériennes observées du Pavillon et les soldats victorieux défilant sur les Champs-Élysées dans des uniformes neufs. Il allait en découvrir les effets à Reims, ville meurtrie entre toutes.

Reims! Cité du sacre des rois de France — de Philippe Auguste à Charles X —, évêché déjà si important au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle que saint Remi y baptisa Clovis, dominée par la plus belle des cathédrales gothiques sept fois centenaire dont le célèbre « Ange au sourire », reproduit dans tous les manuels, avait répondu à celui de Jeanne d'Arc franchissant son portail aux côtés de Charles VII... Roger, féru d'histoire depuis son entrée à la communale, rêvait d'en découvrir les splendeurs. Georges avait tempéré son enthousiasme. Si l'on avait fait appel à la bonne volonté et à la science d'architectes, géomètres et techniciens venus des quatre coins du pays c'est que les terribles combats qui s'y étaient livrés durant quatre ans avaient mutilé la capitale champenoise au point de la rendre méconnaissable. L'arrivée, en août 1919, justifia le pessimisme paternel. Reims était un champ de ruines. A la retraite allemande, le 5 octobre 1918, sur les 14 000 maisons que comptait la ville évacuée, les Rémois, à leur retour, n'en avaient trouvé qu'une soixantaine immédiatement habitables. Incendiée dès septembre 1914, éventrée, ravagée les années suivantes à coups de 305, 340, 380, la cathédrale présentait des plaies béantes, la toiture de la nef n'était plus qu'un souvenir, les vitraux de la grande rose ainsi que plusieurs autres avaient été déchirés ou pulvérisés. Les vieilles demeures du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle qui bordaient le parvis n'étaient que décombres ainsi que le centre de la ville. Les faubourgs n'étaient pas plus épargnés. Lorsque la famille Vailland fut en vue de l'avenue de Laon, où Georges après mille difficultés avait trouvé un logement, ce fut un choc. A perte de vue, entre les arbres déchiquetés qui bordaient la large voie, on n'apercevait que gravats, pans de murs branlants, façades béantes dont les moins touchées

laissaient imaginer des maisons bourgeoises qui, avant la guerre, donnaient au quartier de Laon des allures résidentielles. Et puis, miracle, au 283 de l'avenue se dressait une maison presque intacte. Curieuse bâtisse tarabiscotée à un étage, surmonté d'une pièce unique, sorte de tour-observatoire rajoutée et protégée par un auvent que des poutres massives soutenaient. L'assemblage de pierres et de briques de la façade rehaussé par le bois des balcons et de l'auvent constituait un ensemble d'un charme indéniable. Au cours d'un voyage de reconnaissance Georges Vailland avait fait réparer les dégâts causés par deux obus, les seuls que la maison ait reçus en quatre années d'intenses bombardements. On s'installa dans l'enthousiasme. Au rez-de-chaussée la salle à manger, la cuisine et le bureau du géomètre, au premier la chambre des parents, celles de Mémé-Gâteau et de Ginette. L'« observatoire » que l'on gagnait par un raide escalier fut dévolu à Roger qui jouirait ainsi de son indépendance. Le dos de la maison donnait sur un vaste terrain boisé — encore coupé par le boyau d'une tranchée témoin des combats rapprochés qui s'y étaient livrés — et agrémenté d'une romantique tonnelle elle aussi miraculeusement épargnée. Les enfants imaginèrent aussitôt le jardin paradisiaque évoqué par Georges aux heures les plus sombres de la guerre lorsqu'il décrivait à son fils les joies de la botanique. La promesse d'une aire de croquet au-delà de la tonnelle déclencha des cris de joie. Falloit-il encore faire disparaître les traces sinistres du récent conflit. M. Vailland occupait un poste assez important pour qu'on mît à sa disposition un commando de prisonniers allemands qui, en quelques jours, sondèrent le terrain, firent exploser les obus intacts qui y étaient encore fichés, et rebouchèrent les tranchées. A l'automne ce lieu privilégié avait oublié la guerre, herbe et gazon y poussaient ainsi que les premières fleurs plantées en famille.

Il n'en était pas de même du lycée de Reims où Roger Vailland fit son entrée le 1<sup>er</sup> octobre 1919. L'auguste bâtisse qui, dès le Moyen Age, avait abrité le Collège des Bons-Enfants puis au xvi<sup>e</sup> siècle l'université fondée par le cardinal de Lorraine, avait été incendiée, en partie détruite par les obus allemands et n'était guère en meilleur état que les vestiges romains de la voie Césarée, encastés en contrebas de la grande cour intérieure de l'établissement. Ne restaient utilisables que la chapelle et un bâtiment où une unique salle était dévolue à la classe de 5<sup>e</sup> A :

« C'est une salle carrée, vaste et bien éclairée par deux grandes fenêtres, écrivit Roger dans ses premières rédactions. Il n'y a pas bien longtemps qu'elle a été réparée. Elle n'est pas encore peinte... La chaire de notre professeur est située contre un mur. Le tableau noir dans un coin près de la porte, le poêle entre la chaire et le tableau noir. Nos pupitres sont disposés sur deux rangs devant la chaire... A Paris nous avons une classe pour chaque matière ; ici ce devait être pareil avant la guerre mais maintenant il faut s'estimer heureux d'avoir une salle pour chaque classe... J'espère qu'en m'appliquant et en travaillant sérieusement mes études ne souffriront pas de ce changement.



« D'ailleurs je suis fermement disposé à travailler d'abord pour faire plaisir à mes parents qui sont si bons pour moi et ensuite parce que la France a besoin de tous ses enfants et surtout ceux des régions libérées dont ils sont l'espoir<sup>1</sup>. »

Ce dernier paragraphe lui valut un de ces « bien » à l'encre rouge qu'il devait accumuler tout au long de l'année accompagnés de « très bien » en pagaille dans toutes les matières, sauf en dessin et en gymnastique pour lesquels il n'était pas doué. A l'issue du premier trimestre le proviseur prononça son verdict sur le « Parisien » : « Élève intelligent et laborieux, compte parmi les meilleurs, a été jugé digne de recevoir les félicitations du conseil de discipline pour sa conduite, son application et les résultats de son travail<sup>2</sup>. »

Ces flatteuses appréciations permirent à Roger de surmonter l'inquiétude dans laquelle il vivait depuis la rentrée. De petite taille, amaigri par la croissance et sa récente maladie, trop chouchouté par sa mère et sa grand-mère, il s'était trouvé aux prises avec l'angoisse de l'automne et peureux devant des « garçons du Soissonnais, des paysans, des costauds : re-crise dans ce nouveau lycée, comme au début des Feuillantines... J'étais tout petit. Chétif. J'avais honte<sup>3</sup>... ». « Le milieu beaucoup plus brutal (que Paris et particulièrement Henri IV) du lycée de Reims renouvelle le conflit moi-milieu familial, et moi-milieu social (lycée) accentué par notion de ma chétivité (mais qui résulte elle-même du milieu familial) : Nounouille *souffrant et fier* d'être Nounouille<sup>4</sup>. » Pour se forger les muscles qui lui manquaient et ne lui permettaient que d'obtenir tout juste la moyenne en éducation physique, il pédalait avec force sur le vélo qui le menait, à travers la ville, de son domicile au grand lycée. Bientôt Nounouille serait le plus fort !

Personne avenue de Laon ne se douta de cette crise passagère. En la taisant Roger apprenait le secret. Même à l'égard de Mme Labou qui se réjouissait des résultats scolaires de son aîné, se félicitait de sa religiosité et était loin de se douter des sentiments qui bouillonnaient dans cette petite tête au visage d'ange. A Reims comme à Saint-Médard, Roger assistait à la messe, communiait régulièrement et ne devait pas avoir grand-chose à confesser à l'aumônier du lycée qui appréciait sa ferveur. Entre douze et treize ans, catholique par tradition familiale, il craignait Dieu plus que son père et croyait à l'enfer. Étaient-elles oubliées, comme gommées, les stations indiscrettes derrière la porte du cabinet de toilette maternel ? Elles se rappelèrent à lui avec horreur lorsqu'il approcha un jour de la Sainte Table sans avoir osé confier à son confesseur que non seulement il avait eu de ces « pensées impures » à propos desquelles le vieux curé de Saint-Médard s'inquiétait si fort, mais qu'il s'était livré au plaisir solitaire. Déchiré entre l'appel de la chair et la crainte du péché, il

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.

2. *Ibid.*

3. Roger Vailland à Marlyse Schaeffer, *Candide*, 17 mai 1965.

4. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

était saisi de « ce sentiment d'angoisse, de honte, et de plaisir mêlés, familier aux jeunes catholiques, persuadés qu'ils sont de risquer une éternité de tortures chaque fois qu'ils se complaisent dans des pensées impures<sup>1</sup> ». A la veille de Pâques 1920, épouvanté par son sacrilège, il fit à l'aumônier l'aveu de son premier péché de chair. « Je perdis connaissance tandis qu'il me donnait l'absolution ; bonhomme il me fit asseoir dans son fauteuil. J'étais inondé de sueur et je tremblais de froid. Il m'offrit un verre de rhum pour me rendre vie et m'expliqua que ces peccadilles étaient les plus communes du monde et pas mortelles pourvu qu'on s'en repentît<sup>2</sup>. » S'en repentir était chose aisée, ne pas récidiver l'était moins. Roger entra en puberté dans la plus grande solitude. *L'idée de la femme, sa découverte et le désir de posséder l'inconnu* devinrent les plus délicieux de ses tourments. La classe de 5<sup>e</sup> ne lui avait pas permis de trouver parmi les « costauds du Soissonnais » l'âme sœur avec laquelle partager désirs, espoirs et angoisses. La rentrée 1920 allait lui en donner l'occasion.

En attendant, Georges Vailland offrait à sa famille ses premières vacances champenoises à Mont-Bayen, un petit village « au bon air » — obsession d'Anna — situé près de Saint-Martin d'Ablois dans les environs d'Épernay. Les enfants avaient été séduits par ce hameau découvert en compagnie de leur père lors des tournées professionnelles qu'il effectuait en Champagne. Chaque jeudi Georges Vailland les emmenait dans la Ford que lui avait attribuée l'Administration et conduite par un chauffeur. C'était la première fois que les Vailland disposaient d'une automobile, rare privilège en cette année 1920 et réservé aux plus riches des grands bourgeois. Roger en avait été ébloui. « La voiture et le chauffeur ont marqué notre enfance, dira Geneviève Vailland. Les tournées du jeudi étaient notre plus belle récompense. C'est ainsi que Roger apprit à conduire sous la direction du chauffeur qui était charmant. Il s'y montra rapidement très habile<sup>3</sup>. » C'est sur les routes désertes de la montagne de Reims que Roger Vailland contracta — à douze ans ! — la passion de l'automobile puis de la vitesse, qui ne devait jamais le quitter.

Heures heureuses, les dernières de l'enfance, que celles passées à Mont-Bayen. En vacances comme tout au long de l'année mais avec plus de disponibilité, Georges Vailland se montrait un pédagogue attentif, préoccupé par l'épanouissement de ses enfants. « Mon père avait le souci de notre éducation, se souviendra Geneviève Vailland. Nous faisons de longues balades, carte d'état-major en main. Il nous a initiés à la botanique que Roger a tout de suite aimée. Nous avions notre herbier et dans la campagne nous cueillions fleurs, feuilles et plantes pour le remplir. J'étais la petite mais j'arrivais à suivre. Rentrés à la maison nous cherchions les noms de notre récolte dans *la Flore* de Gaston Bonnier que mon frère a gardée toute sa vie, puis nous la classions dans l'herbier.

1. Roger Vailland, *Boroboudour*.

2. Roger Vailland, *les Nouvelles littéraires*, 19 novembre 1958.

3. Geneviève Vailland à l'auteur.

Mon père nous a appris scrupuleusement à aimer la campagne — que nous avons déjà appréciée au Pavillon puis à Teilhède — mais surtout ses habitants. Il avait le génie de se lier avec les gens. Dans les petits villages où nous avons toujours passé nos vacances nous connaissions tout le monde. Ce n'était pas des vacances de touristes comme aujourd'hui où ils ne font que passer sans rien échanger. On était très proche des paysans que nous regardions travailler. Mon père s'intéressait, et nous intéressait, à la moindre de leurs activités. Tout en étant de caractère réservé, il se liait très facilement. Plus aisément avec les gens simples du village qu'avec les notables de Reims envers lesquels il se montrait plus distant<sup>1</sup>. » Roger Vailland n'oubliera jamais la leçon. C'est à Mont-Bayen puis, les années suivantes, dans les hameaux où la famille passera ses étés qu'il apprit à se sentir à l'aise au contact du monde paysan. Expérience qui lui sera fort utile quand, trente ans plus tard, il quittera une existence exclusivement parisienne pour vivre définitivement à la campagne.

C'est également à cette époque que Georges Vailland, heureux de l'exceptionnelle maturité d'un fils dont il avait été si longtemps privé, l'initia aux mathématiques dont Roger avait le goût inné, et lui transmit son amour des grands auteurs classiques. Le soir, à la veillée, Georges et Roger se relayaient pour lire à haute voix la *Vie des hommes illustres* de Plutarque ou l'*Anabase* de Xénophon avec lesquels alternaient Corneille, Shakespeare et la Mythologie. *Les Mille et Une Nuits*, jugé plus futile, était réservé à la distraction pure et avait avantageusement remplacé les illustrés de la petite enfance. L'ouvrage, publié chez Eugène Fasquelle en sept gros volumes reliés de cuir bleu à vignettes rouges et nerfs dorés, illustrés de miniatures et enluminures persanes et hindoues, était l'un des plus beaux cadeaux de Mémé-Gâteau. Lorsqu'il arriva à Ginette d'être souffrante Roger, pour la distraire, venait s'asseoir près de son lit et lui en lisait quelques chapitres ! Encore à l'âge des rédactions et des jeux de gendarmes et de voleurs, Roger Vailland acquérait, grâce à son père et dans la joie, une culture rare chez un enfant si jeune. « A onze ans, écrira-t-il en se rajeunissant par vantardise car à l'époque il en avait bientôt treize, je n'ignorais plus rien des jeux terribles et frivoles des derniers fils de la République romaine<sup>2</sup>. » Des mathématiques qui le passionneront toute sa vie il gardera la clarté, la lucidité, l'esprit de rigueur, tandis que les lectures, les promenades botaniques et les récits des aventures malgaches que Georges Vailland distillait à ses enfants en feuilleton vécu, lui apporteront le goût de la nature, des voyages et des horizons lointains. Cette communauté d'intérêts, ces affinités intellectuelles, créèrent en ces années vingt un lien très fort entre le père et le fils que l'on retrouvera — même en périodes de crises aiguës — dans les lettres qu'échangeront les deux hommes. Tandis qu'avec sa mère purement affective, ce sera la tendresse, le quotidien, la santé, l'argent qui seront évoqués, avec Georges il s'agira de lectures, d'idées et de spéculations intellectuelles. En revanche,

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

2. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

on ne trouvera jamais ni dans les écrits publiés ni dans les récits intimes de Vailland la moindre trace de ce lien profond qui les unit pendant une période de leur vie, comme si l'écrivain avait voulu effacer jusqu'à l'image du jeune garçon en admiration devant son père.

\*  
\* \*

C'est au cours de l'année scolaire 1920-1921, en classe de 4<sup>e</sup> A, que se noua l'amitié qui devait tant influencer sur la jeunesse et l'avenir de Roger Vailland. Roger Lecomte avait cinq mois et une demi-tête de plus que lui, des épaules carrées et des yeux d'un bleu-violet magnétique. Une tignasse brune, rejetée en arrière, couronnait un front exceptionnellement large chez un enfant de cet âge. Ses traits réguliers — le nez un peu fort, les lèvres charnues, le menton volontaire et bien dessiné — étaient tout empreints d'une expression d'intense réflexion, non dénuée d'un certain contentement. Dès l'adolescence Lecomte se savait beau garçon et d'une intelligence peu commune. D'abord rivaux en français, latin et grec qu'ils abordaient avec une étonnante facilité, les deux Roger devinrent bientôt inséparables — unis qu'ils étaient par une admiration commune pour les grands classiques et la poésie —, provoquant la jalousie passagère de Robert Meyrat, un petit noiraud du même âge, excellent élève lui aussi, avec lequel Lecomte s'était lié l'année précédente. Ils se retrouvèrent bientôt unis par le même amour de la littérature qui était au centre des préoccupations de ces « intellectuels » dont le mépris pour les jeux encore puérils de certains de leurs condisciples était incommensurable. Tout au long de l'année leur professeur de lettres et de grammaire, M. Raoul Espiau surnommé Totor — ces forts en thèmes sont heureusement loin d'être confits dans le respect —, n'eut qu'à se louer de leur travail. L'appréciation que recueillit Roger Vailland à l'issue du deuxième trimestre — « Élève travaillant avec goût, développe bien de sérieuses aptitudes, se place en bon rang dans la classe<sup>1</sup> » — était la copie conforme de celle qui accompagnait le bulletin de ses camarades qui faisaient l'orgueil de leurs parents. Au palmarès 1921 de la classe de 4<sup>e</sup> A pour la composition française, trois noms : Meyrat, Lecomte, Vailland !

Anna et Georges Vailland, plus attentifs que jamais aux fréquentations de leur fils, accueillirent avec bienveillance ce Roger Lecomte qui s'enfermait fréquemment avec lui pour de longues heures dans l'« observatoire » du deuxième étage. De son côté Roger Vailland apprit à connaître la maison blanche à deux étages, coiffée d'ardoises, du 52 rue Hincmar où habitait la famille de celui qui était devenu son « meilleur ami ». Pour les Vailland, catholiques fervents et maintenant intégrés à la bonne bourgeoisie de Reims, le nom de Lecomte était le garant de la respectabilité la mieux établie. Edmond Lecomte, le père de Roger, était fondé de pouvoir et chef du contentieux de la fameuse maison de vins de cham-

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.

pagne « Clicquot-Ponsardin ». Mme Lecomte, née Jeanne Bombaron, s'occupait, tout comme Anna, de la bonne tenue de son intérieur et surveillait jalousement la croissance physique et intellectuelle de son fils unique. Chez les Lecomte comme chez les Vailland une bonne-maman, Aline Lecomte, telle Mémé-Gâteau, avait été couturière, et vivait rue Hincmar dans un catholicisme au moins aussi fervent. N'était-elle pas tertiaire de l'ordre de saint François ? Tant de similitudes apprises de la bouche de leurs enfants étaient rassurantes pour les deux familles qui, si elles restaient sur leur quant-à-soi, n'en avaient pas moins l'une pour l'autre la plus grande considération.

Tout au long de l'année 1921, au calme de l'« observatoire » de l'avenue de Laon ou du sombre salon maternel de la rue Hincmar, les deux garçons soudèrent leur amitié en échangeant leurs affinités poétiques et littéraires. Lamartine, Paul Fort le Rémois, Albert Samain, Montaigne, Loti, Rostand et le Toepffer des *Nouvelles genevoises* pour Roger Vailland, Longfellow, Jean de Gourmont, Verlaine, Baudelaire, Rimbaud et Tristan Corbière le « Maudit », pour Roger Lecomte. Côte à côte, souffles mêlés, ils recopiaient dans un cahier à couverture bleue les plus belles pages de leurs auteurs préférés. Ivres de poésie, ils trouvaient admirable — au point d'en faire la devise de leurs futurs travaux — ce passage de Jean de Gourmont : « Il faut de plus en plus que les poètes aient la sensation d'écrire sur le sable des mots éphémères que le vent de la vie balaiera. Il n'y a qu'une chose qui y compte : la sincérité du moment. Oublier que l'on écrit, et chanter dans le vent les rythmes du cœur. » Bientôt ce furent leurs premières œuvres que les deux amis comparèrent. Au printemps 1921 Roger Vailland se sentit assez aguerri pour attaquer un conte en cinq pages et en vers intitulé *Suzanne, la fille du bûcheron*. Il y reprenait avec adresse le thème du prince et de la bergère réunis pour le meilleur grâce à la baguette magique de la fée Sylva ainsi décrite :

*Près de la source gazouillante  
 Courant parmi les fleurs de menthe  
 Était Sylva la fée des bois  
 Et trois nains soumis à ses lois  
 Sautillaient joyeux autour d'elle  
 Et cueillaient mûres et prunelles  
 Une robe tissée de fleurs  
 Aux mille éclatantes couleurs  
 Sur ses cheveux une guirlande  
 Tressée de genêts d'or des landes  
 La paraît agréablement.*

Les deux amants mariés et promis à devenir grand-père et grand-mère, le poète en herbe tirait la moralité de la fable :

*Ah ! belles filles toujours fiez-vous  
 À Sylva la fée du hasard*

*Pour vous choisir parmi les gars  
Celui qui sera votre époux<sup>1</sup>.*

Ce n'était ni du Baudelaire ni du Verlaine mais Roger Vailland s'estima assez satisfait de son œuvre pour la dédier à sa sœur chérie qui, à neuf ans, recevait le premier poème de sa vie. Elle l'accueillit avec des larmes de joie, en déchiffrant sur la page de garde l'envoi d'un frère si évidemment promis aux plus hautes destinées :

« A Geneviève

*Je te dédie ce petit conte  
Que simplement je te raconte  
En le faisant mon seul désir  
Fut de te causer un plaisir  
J'espère qu'il sera satisfait  
Et que tu auras quelque attrait  
En lisant cette historiette  
Faites pour toi chère Ginette*

Roger Vailland. »

Pour les vacances Georges Vailland réserva à Serriers, village de l'arrondissement de Reims, l'aile d'une vaste propriété. Il souhaitait que sa famille ne passât jamais deux années de suite dans le même lieu pour que ses enfants découvrent des paysages, un environnement et des gens différents. « En général mon père louait pour deux mois. En juillet nous partions, Mémé-Gâteau, Roger et moi. En août nos parents venaient nous retrouver. Là encore nous étions très libres<sup>2</sup>. » Roger n'avait à se soucier ni de devoirs de vacances ni de rattrapage. Il passait d'autorité en 3<sup>e</sup> A puisque, disait le proviseur du lycée de Reims, « cet élève continue de nous donner satisfaction par le développement de ses aptitudes, par ses progrès fort honorables. Le conseil de discipline lui a décerné des félicitations spéciales pour son application constante et les résultats obtenus pendant ce trimestre<sup>3</sup> ». Celles qui l'avaient le plus touché étaient venues de son professeur de français. M. Espiau, qui au début de l'année avait mis en doute la paternité d'un essai sur la tombe de Chateaubriand puis d'une saynète autour de l'amour maternel, tant les choses y étaient bien vues — « Très fin, mais je ne puis croire que ce soit de votre invention », avait-il écrit en travers de la copie —, avait convenu publiquement de son erreur. Il suivait désormais avec le plus grand intérêt les essais poétiques des deux Roger et de Meyrat. Il n'avait pu résister au plaisir de lire à ses élèves le devoir libre que Vailland avait remis le 1<sup>er</sup> avril 1921 à l'heure où, dans le secret de l'« observatoire », il composait pour sa sœur *Suzanne, la fille du bûcheron*.

1. Poème daté du 2 avril 1921. Geneviève Vailland, archives personnelles.
2. Geneviève Vailland à l'auteur.
3. Geneviève Vailland, archives personnelles.

*Une vieille péniche*

*Il est dans un coin du vieux port  
 Sa peinture tout effacée  
 Une péniche dont le bord  
 Chavire à la moindre poussée*

.....  
*Un jour il m'a semblé l'entendre  
 Qui sur sa vieillesse pleurait  
 Et qui sa jeunesse si tendre  
 Et si heureuse regrettait*

*Au long des chemins de halage  
 J'étais en ce temps si heureux  
 Par un Flamand plein de courage  
 Traînée sous le soleil de feu*

.....  
*Lentement il me dirigeait  
 S'étant appuyé sur la barre  
 Il fumait sa pipe et songeait  
 A la Flandre, ses prés, ses mares*

*Tantôt je descendais la Seine  
 Alors j'arrivais à Paris  
 D'abord la banlieue pleine  
 De fumée qui tout assombrit*

*Puis parmi la verdure  
 Notre-Dame m'apparaissait  
 Suivie de palais à l'allure  
 Pleine de grandeurs et d'attraits*

*Tantôt par les plaines crayeuses  
 De Champagne je suis allée  
 Tantôt la Gascogne joyeuse  
 M'a vue venir toujours zélée*

.....  
*En ce temps-là que j'étais belle  
 Avec les petits volets verts  
 Et je me croyais immortelle  
 Ne connaissant plus les revers*

.....  
*Mais ce temps joyeux est passé  
 Et je ne suis plus chérie  
 Car les années ont effacé  
 Ma beauté, ma coquetterie*

*Ma cale ne sera plus remplie  
 Je n'irai plus sur les canaux*

*Je ne serai plus embellie  
Je ne verrai plus les oiseaux*

*Et peut-être mon bois dans l'âtre  
Lorsque je serai démembrée  
Réchauffera quelques vieux pâtres  
Auvergnats dansant la bourrée<sup>1</sup>.*

Dès lors M. Espiau avait multiplié les conseils, signalé les fautes de prosodie, les hiatus, souligné les strophes harmonieuses et les « aimables tableautins » qui émaillaient les devoirs et la production privée de ses « petis génies ».

Durant les vacances à Sermiers, Roger, sans renoncer aux balades avec sa sœur et à l'observation des mœurs paysannes, mit en pratique les recommandations de ce cher Totor. Il entreprit d'affiner son inspiration et de traduire en vers ses émotions. Entre juillet et septembre, pas moins d'une quarantaine de poèmes jaillirent de sa plume. Deux, parfois trois dans la même journée ! Nombre d'entre eux, dans les plus lyriques, étaient consacrés à Jeanne d'Arc — de Domrémy aux glorieuses heures rémoises — pour laquelle Roger semblait s'être pris de passion. Il s'essaya, à cette occasion, aux vers assonancés :

*Jeanne, seule à l'écart, songe au gentil Dauphin  
Au doux pays de France, à l'Anglais assassin  
Elle regarde au loin le couchant qui flamboie  
Petite enfant mystique elle est pleine d'émoi<sup>2</sup>.*

La vie quotidienne du village, les menus événements du jour, les rêveries — séparé de son cher Lecomte — furent réunis dans un cahier d'écolier dont la page de garde portait ce titre, soigneusement calligraphié : « Les Impressions de mon âme à Sermiers ». Il les évoqua dès la rentrée dans sa première narration. Elle nous éclaire sur l'évolution de son style et sur son état d'esprit à la veille d'une quatorzième année qui sera décisive pour son avenir :

« Hier j'étais encore à la campagne. Ma journée s'était partagée en longues promenades par les layons ombreux de la forêt qui couronne la montagne de Reims, et en molles rêveries devant la plaine champenoise. J'allais à droite, à gauche, je m'arrêtais, je repartais, je travaillais, je me reposais quand je voulais et comme je voulais, en suivant les inclinations de ma fantaisie. Les vacances étaient comme un rêve où les événements heureux se succèdent sans interruption.

« Tout a une fin, hier ce fut le réveil, ce fut la rentrée.

« A l'arrivée au lycée je vis mes camarades de l'année passée, se précipiter vers moi, me saluant de leurs exclamations. Nous étions joyeux de

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.

2. *Ibid.*



nous revoir et nous nous contions nos impressions de vacances et notre appréhension pour cette nouvelle année. La cour était pleine de groupes animés, anciens se retrouvant et nouveaux tout étonnés... Tout remuait, tout bruissait, le lycée était comme une ruche qui se réveille du sommeil d'hiver.

« Fuyant un instant ce brouhaha auquel je n'étais plus habitué, je gagnais la cour des Ifs. Le calme profond qui y régnait tranchait singulièrement avec l'agitation de la cour des classes. Des ruines silencieuses l'entourent, les herbes sauvages envahissent les pelouses, un bassin monte au ciel sa pointe où l'eau ne jaillit plus. Je n'entendais aucun bruit, et je croyais être dans quelque parc abandonné en une lointaine campagne.

« Mais la cloche qui sonnait me rappela à la réalité. La classe commença. Le nouveau professeur nous fit l'allocution qui commence chaque année. Tous nous l'écoutions. Il exposait ses méthodes. Et à mesure qu'il parlait, il me sembla voir l'année scolaire se détacher plus nette dans l'avenir, et peu à peu mon appréhension s'en allait comme brouillards au matin. Je me sentais plus tranquille et, à mon retour, une joyeuse chanson effleurait mes lèvres. Il me restait malgré tout un regret des vacances lorsque je vis dans la rue un enfant de mon âge, vêtu d'un bourgeron bleu, qui peinait à pousser une voiture à bras. Il était fatigué et la sueur coulait sur son visage. Alors je compris combien mon sort était meilleur, combien mon travail était plus doux et plus intéressant, mais je compris aussi que cela m'imposait le devoir de travailler avec plus de courage.

« ... Et mon regret des vacances s'évanouit<sup>1</sup>... »

Le nouveau professeur de français, M. Mathieu, estima d'emblée que Roger Vailland était doté d'une « nature fine et délicate » et comprit pourquoi son collègue M. Espiau lui avait si vivement recommandé ces « fous de littérature » qui n'en négligeaient pas pour autant les autres matières. En troisième comme en quatrième et jusqu'au baccalauréat, Roger, avec une rare constance, méritera les éloges, accompagnés de leurs félicitations, des plus hautes instances du lycée de Reims dont il restera l'un des fleurons : « Élève des plus sympathiques en raison de son goût pour le travail et de sa fine intelligence<sup>2</sup>. »

M. Mathieu qui, souvent, lira à haute voix ses compositions françaises, les accompagnera de commentaires flatteurs : « Nature plus sensible que raisonneuse... Esprit vif qui se complait dans les méandres d'une discussion où la fantaisie se donne libre carrière... Style agréable, coulant... Finesse un peu narquoise. Tendance au paradoxe amusant. » Lyrique, il ajoutera même à un devoir sur les impressions d'automne, saison redoutée entre toutes : « Feuilles légères, rêves diaphanes... Devoir délicat ; âme joliment pavoisée aux fraîches couleurs de l'espérance ! » Lecomte et Meyrat partageaient ces dithyrambes. Roger-Gilbert — il avait réuni ses

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.

2. *Ibid.*

deux prénoms pour que cesse la confusion avec celui de son meilleur ami — et Robert le Noiraud obtenaient d'aussi bons résultats. De leur côté ils avaient mis les vacances à profit pour épaissir le cahier de leurs œuvres complètes. Ils les échangèrent dès la rentrée. Robert Meyrat versifiait agréablement et traduisait tout comme Vailland — mais avec moins de finesse, aurait dit M. Mathieu — son enthousiasme devant la nature et l'océan qu'il venait de découvrir. Roger-Gilbert Lecomte se montrait moins prosaïque et n'hésitait pas à s'attaquer à la métaphysique. A quatorze ans les causes de l'univers et les principes premiers de la connaissance lui semblaient sources d'inspiration autrement sublimes que *l'Enfant de l'Assistance* qui, à Sermiers, avait excité la pitié de Vailland en lui inspirant une élégie, ou le gentil *Près des flots* dans lequel Meyrat, le regard perdu sur une mer houleuse, s'interrogeait sur l'avenir des mouettes « faisant claquer leurs longues ailes dans la bise », et du cormoran « là-bas juché sur la balise ». Déjà Lecomte visait plus haut et exerçait sur ses amis une autorité qui ne fera que croître.

Fut-ce lui qui eut l'idée d'une revue littéraire interne au lycée ? Toujours est-il que le brillant trio, dont les devoirs étaient jugés dignes d'être portés à la connaissance de leurs camarades, estima qu'il était injuste de priver ces béotiens des poèmes qu'ils écrivaient avec passion. Ainsi, à la fin de l'automne 1921, sortit le premier numéro de la revue *Apollo* à laquelle participèrent deux de leurs condisciples saisis à leur contact de la même fièvre prosodique. Manuscrit sur copies d'écolier reliées par deux points de ficelle, l'ancêtre du *Grand Jeu*, dont le titre s'étalait sous les rayons d'un soleil tracé à la plume sergent-major, signalait à l'admiration des foules lycéennes : directeur-rédacteur : Lecomte ; secrétaire-rédacteur : Vailland ; rédacteurs : Meyrat, Bayle, Wilmotte. La revue était vendue 50 centimes tant il semblait évident à ces estimables jeunes gens que la poésie — si, de notoriété, elle ne nourrissait pas son homme — devait au moins rembourser les frais de copies, d'encre et de papier.

Au sixième numéro la moustache et la barbiche à l'impériale de M. Mathieu tremblèrent d'attendrissement à la pensée de ses meilleurs élèves recopiant leurs œuvres autant de fois qu'il y avait d'exemplaires. Le brave homme qui disposait d'une « pierre à reproduire » la leur prêta, accompagnée de mille recommandations. En mai 1922 *Apollo* parut, lithographié à l'encre violette. Les deux Roger désireux de marquer l'événement lui attribuèrent le n° 1 de la « 2<sup>e</sup> série ». Le soleil puis le feuillage qui ornaient la couverture firent place à un Apollon dessiné par Louis Bayle qui livra à cette occasion quatre poèmes dont deux sous le pseudonyme persifleur de « Henri Canant ». Plus sérieuses étaient *En vélo*, pièce en vers non rimés de huit pieds due à la plume de Vailland, et *Sacra Nox*, composée en alexandrins par Lecomte qui fit suivre sa signature — pour que nul désormais n'en ignore — de la mention : fondateur du journal.

Avenue de Laon, *Apollo* fut considéré avec vive sympathie par Georges Vailland, avec admiration béate par Anna et Mémé-Gâteau. Quant à Ginette, dédicataire d'une des premières œuvres de son frère,

elle se sentait, malgré son jeune âge, du clan de ces garçons hors du commun, même s'ils ne lui accordaient pas un regard lorsqu'ils gravissaient quatre à quatre les rudes marches de l'« observatoire ». « Mon frère nous lisait tous ses poèmes, se rappellera-t-elle. Ils faisaient partie des choses de la famille. Tout le monde les aimait. Mon père se rendait compte que Roger était particulièrement doué au point de vue littéraire mais ce qu'il voulait avant tout c'est qu'il se prépare à une profession. Qu'il écrive en plus n'en était que mieux. *Apollo* était une part essentielle de sa vie d'adolescent qui, à l'époque, était encore très liée au milieu familial. Il n'y avait alors aucun fossé<sup>1</sup>. »

Il n'allait pas tarder à se creuser. D'abord par maladresse et du fait même des deux femmes que Roger idolâtrait depuis les langes. Anna Vailland, toujours soucieuse de la santé de ses enfants — « Elle nous faisait faire des régimes et il y avait des tas de choses qu'il ne fallait pas manger parce que c'était mauvais pour l'estomac, pour le foie<sup>2</sup> » —, avait découvert avec horreur les habitudes solitaires de son fils. Prude à l'extrême, peu au fait des problèmes de la puberté — on ne parlait pas de « ces choses-là » —, elle menaçait Roger, au contraire de l'aumônier du lycée, des foudres de l'enfer et des pires calamités, surdité et perte de mémoire, dont était inéluctablement victime l'adolescent qui succombait au péché d'Onan. L'idée même de la masturbation ou d'un quelconque rapport entre son « petit ange » et une femme qui, à cet âge, ne pourrait être que « de mauvaise vie », la révoltait. Elle veilla dès lors, et sans discrétion, au linge intime de son fils, incapable de réaliser à quel point — autant physiquement qu'intellectuellement — il se transformait. Roger lui en garda un sentiment de haine et de honte inoubliables qu'il n'exprimera que bien plus tard. Tout comme à l'égard de la chère Mémé-Gâteau qui n'avait pas hésité à envisager pour le guérir le remplacement de la modeste poire à lavement destinée à soulager quelque embarras gastrique par une énorme canule noire à roue dentée qui le terrifiait. L'image de la possible castration hantera, sa vie durant, les pires de ses cauchemars. « Souvenir de ma grand-mère me menaçant de me couper les couilles si je continuais à me masturber<sup>3</sup> », confiera-t-il à son carnet intime. Près de quarante ans après ces incidents, il soutiendra à son ami Jean Pérol, abasourdi d'une telle violence : « Quand je vais au bordel c'est pour faire souffrir ma mère, enculer ma mère, cette salope de catholique qui regardait mon slip pour voir si j'avais couché ou si je m'étais masturbé. L'inspection du slip je ne lui pardonnerai jamais<sup>4</sup>. »

Même si la trace devait rester imprimée dans son subconscient, Roger tenta d'oublier momentanément la trahison de Mme Labou et de Mémé-Gâteau en se livrant en compagnie de Lecomte à l'étude comparée de leurs idéaux féminins : « Nous sortions du lycée, la rue courait parmi les

1. Geneviève Vailland à l'auteur.
2. Geneviève Vailland, in *Entretiens*.
3. Roger Vailland, *Écrits intimes*.
4. Jean Pérol à l'auteur.

ruines — c'était à Reims — nous arrivions sur le parvis de la cathédrale qui était encore *rose* d'avoir brûlé peu d'années auparavant, et soudain nous restâmes le souffle suspendu : elle passait, riieuse, au bras d'un grand jeune homme et si insoucieuse qu'elle ne prenait pas garde que chaque pas dans les flaques d'eau (que toutes les guerres laissent après elles dans toutes les villes du monde) éclaboussait de boue ses bas de soie *couleur chair*.

« Aimes-tu, me demanda mon camarade, les femmes qui coupent leurs cheveux ? »

— Oh ! oui, fis-je.

— Comme elle est courageuse ! dit-il encore.

« Car nous avions entendu parler dans nos familles de ces folles qui faisaient couper leurs cheveux — encore une suite de cette guerre qui a *désaxé* le monde — “mais elles seront bien attrapées, la mode en sera passée avant que les stocks américains soient épuisés et les dommages de guerre payés, et il leur faudra des années avant de retrouver leur chevelure, cet ornement éternel de la femme”.

« Ceci par oui-dire, car à Reims, aucune femme n'avait encore eu l'audace de se faire couper les cheveux. Celle-ci était sûrement une Parisienne.

— J'aime, poursuivit mon camarade, les femmes courageuses. Je crois que j'aimerais une femme aux cheveux coupés<sup>1</sup>... »

La Femme, objet de toutes leurs pensées, restait encore inaccessible. Pour Vailland encore plus que pour Lecomte dont le physique avantageux attirait déjà les regards féminins. Roger, sensible à l'extrême, souffrait de la comparaison. S'il avait grandi, ses épaules ne s'étaient guère élargies et sa poitrine s'était creusée tout comme son visage qui présentait sous les pommettes hautes des méplats osseux là où la nature eût voulu plus de rondeurs. Sous une enveloppe plutôt frêle que chétive il n'en dissimulait pas moins la volonté d'être fort. « Je pense qu'il a dû avoir toujours un problème à ce sujet, dira Geneviève Vailland. Je me demande si cela ne tenait pas à son échec lors de sa première expérience scolaire, rue des Feuillantines, où, bousculé par des garçons plus costauds, il n'avait ni pu, ni su se défendre<sup>2</sup>. » Malgré son désir de puissance physique il n'en refusait pas moins l'idée même de faire du sport. Le vélo indispensable aux contacts avec la nature, la natation pour le plaisir voluptueux de la caresse de l'eau sur son corps, lui semblaient les plus extrêmes concessions qu'un « brillant esprit » de sa trempe pouvait faire à une mère qui sans cesse l'exhortait aux exercices corporels, seuls capables de le préserver de ces « mauvaises pensées » funestes à sa santé physique et morale. « Cela créait des heurts avec Roger, parce qu'il avait à ce moment-là un souverain mépris pour ces choses. Il regardait ça de très haut, en garçon soucieux avant tout d'échanges d'idées, un garçon qui se voulait un intellectuel et pas du tout un sportif<sup>3</sup>. » Soudain, au printemps 1922, il

1. Roger Vailland, *Action*, 26 octobre 1945.

2. Geneviève Vailland à l'auteur.

3. Geneviève Vailland à l'auteur, et in *Entretiens*.

découvrit par hasard le sport qui allait peut-être le libérer de ses inhibitions. « Un jour je prends le tramway avec un professeur de gymnastique. Un malabar le bouscule. Lui, maigriot, le prof, d'un uppercut, hop, fini le malabar... La boxe est une lutte intelligente. Elle n'est pas seulement une question de poids, de force. Il faut inventorier son adversaire. Voir ses points faibles. Savoir où on peut l'atteindre. Donc être intelligent... J'ai toujours su que je l'étais. Ce sont des choses que l'on sait à l'âge de trois ans<sup>1</sup>. » Le soir même il suppliait son père de le laisser faire de la boxe.

Première friction avec l'autorité paternelle, symbolique à ses yeux de l'establishment petit-bourgeois. « La boxe, c'était aussi une forme d'opposition aux parents, se souviendra Geneviève. Non que notre père trouvât ce sport vulgaire mais il estimait qu'il ne présentait pas les mêmes avantages que d'autres disciplines. Il souhaitait l'escrime qu'il avait pratiquée dans sa jeunesse et qui donnait un autre maintien que la boxe<sup>2</sup>. » Roger parlait force virile, self-défense, et on lui répondait agréable maintien, aisance de présentation. Comme à une jeune fille ! Il obtint pourtant gain de cause et s'exerça durant quelques mois au « noble art » sous la direction d'un « vrai professeur de boxe ». Georges Vailland pouvait-il refuser cette satisfaction à un garçon qui, sur le plan scolaire, lui en donnait de si grandes ? L'expérience ne dura guère tant Roger Vailland détestait découvrir ce torse étique où la cage thoracique se lisait comme sur un écorché. Mal dans sa peau d'adolescent, il refusa dès lors et pour longtemps un physique qu'il jugeait ingrat. « Pauvre, pauvre Roger, gémirait-il encore un quart de siècle plus tard, il ressemble à une pauvre pintade<sup>3</sup>. »

L'affaire de la boxe qui l'avait opposé à son père venant après le traumatisme provoqué par le harcèlement de sa mère autour des prémices de sa vie sexuelle creusèrent les premières failles entre un Roger épris de liberté et un milieu familial dont le conformisme petit-bourgeois constituait un carcan inacceptable. S'en libérer au plus tôt était une issue excitante pour l'esprit mais difficile à emprunter à son âge. Il entreprit alors de rompre insidieusement — dissimulé sous le masque du lycéen brillant, discipliné et digne de tous éloges — les liens qui, depuis l'enfance, l'unissaient à cette famille dont le traditionalisme l'étouffait. Le cocon se lézardait sous la poussée de la chrysalide. Premier pan à s'écrouler : la foi chrétienne dans laquelle les femmes de la maison l'avaient élevé et qu'avait su trouver son père, troquant la franc-maçonnerie pour le catholicisme le plus janséniste. « C'est la géométrie qui en troisième me l'a fait perdre, révélera un jour Roger Vailland. Notre professeur, un jeune agrégé qui ne resta que quelques mois dans notre lycée de province, était si clair et nous avait si bien communiqué sa passion de l'exactitude que le plus idiot d'entre nous se trouva soudain capable de réinventer Pytha-

1. Roger Vailland à Marlyse Schaeffer, *Candide*, 17 mai 1965.

2. Geneviève Vailland à l'auteur.

3. Jacques-Francis Rolland à l'auteur.

gore. Nous ne jurions que par triangles, carrés et cercles et c'étaient des serments qu'il fallait démontrer. Ma foi n'y résista pas et le confesseur fut abandonné. Ni crise de conscience, ni inquiétude, ni tourment. Mon seul scrupule était devenu de ne plus rien croire que je ne fusse capable de prouver, craie en main, au tableau noir<sup>1</sup>. » Envolés les affres de la confession, effacée la crainte du péché. Restaient, plus puissants que jamais, l'appel de la chair, le désir de la femme aux replis inconnus. Si l'on en croit les *Écrits intimes*, c'est durant l'été 1922 qu'il l'assouvit, à Teilhède, village magique de son enfance où la famille retournait pour la première fois depuis la guerre. Teilhède, « sorte de lieu sacré pour moi, et qui existe réellement en Auvergne, un lieu où j'ai été très heureux... parce que j'y ai été libre (et aussi j'y ai fait l'amour pour la première fois). »

*Exit* Nounouille! Déniaisé, libéré d'une foi génératrice jusque-là d'angoisse et de honte à chaque « pensée impure », il s'engageait dans la voie du *libertinage* au sens où il l'entendra son existence entière... Déjà il se sentait, déjà il se voulait, déjà il s'affirmait, un *esprit libre*. Il allait avoir quinze ans.

1. Roger Vailland, *le Monde*, 16 février 1963 et *les Nouvelles littéraires*, 19 novembre 1958.

## De singuliers lycéens

« Traits figés, gestes sobres, parole brève, il faisait penser à Boudha<sup>1</sup>. » Tel apparut le nouveau venu qui, en octobre 1922, fit son entrée au lycée de Reims quinze jours après les autres élèves. De taille moyenne, plutôt râblé dans un costume strict, le cou enserré par un col anglais, le nez fort, chaussé de petites lunettes cerclées de fer, René Daumal, par sa physionomie et son attitude, évoquait le notaire de campagne figé dans d'austères principes. Nulle originalité à attendre de ce monolithe provincial. Dès les premiers contrôles en matières littéraires il se révéla pourtant parmi les meilleurs. Sa culture en français, son aisance en langues mortes lui valurent sans délai la plus flatteuse des réputations auprès de ses professeurs sans que celle-ci n'entamât le moins du monde son impassibilité. Lecomte, Meyrat et Vailland devaient désormais compter avec un concurrent de poids. L'être était singulier, pourquoi ne pas l'attirer dans leur groupe ? Roger-Gilbert, fort de son autorité sur ses amis, procéda seul aux manœuvres d'approche. Aborder une telle banquise demandait quelque doigté. A sa grande surprise, Daumal accueillit la démarche avec chaleur. Le premier obstacle franchi, il devint familier du sombre salon de la rue Hincmar et de l'« observatoire » lumineux de l'avenue de Laon où l'on découvrit combien son impassibilité était de façade. René Daumal, jusque-là garçon solitaire au lycée de Charleville — la patrie de Rimbaud ! —, se montra aussitôt un agréable compagnon doublé d'un puits de science, déjà initié à l'ésotérisme qui passionnait Lecomte, et poète de surcroît. Mais quel poète ! Auprès de ses œuvres qu'il livra sans réticence, les vers qui peuplaient les quelques numéros d'*Apollo* apparurent pour ce qu'ils étaient : d'aimables pastiches de Paul Fort pour Vailland, de Leconte de Lisle pour Roger-Gilbert Lecomte malgré ses ambitions. L'admiration mutuelle fut désormais de rigueur. Ce Daumal, leur cadet à tous, était véritablement un sujet d'exception selon leur

1. D'après un condisciple, Jean Dufлот. Cité par Michel Random, *le Grand Jeu I*.

cœur, promis comme eux aux plus hautes destinées littéraires. Y avait-il un autre but à atteindre dans la vie? La sympathie fut d'autant plus immédiate que Daumal, semblable à ses nouveaux amis, n'aspirait qu'à un idéal : changer la vie, se démarquer de l'existence petite-bourgeoise d'une société où un malheureux hasard les avait fait naître. « Nous sommes des enfants, conclurent-ils après plusieurs réunions, et comme les petits enfants, *simples* et ignorants, nous possédons la vraie connaissance. » Ainsi naquit le patronage des Simplistes qui fut la grande affaire des trois années à venir pour les lycéens surdoués dont nous savons les talents. Rien de plus excitant que de vivre à part — des parents et des camarades d'études —, de ne communiquer que par codes, pseudonymes et mots de passe, tout en occupant, comme en se jouant, la tête de la classe! « Si leur sorte de société secrète était fermée, dira l'un de leurs condisciples, nous avons de nombreux points de contact. Mais quatre garçons de cette sorte cela faisait beaucoup pour une seule classe. Dès la première année, les professeurs, puis bientôt même les élèves des classes supérieures furent intrigués par leur comportement<sup>1</sup>. »

M. René Maublanc, professeur de philosophie, récemment nommé à Reims, fut le premier à s'intéresser à ces garçons singuliers. Lui-même n'était pas ordinaire. Brillant normalien, fantaisiste, pétillant d'esprit et maître ès canulars, il n'aimait rien tant que d'effarer la pudibonderie de la bonne société. Sensible à toutes les formes de beauté, poète, admirateur de haikai japonais et adaptateur en français de ces tercets extrême-orientaux, il s'intéressait vivement à l'expérience que vivait depuis 1918 l'Union soviétique. Rallié au marxisme, alors que la Sorbonne ignorait tout de Marx et de la pensée qui avait dirigé la révolution d'Octobre, ce non-conformiste, utopiste mais d'une personnalité pleine du sens du réel, avait vu sa carrière pâtir de certaines de ses prises de position. En poste à Bar-le-Duc, après la boucherie de 1914-1918 à laquelle il avait échappé pour cause de réforme, il avait considérablement gêné par une de ses interventions la campagne électorale du ministre Maginot. Blâmé, il s'était retrouvé en disgrâce au lycée d'Alger où il avait noué d'enrichissants contacts avec la population musulmane à l'heure où l'intégration était honnie par les ultras de l'époque. Reims était la première étape de son retour en métropole. Durant l'année scolaire 1921-1922, il avait suivi avec sympathie la parution des numéros d'*Apollo* que lui avait signalés son confrère de 3<sup>e</sup>C, M. Mathieu, mais c'est après la constitution du clan des Simplistes qu'il noua avec ces singuliers lycéens des contacts réguliers. Éminent collaborateur d'une revue régionale de littérature et d'art, *le Pampre*, à laquelle il apportait tous ses soins, sa caution et son avis favorable suffirent au comité de rédaction pour en ouvrir les colonnes à « ces jeunes vocations littéraires ». Il choisit *En vélo*, poème en vers de huit pieds que Roger avait écrit pendant les vacances à Sermiers et qui figurait dans le premier numéro lithographié d'*Apollo*, et *les Sou-*

1. Michel Random, *le Grand Jeu I*.



*venances*, pièce en trente et un alexandrins de Roger-Gilbert Lecomte. René Maublanc offrit une préface aux poètes en herbe, brefs portraits mais de première main qui nous éclairent sur la nature des deux inséparables en ce printemps 1923 :

« Ce sont des débutants. Encore sont-ils des débutants précoces. Élèves de seconde au lycée de Reims, ils n'ont guère plus de trente ans à eux deux. Ils sont amis intimes et ne se ressemblent pas du tout.

« Roger Vailland avait à peine quatorze ans quand il écrivit, l'année dernière, la pièce qu'on lira plus loin. C'est un garçon frêle et doux, assez timide. Son esprit a de la grâce et de la fantaisie. De lui-même, il a laissé les sentiers battus et, en bon Champenois, il a pris pour guide Paul Fort. Il sait observer et peindre, avec une adresse naïve, avec une ironie sentimentale qui sent bien sa Champagne. Il possède déjà une technique adroite, et le sens de ce rythme familier et bon enfant qui fait le charme neuf des *Ballades françaises*.

« Roger Lecomte, qui est du même âge, a, au physique comme au moral, un tempérament plus vigoureux, moins tendre et plus hardi. Mais on ne penserait pas que ce gaillard cache, sous un corps musclé et bien balancé, une âme si tumultueuse.

« Métaphysicien prématuré, il ne craint pas d'évoquer en alexandrins la création du monde et la naissance de l'homme — tout simplement. Il rêve plus qu'il ne regarde, il ambitionne peut-être plus qu'il ne réalise. Mais on aimera sa fougue et le déchaînement de sa jeune force. Il se débat contre les exigences de la versification, tantôt enfermé dans le cadre trop rigide du vers classique, qu'il fait craquer par mille licences, tantôt errant à l'aventure dans les terrains vagues du vers libre. Il semble imiter tout à tour Verhaeren, René Ghil ou Blaise Cendrars ; les a-t-il lus seulement ? Mais il n'est pas nécessaire d'avoir lu un auteur contemporain pour l'imiter. Quand on est vraiment de son temps, il y a des formes artistiques, comme des idées philosophiques, morales et sociales, qui vous baignent, qui sont l'atmosphère intellectuelle de l'époque, et qu'on respire sans le vouloir, sans le savoir. Et ces deux enfants sont bien de leur temps.

« C'est une des missions essentielles d'une revue régionale, de découvrir et d'aider à se révéler les jeunes vocations littéraires. Aussi *le Pampre* est-il tout particulièrement heureux de souhaiter aujourd'hui une affectueuse bienvenue aux benjamins de ses collaborateurs<sup>1</sup>. »

Pour être le premier texte imprimé de Roger Vailland, *En vélo* vaut d'être reproduit dans son intégralité. Il annonce une vocation d'écrivain qui, dans quelques mois, sera si impérieuse qu'elle provoquera les premiers heurts d'importance entre l'adolescent et son père.

#### « EN VÉLO

« Sur la route blanche, à l'infini, tout l'horizon va à reculons. Le pédalier monte et descend à un rythme lent et monotone. Sur le sable la roue

1. *Le Pampre*, n<sup>os</sup> 7-8, avril 1923.

décolle régulièrement, en ronronnant. Mes cheveux se sauvent derrière moi, vers de gros cailloux qui chatoient.

« Sur la route blanche, à l'infini, tout l'horizon va à reculons.

« Un vent qui vient de je ne sais où, s'est jeté dans mes bras tout à coup. Hardi mes muscles ! Je l'attaque. Il chancelle : poitrine gonfle-toi ! Hola ! Hip ! Hip ! Hourra ! Victoire ! J'enserme tout le vent dans mes bras.

« Sur la route blanche à l'infini, tout l'horizon va à reculons.

« Au loin naissent de blancs tourbillons aux ronflantes et lourdes cadences. Rythme effarant des camions qui s'approchent au souffle ahant de leurs moteurs époumonés. Ils passent et me laissent empoussiéré.

« Sur la route blanche, à l'infini, tout l'horizon va à reculons.

« Et mon vélo poursuit sa route. Il passe, au milieu des villages, semés par les plaines, aux carrefours, comme de gras puddings sur des tables. Deux peupliers et quatre pins, là-bas, semblent de carton peint.

« Sur la route blanche, à l'infini, tout l'horizon va à reculons.

« Oh ! La cadence du pédalier, sous le soleil qui pèse lourd, lourd, lourd. Je tends mes yeux exorbités vers les lointains qui fuient toujours. J'oublie peu à peu qui je suis. Seigneur ! Vais-je toujours m'enfuir, toujours m'enfuir sur la route blanche où l'horizon va à reculons ? »

Lycéens modèles, poètes déjà édités pour deux d'entre eux, les membres de la confrérie — par essence êtres d'exception — peaufinèrent au fil des mois les règles de leur association. Épris de liberté, les « phrères » simplistes devaient tout d'abord oublier ces noms de baptême que leur avaient attribués — sans leur demander leur avis — des parents dont l'autorité leur semblait de plus en plus encombrante. Reconnaisant, malgré ses talents, la suprématie littéraire de Lecomte, René Daumal devint pour lui Phils tandis que Roger-Gilbert répondait au surnom de Papa. Mais Daumal, faisant preuve d'une grande et précocité sagesse, fut également surnommé Nathaniel tandis que Lecomte, qui se voulait déjà ange déchu et rêvait certaines nuits de se transformer en vampire aux gencives saignantes, devint Rog-Jarl, à moins que l'on ne préférât l'appeler — en raison de son allure aristocratique — Coco de Colchide. Robert Meyrat, dont le teint mat, le sourcil noir et épais, et le regard fixe soigneusement cultivé paraissaient diaboliques à ses condisciples apeurés, répondit dès lors à l'aimable surnom de la Stryge, vampire tenant de la femme et de la chienne, évocateur de démons, de larves et de goules. Roger Vailland, le plus petit, le plus chétif, encore dans les limbes de la connaissance ésotérique, fut baptisé Dada ou phrère François en souvenir de son grand-père qui, inventait-il pour ses amis, avait été communard et jouissait de ce fait d'une affreuse réputation dans une famille catholique et bourgeoise à l'extrême !

Les phrères simplistes à l'issue de longues discussions décrétèrent qu'ils n'étaient pas des hommes du vulgaire mais des Anges visionnaires, saisis par la grâce, capables de se débarrasser de leur enveloppe charnelle et de voyager librement dans l'au-delà. Leur seule règle : cultiver le dérèglement des sens, changer le monde et, comme Rimbaud qu'ils idolâ-

traient, changer la vie. Rejetant par principe toute contrainte, cultivant l'anarchisme, la révolte contre la Chambre bleu horizon, contre les parents, contre la bourgeoisie que ceux-ci incarnaient, ils placèrent les phrères simplistes sous la seule autorité de Bubu, personnage mythologique sorti de leur imagination débordante.

« Notre jeunesse d'entre-deux-guerres, se rappellera Vailland, s'est déroulée sous le signe d'*Ubu*. Au lycée de Reims, par une coïncidence qui ne manque pas d'être significative, alors que nous n'avions jamais entendu parler de Jarry, nous avons placé notre révolte sous le patronage d'un grotesque dénommé Bubu. Une tête de pleine lune, deux yeux ronds sans prunelles, une fente oblique en guise de bouche et deux embryons d'ailes à la place des oreilles. A longueur de journées nous dessinions des Bubus sur les murs, sur le sable, sur le papier<sup>1</sup>. »

Sous l'égide de Bubu et forts de leur réputation naissante, ils affectèrent pour leurs sorties des allures de dandy. Lavallière et large chapeau noir, copiés sur ceux qu'arborait René Maublanc pour Lecomte, Daumal et Meyrat ; casquette et chaussettes à carreaux pour Vailland, chantre du vélocipède, qui ne désespérait pas de convaincre sa mère de lui acheter un costume bois de rose — que n'aurait pas renié un souteneur du quartier de la gare ! — dont il avait vu le modèle dans la vitrine d'un tailleur, rue de Vesles, principale voie commerçante de Reims. Anges voués à toutes les métamorphoses, ils se devaient de hanter d'autres lieux que ceux, bêtement bourgeois, qu'offraient leurs maisons familiales. Ils érigèrent le *Bar du Cirque*, dans les jardins de la Patte d'Oie, en quartier général. Sur la terrasse en forme de jardinet ils s'y firent photographier pour la postérité, pipe au bec, persuadés, en fixant l'objectif, de représenter l'avenir de la littérature française qui avait bien besoin d'être bousculée. Certains soirs — leurs seize ans ayant entraîné la permission de minuit — ils dirigeaient leurs pas vers la *Rich Tavern*, le dancing bon chic de la rue de Vesles, et, quand leur bourse le leur permettait, vers le luxueux bordel de la rue de l'Arquebuse. Pour boire un « drink » et ressentir le délicieux frisson provoqué par le frôlement de filles élégantes et fardées — « aux cheveux courts » — mais inaccessibles à leurs modestes moyens. Comme un enfant devant le train électrique de ses rêves, Roger Vailland se promit d'assouvir un jour jusqu'à son extinction ce désir qui lui perçait les reins — promesse qu'il tiendra au-delà du raisonnable. Un jour, c'était juré, il participerait en acteur à cette atmosphère de luxe interlope qui déjà lui plaisait tant. « Nous étions entre 1920 et 1925, dans un lycée de province, quatre garçons fort pauvres, mais ne se croyant pas tels, et avec quelque raison, puisque nos pères pratiquaient des professions "libérales" et nos mères disaient "mon ami" au plombier venu réparer la conduite d'eau... Les grosses voitures, les femmes à fourrures, le baccara, le whisky sous la véranda des grands hôtels, le pouvoir sur les hommes, tout ce qui nous paraissait délectable nous était interdit. Mais

1. Roger Vailland, *le Surréalisme contre la Révolution*.

les voies de l'Esprit nous restaient ouvertes, qui nous permettraient de nous élever aux plus riches, aux plus puissants, de les surpasser... Nos parents ne nous donnaient pas assez d'argent de poche pour que nous puissions emmener à l'hôtel la vendeuse des Grandes Galeries. Tant pis nous allons devenir Dieu<sup>1</sup>. »

Dans cette attente le quatuor se défoulait en choquant le bourgeois. Quel délice lorsqu'on en est les fils et que vos poèmes sont déjà édités, de tirer les cordons de sonnettes au cœur de la nuit, de se promener devant les curés, les bonnes sœurs et les oies blanches de leur pensionnat avec, en laisse, des préservatifs gonflés, d'afficher une pédérasie de façade qui, tout de même, troublait le petit Vailland lorsqu'il la mimait avec le grand Lecomte !

On ne savait rien de la vie dissolue des Simplistes ni au lycée où Roger Vailland figurait, en rhétorique<sup>2</sup> comme au début de ses études, parmi les meilleurs de sa classe, ni avenue de Laon où il jouait les grands frères attentifs auprès de Ginette à qui il apprenait à faire du vélo et à se perfectionner au croquet. Jusqu'au jour où il rentra fort tard et parfaitement éméché après que les quatre acolytes, habituellement désargentés, eurent rencontré leur camarade Sidaine, dit Poipoivre pour sa générosité à payer à boire. Drame familial. Pleurs d'Anna qui se demanda ce qu'elle avait fait au bon Dieu pour avoir un fils dont la dépravation risquait de mettre en cause des dons si évidents. Le lendemain elle pleurait encore et lui répétait comme une antienne : « Mais pourquoi donc te conduis-tu comme ça ? » La scène se renouvela durant plusieurs jours. Être considéré, à bientôt dix-sept ans, comme un gamin à qui l'on n'accorde pour toute liberté qu'un jus d'orange et la permission de minuit, révolta Roger à un tel point qu'il lui lança sans ménagement : « Si je ne t'aimais pas comme je t'aime, je serais parti aussitôt<sup>3</sup> ! » Mais le lien avec la mère était encore trop fort et l'affaire se termina en tendres embrassades.

Il n'en fut pas de même avec Georges Vailland qui voyait d'un mauvais œil son fils s'engager dans une voie jugée périlleuse. Comment, par exemple, expliquer la futilité vestimentaire d'un garçon que tout portait vers l'intellectualisme le plus éthéré ? Morbleu, un avenir sérieux ne se préparait pas avec un costume bois de rose et pantalon à pattes d'éléphant ! Car Roger avait fini par l'obtenir ce fameux costume. Et choisi sur mesure chez le grand tailleur de la rue de Vesles. Anna était d'une faiblesse à son égard ! Georges avait beau dire : « Un homme ne s'habille pas ainsi et n'attache pas tant d'importance à ces affaires-là, ce n'est pas viril », elle répondait avec sa douceur habituelle : « Je n'ai jamais dit et ne dirai jamais le contraire de mon mari mais je trouve que ce n'est pas mal. La mode a de l'importance pour un adolescent... » Anna avait transmis son seul défaut — la coquetterie — à son fils ! Elle était en admiration devant lui depuis la prime enfance et cela ne lui plaisait que trop.

1. Roger Vailland, *le Regard froid*.

2. Ancien nom de la classe de 1<sup>re</sup> dans les lycées.

3. Geneviève Vailland à l'auteur.

Si Georges Vailland avait fini par sourire de ces histoires un peu ridicules, l'amitié de Roger-Gilbert Lecomte pour son aîné l'inquiétait à plus d'un titre. Certes, il était d'une rare intelligence, séduisant en diable — au point que la petite Ginette, à douze ans, lui trouvait « un regard à la fois profond et rêveur<sup>1</sup> » — mais son influence sur Roger se révélait envahissante. « Roger-Gilbert a dit, Roger-Gilbert a fait... », revenait dans toutes les conversations autour de la table familiale. C'était à son contact qu'il avait adopté cette allure de dandy. Pas au lycée fort heureusement mais lors de ces sorties qui se renouvelaient exagérément et entraînaient des demandes financières souvent réitérées. M. Lecomte, à son avis, laissait la bride sur le cou à son fils et était bien trop prodigue en argent de poche. Roger n'en manquait pas mais en aucun cas assez pour se permettre le champagne qui, selon ses dires, lui avait troublé l'esprit au point qu'il rentrât presque ivre ! L'idée d'une amitié particulière entre les deux jeunes gens ne l'effleura pas un instant. « A cette époque, se souviendra Geneviève, on ne parlait pas d'homosexualité comme maintenant. C'était très différent. Les parents ne s'inquiétaient pas de voir deux garçons ou deux filles ensemble. La société où nous vivions n'était pas encore tout à fait mixte. Il y avait, bien séparées, celle des filles et celle des garçons<sup>2</sup>. » C'est pourtant à cette époque que se noua l'amitié amoureuse entre les deux jeunes gens, faite d'admiration mutuelle, d'objectifs communs et de frustration féminine. « Il faut dire que j'ai aimé Roger-Gilbert Lecomte, je crois d'amour, confiera Vailland à ses carnets trente ans plus tard ; de tous les hommes que j'ai approchés, ce fut le seul qui avait le visage que l'on imagine à l'adolescent de génie, idée romantique... mais je ne pensais pas un instant que ce sentiment pût être nommé amour ; malgré une forfanterie de la dépravation, nous étions d'une innocence extrême, prenant très au sérieux notre alchimie *simpliste*<sup>3</sup>. » A la première, puis à la dernière femme qu'il ait aimée d'amour vrai, profond, Roger Vailland fera plus tard des confidences à ce propos. « Vailland aimait Lecomte, dira Mimouchka qui le connut à Paris à l'époque du *Grand Jeu*, il y avait chez un intellectuel, chez un mental comme l'était Vailland, une émotion, une confusion d'adolescent, enfin une espèce d'amour, d'amour très naturel mais peut-être dans un climat homosexuel, comme toujours lorsqu'il y a émotion littéraire, poétique... Lecomte d'ailleurs était ainsi<sup>4</sup>. » « Les hommes attiraient-ils Roger ? s'interrogera Elisabeth Vailland qui sut tout des désirs érotiques les plus secrets de son mari et les partagea jusqu'aux derniers instants. Je pense qu'il avait été amoureux de Roger-Gilbert Lecomte, qu'il aurait voulu, qu'il aurait pu<sup>5</sup>... » Le voulut-il ? Le put-il ? Y eut-il un embryon de concrétisation ? Toujours est-il qu'à Reims, dans ces années 1924-1925

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

2. *Ibid.*

3. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

4. Marianne Lams, alias Mimouchka, in *Entretiens*.

5. Elisabeth Vailland, *Drôle de vie*.

qui n'avaient rien de folles dans la très bourgeoise capitale champenoise, Vailland ressentit les effets d'une bisexualité qu'il lui arrivera de satisfaire dans les années à venir tout en se forgeant l'image, la réputation, du libertin amoureux de la femme, des femmes. Nombre de ses amis homosexuels parmi les plus intimes — et ils furent nombreux dans les premières années de sa vie parisienne — recueilleront ses confidences à ce propos. « Il avait une adoration presque amoureuse pour Roger-Gilbert Lecomte, se souviendra Fernand Lumbroso, le compagnon des débuts littéraires à Paris. Depuis le lycée, c'était son modèle... Mais, comme plus tard en khâgne avec l'un de ses condisciples les plus brillants, s'ils ont couché ensemble comme il l'affirme pour ce camarade, cela se bornait au "touche-pipi" du petit garçon et de la petite fille qui jouent "au docteur". A cet âge, qu'est-ce que cela veut dire "coucher"<sup>1</sup>? »

Anna, toujours inquiète pour le quotidien de ses enfants, avait relâché sa surveillance sur les habitudes sexuelles de son aîné. Elle avait enfin compris qu'il devenait, sinon un homme, du moins un adolescent qui — tout le laissait à penser disait son mari — entrerait à l'université dans un an et devrait s'éloigner du cocon maternel. Peu au fait des choses de l'esprit elle ne s'étonna guère que son fils ne montrât plus les poèmes qu'il griffonnait là-haut dans sa chambre. Les derniers qu'il ait confiés au cercle familial lui avaient paru bien obscurs. « Il ne les a plus lus, dira Geneviève, car il jugeait sans doute que mes parents ne pouvaient pas les comprendre<sup>2</sup>. » En réalité Roger Vailland craignait que ses dernières œuvres où il évoquait entre les lignes tant ses désirs sexuels que son insatisfaction profonde, ne soient, à qui savait les lire, trop révélatrices de ses états d'âme. Et son père savait lire ! Inutile d'aggraver des rapports qui se faisaient de plus en plus tendus. L'avis de René Maublanc à qui il envoyait ses poèmes préférés à l'École normale supérieure où le professeur de philosophie avait été nommé secrétaire-archiviste du centre de documentation sociale récemment créé rue d'Ulm, lui était autrement important. Pour que ses parents ignorent tout des pulsions intimes dont ses dernières œuvres étaient le reflet, il se faisait adresser le courrier tant attendu chez son ami Lecomte qui avait la chance de jouir au sein de sa famille de la plus extrême liberté.

L'opposition au père tenait essentiellement au choix de la carrière — donc des études supérieures — que Roger désirerait embrasser. A la fin de la classe de seconde il avait évoqué avec lyrisme — dans un devoir de français qui avait empli d'espoir Georges Vailland — la vocation qui semblait l'attirer : devenir un maître du barreau. « Je me verrais avec plaisir avocat, avait-il écrit, plaidant une belle cause avec ardeur, et je crois que je saurais trouver les accents nécessaires, les arguments décisifs pour convaincre les juges... Et si la gloire me dédaigne?... Qu'importe ! Je suis jeune et fort ! J'irai hardiment et j'oserai. Et quand devant moi se dresseront des obstacles je tendrai tous mes efforts et je les briserai ! Ah ! La

1. Fernand Lumbroso à l'auteur.

2. Geneviève Vailland, in *Entretiens*.

lutte pour la vie me sera douce comme le vent des hautes cimes pour le montagnard ! Ce sera la liqueur enivrante que je boirai ardemment. Je serai Homme et j'oserai regarder fièrement la Fatalité. Et si la gloire me dédaigne j'irai la chercher et je la tirerai à moi par ses cheveux flamboyants<sup>1</sup>. » Ces belles résolutions s'étaient enlisées dans le plus irréalisable des projets, dont sans nul doute Lecomte était l'instigateur. Monsieur Roger rejetait jusqu'à la pensée d'acquérir une situation professionnelle ! Le travail, expliquait-il, signifiait l'insertion sociale et il s'y refusait farouchement. Il voulait écrire et seulement écrire. Des poèmes, des essais, des ouvrages philosophiques. Tout comme Lecomte qui n'envisageait qu'une carrière littéraire. « Et de quoi vivras-tu ? » Sans répondre franchement à la question, Roger laissait entendre que la famille bourgeoise — qu'il rejetait sur un autre plan — avait assez de moyens pour l'entretenir. Peu autoritaire par nature mais pédagogue dans l'âme, Georges Vailland avait alors suggéré le professorat. « En tant que professeur, tu auras le temps d'écrire. » « Je ne veux pas d'une activité pour gagner de l'argent, répliquait Roger, je ne veux qu'écrire, créer... » Devant une telle obstination les scènes devinrent de plus en plus sérieuses. Roger Vailland les évoquera trois ans plus tard dans deux lettres à son père : « J'éclatais soudain en sanglots quand, lorsqu'au cours de discussion avec toi, tu m'eus persuadé qu'il était inévitable qu'un homme, après une période d'apprentissage de la vie, se marie, fonde un foyer, se fasse une situation et meure à la fin. La "vie" conçue de cette façon me désespérait très sincèrement... [une autre fois] nous déjeunions dans la cuisine... on parlait de l'avenir, et je ne pouvais pas supporter l'idée de faire plus tard quelque chose comme tout le monde, avoir plus ou moins une situation, etc. ; cela t'avait impatienté et tu t'étais mis en colère ; j'étais monté pleurer dans ma chambre et tu y étais venu, craignant d'avoir été trop brusque et tu me disais : que veux-tu, c'est comme cela la vie. C'est une sorte de besoin d'absolu que j'ai toujours su ; je sais bien que les autres l'ont aussi, mais c'est je crois plus fort que chez eux, et surtout je ne veux pas me résigner<sup>2</sup>. » « Le conflit devient un conflit social, écrira Vailland dans ses carnets secrets. Moi-parmi-les-Simplistes contre ma famille-parmi-la-classe-bourgeoise. Ce conflit donne naissance à un art, une littérature (*Le Grand Jeu*), à une mythologie (Bubu, le Simplisme), à un style de vie, à un érotisme<sup>3</sup>. »

Les épreuves du baccalauréat puis les vacances d'été apportèrent quelque répit dans un conflit qui ira s'aggravant. Georges accompagna Roger dans la capitale où se déroulaient les épreuves puisque à l'époque Reims dépendait de l'Académie de Paris. Les lettres envoyées le samedi 5 juillet rassurèrent Anna restée avenue de Laon. Son Geo semblait avoir retrouvé son fils et l'entourait, ainsi que ses amis, de la plus affectueuse attention : « Ce matin, lui écrivait Georges Vailland, l'opération a

1. Geneviève Vailland, archives personnelles.

2. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*, février 1927-juin 1928.

3. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

commencé. Roger était naturellement un peu "chose", je l'ai accompagné jusque dans la salle. Le français s'est bien passé, il est content. Cet après-midi il compose en latin, je l'attends... Nous avons vu Lecomte qui a passé l'oral ce matin. Il est reçu avec mention assez bien. Meyrat a raté son grec et n'est même pas admissible. Hier soir il semblait morose et bien sympathique<sup>1</sup>... » Quant à Roger, il se voulait guilleret, persuadé, comme ses professeurs, de son succès : « Chère Maman, je t'écris pour te montrer qu'après cette journée et demie d'émotion je suis encore assez fort pour tenir une plume, assez lucide pour écrire droit et assez bien portant pour te parler avec mon bon sens habituel. Je me suis à peu près tiré de mon écrit et j'espère un bon résultat pour lundi : à moins que mes examinateurs aient mal digéré ou que... J'espère que vous ne vous faites pas trop de bile pour moi et que vous passerez un bon dimanche malgré notre absence.... J'embrasse bien fort Mémé et Ginette. Je t'embrasse toi-même mille fois bien fort<sup>2</sup>. » Le merveilleux enfant ! Il méritait bien le cadeau que son père lui fit en récompense de son titre de bachelier, acquis haut la main : un périple de deux semaines consacré à la visite des musées belges, riches en œuvres de qualité. Pour la première fois Roger voyageait seul et, le soir venu, n'avait pas à retrouver le foyer familial ou l'appartement de Mémé Vailland qui l'hébergeait lors de ses rares passages à Paris. Durant la deuxième quinzaine d'août 1924 il visita Liège, Bruxelles, Gand, Bruges et Anvers où il se familiarisa avec l'œuvre de Rubens pour laquelle il ressentit un véritable coup de foudre. Sa passion récente pour la peinture lui venait de la lecture des *Maîtres d'autrefois* d'Eugène Fromentin. Rédigé au lendemain de la guerre de 1870, après un voyage en Belgique et en Hollande, l'ouvrage l'avait enthousiasmé à un tel point qu'il avait décidé de suivre la piste de ce peintre capable d'écrire sur son art l'un des chefs-d'œuvre de la critique, admiré tant par Gustave Flaubert que par Edmond de Goncourt. C'est avec Fromentin pour seul guide que Roger Vailland effectua ce voyage en solitaire avant de rejoindre ses parents qui, pour la deuxième année, passaient l'été dans un petit village de Belgique, Hermeton-sur-Meuse.

Dernières longues vacances familiales au cours desquelles il se révéla tel qu'il était encore — « un garçon frêle, doux, assez timide » ainsi que l'avait dessiné René Maublanc — et non tel qu'il brûlait d'être. M. Hyde dans ses pensées, il restait docteur Jekyll dans son comportement. Il rêvait de posséder les femmes inaccessibles de la rue de l'Arquebuse ou les jeunes ouvrières de l'avenue de Laon qu'il observait, embossé derrière la croisée de sa chambre, lorsqu'elles sortaient en riant d'un atelier voisin, mais n'osait profiter des vacances pour lier conversation avec les filles des paysans d'Hermeton-sur-Meuse et tenter de renouveler avec l'une d'entre elles l'enivrante expérience de Teilhède, source de ses fantasmes solitaires. « A Hermeton durant les étés 1923 et 1924, Roger restait presque toujours avec moi, dira Geneviève. Nous faisons de grandes

1. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*.

2. *Ibid.*



balades en vélo. Il était le frère aîné gentil mais qui me considérait comme un garçon de quelques années plus jeune. Il m'encourageait à le suivre : "Allez, hop ! il n'y a pas de raisons pour que tu ne viennes pas... Pédale... c'est bien... Je dirai à Lecomte que tu as fait tant de kilomètres !" Lecomte c'était la référence. Daumal aussi mais à un niveau moindre. Nous passions également des après-midi entiers à canoter sur la Meuse dans une barque de pêcheurs que mon père avait louée pour nous. On ramait chacun notre tour et l'autre lisait des poèmes à haute voix. Jamais je ne l'ai vu nouer des relations avec des filles du village. Il se montrait même à leur égard d'une prudence extrême. A tel point qu'il me faisait faire de grands détours pour en éviter certaines, âgées de seize ou dix-sept ans et fort délurées, qui riaient et se fichaient de nous. Elles avaient appris le prénom de mon frère et, à notre passage, gloussaient des "Roger... Roger... Roger..." qui provoquaient sa fureur. Mon père mis au courant de sa réaction les avait baptisées *les méchantes filles*. On en parlait sur un mode badin. Cela ne correspond guère au Roger coureur et amateur d'aventures féminines tel que certains de ses amis ont voulu le décrire à cette époque<sup>1</sup> ! » On retrouvera la trace des belles moqueuses dans l'un des poèmes en prose qu'il envoya alors à René Maublanc :

*Si léger, mon cœur n'est-il pas vide ?  
Je promène dans les rues sales (il a plu) cette hantise.  
De méchantes petites filles ont ri à mon passage. Savent-elles qu'il est vide ? Hé ! Je sonne creux.  
Quand je crèverai tout l'air qui me remplit s'envolera  
et il ne restera plus de moi qu'un petit morceau de cuir  
tout racorni qui tiendra sur l'extrémité du  
petit ongle de ton petit doigt, méchante petite  
fille.*

Restait au jeune homme frustré le refuge de l'écriture. Il s'y sentait autrement à l'aise que dans ses rapports avec la gent féminine. Les courts poèmes ne lui suffisant plus, il se lança dans des œuvres de plus longue haleine qu'il évoqua dans une lettre à Maublanc, à la veille d'entrer en classe de philo. Elles reflétaient à la fois les pensées morbides qui étaient de mise chez les Simplistes et le désir de faire renaître les heures exaltantes de Teilhède où enfin il s'était fait homme. « D'une part j'ai commencé une pièce de théâtre en vers mêlés de prose, qui devrait se jouer avec des acteurs masqués ou simplement des pantins de guignol. Le sujet en est l'histoire d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles qui s'en vont parce qu'ils s'ennuient à travers un univers qui leur paraît se composer uniquement de fleuves et de trains. Ils s'augmentent les uns les autres leur folie et bientôt assassinent un vieillard sans aucun but, uniquement pour commettre un acte pur. Ensuite ils se jettent tous

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

ensemble sous les roues d'un train en chantant un chœur que je voudrais très beau.

« D'autre part, j'ai commencé un roman qui racontera les vacances d'un jeune homme dans un village d'Auvergne. Ce sera très bucolique. Le fond du roman sera l'exposé d'une sorte d'alchimie de la Joie, de mysticisme appliqué aux jouissances des sens mais il n'y aura pas un mot de ce garçon barbare, l'idée se dégagera simplement d'une suite de descriptions et je donne tous mes soins à faire vivre le village et ses habitants tels que je les sens<sup>1</sup>. »

Jeune homme timide, poète flirtant avec le surréalisme — dont il ignorait jusqu'au nom — faute de le faire avec les femmes, tel se présentait Roger Vailland à l'heure d'aborder la philosophie et de commencer une vie d'homme dont il ne connaissait que les premières tortures. Il saura, dans les années à venir, s'en inventer par brassées et dans les plus subtiles tant son refus de « faire quelque chose comme tout le monde » lui était chevillé à l'âme.

1. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

## Sur le chemin de Rimbaud

1924-1925, calme plat, avenue de Laon, pour la dernière année rémoise. Était-ce le voyage belge en toute indépendance, l'étude de la philosophie ou tout simplement l'ange de la Raison qui avait étendu son aile bienveillante au-dessus de « phrère François » ? Toujours est-il qu'aucun conflit, aucune scène ne vint troubler durant cette période la quiétude de la famille Vailland. Bien mieux, Anna et Mémé-Gâteau avaient retrouvé leur Roger adoré qui se montrait à nouveau aussi pondéré, tendre et attentionné qu'il l'était jadis rue Flatters. Même son aspect physique présentait la discrétion de bon aloi qui convenait à un futur étudiant en lettres supérieures. Oublié le complet bois de rose qui s'était rapidement démodé ! Il portait maintenant chemise blanche et régates sous des costumes sobres coupés sur mesure qu'il choisissait avec sa mère en fonction de la qualité et du moelleux du tissu proposé par le maître tailleur élu par la bourgeoisie de Reims. Le dandy un tantinet provocant d'hier avait fait place au jeune homme élégant. Seule la raie impeccable partageant en deux parties égales sa chevelure légèrement ondulée lui donnait cette allure de poète qui seyait si bien à son visage osseux et plaisait fort, tant aux femmes de la maisonnée qu'à quelques jeunes filles de bonne famille, compagnes de la classe mixte de philo, qui naviguaient désormais dans le sillage des Simplistes. Quant à Georges, il était enfin rassuré. Non seulement son fils tenait en terminale les promesses de brillantes études secondaires — « Très bon élève, beaucoup de qualités de jugement et d'analyse, travail soutenu, réussira dans de très bonnes conditions », disait Marcel Déat, son professeur de philosophie — mais il semblait avoir oublié jusqu'au souvenir des idées saugrenues soufflées par Roger-Gilbert Lecomte. A Noël il annonça que, dès les formalités du deuxième bac accomplies, il entreprendrait à Henri-IV ou Louis-le-Grand les études préparatoires à l'École normale supérieure. Suivant les conseils de son père, il se décidait pour le professorat « qui lui laisserait le loisir d'écrire ». Joie sans mélange du géomètre. Son petit Roger, après

une brève crise, sans doute due à la puberté, retrouvait le droit chemin ! Tout comme Lecomte qui se destinait à la médecine, selon les comptes rendus faits sous la suspension des dîners familiaux.

Roger Vailland fit part de ses bonnes résolutions à René Maublanc, tout en laissant entendre à son confident parisien que les Simplistes n'avaient rien abandonné de leurs projets ni de leurs ivresses. « ... j'ai finalement décidé de préparer l'an prochain l'École normale. Non que je me sente une vive vocation pour le métier de professeur : j'ai procédé par élimination et c'est après tout celui qui me déplaît le moins, et sans doute le seul dont je sois capable. Mes parents sont enchantés que j'aie fait enfin un choix ; pour moi ce genre d'études ne me déplaît pas ; je sais que les examens sont horriblement difficiles mais puisque les autres y arrivent... Je fais donc ma philosophie avec Monsieur Déat. Je ne me laisse pas influencer, comme vous le disiez, par son très grand bon sens, je réagis au contraire et il m'a trouvé récemment "légèrement faisandé", ce dont j'ai été très flatté. Nous maintenons comme l'an dernier l'étrange atmosphère de la fameuse classe et nos compagnes féminines elles-mêmes sont atteintes par ces souffles morbides<sup>1</sup> ».

Agrégé de philosophie, membre du parti socialiste dès 1914, Marcel Déat était — depuis le congrès de Tours de 1920 qui avait vu la scission du mouvement en parti communiste et en SFIO — bien différent d'un René Maublanc, à la fois idéaliste, marxiste et fervent admirateur des idées qui avaient conduit à la révolution soviétique. S'il porta une certaine attention au quatuor des Simplistes ce fut davantage en raison de leurs résultats dans la matière qu'il enseignait que par affinité profonde, comme Maublanc. Marcel Déat était avant tout un sociologue, alors que — sous l'influence de Lecomte et Daumal — Vailland et Meyrat étaient attirés par la métaphysique. « Il semblait peu fait pour passionner des esprits tels que les leurs, dira l'un de leurs condisciples en philosophie. En outre il dictait ses cours. Nous n'avons pas eu les discussions qu'une telle tête de classe semblait nous promettre<sup>2</sup>. » Nullement influencé par ses cours sans chaleur, Roger Vailland n'en gardera pas moins avec le futur directeur de *l'Œuvre* des relations suivies qui, quinze ans plus tard, risqueront de le faire basculer dans le camp choisi par son ancien maître : celui de la plus complète collaboration avec l'occupant nazi.

Second puis premier en philosophie, l'élève Vailland ainsi que ses compagnons n'en paraissent pas moins « légèrement faisandés » à un professeur plus perspicace que leurs familles qui ne savaient rien de leurs aspirations profondes et des jeux dangereux qu'elles entraînaient. Pour des êtres dont la simplicité de pensée n'était pas l'apanage, l'année de philosophie correspondait idéalement à l'entre-deux-mondes cher aux Anges Visionnaires qui ne se reconnaissent ni interdiction ni limite. Depuis le début de leur troisième année d'amitié, les phrères simplistes s'adonnaient, lors de leurs rendez-vous secrets, aux charmes vénéneux de

1. Roger Vailland, lettre du 14 janvier 1925, *Écrits intimes*.

2. Jean Duflot, in Michel Random, *op. cit.*

certaines drogues si propices au dérèglement des sens dont ils avaient fait leur seule convention. Début d'une longue passion-esclavage qui durera un quart de siècle pour Roger Vailland et qui conduira Roger-Gilbert Lecomte à la mort la plus affreuse à moins de quarante ans.

Dès l'adolescence Lecomte avait usé de son charme auprès de jeunes amies, filles de pharmaciens ou de professeurs de sciences naturelles, pour se procurer des stupéfiants divers tels que la kola, la caféine ou la strychnine, stimulants du système nerveux qui provoquaient l'état de surexcitation intellectuelle dans lequel il se complaisait. Adopté par le groupe, René Daumal partagea « en phrère » ces différents dopants et initia ses nouveaux amis à la respiration du tétrachlorure de carbone. Collectionneur de lépidoptères, il utilisait ce produit pour naturaliser ses papillons et en avait constaté les effets hallucinogènes sur l'homme. Roger Vailland qui, à seize ans, « trouvait admirables les névrosés<sup>1</sup> », subit avec délices l'initiation au tétrachlorure qui marqua son entrée dans la drogue. Phosphènes par milliers derrière les paupières closes, mosaïques de cercles et de triangles multicolores, bruits de moteur, ivresse par blocage de certains systèmes neuro-biologiques, dédoublement de la personnalité, les Simplistes expérimentaient, un demi-siècle avant les « sniffeurs » de tubes de colles à vélo, les effets de produits pouvant conduire à des troubles du comportement, à l'absence de jugement et à la confusion mentale. Tels étaient les « souffles morbides » auxquels Vailland faisait allusion dans sa lettre à René Maublanc que ses jeunes admirateurs considéraient comme un « rationaliste ouvert » donnant comme eux la priorité à la « recherche expérimentale ». « Une seule chose m'importe, dira Lecomte à Vailland, c'est la recherche de notre moi transcendantal. » Au tétrachlorure s'ajouta bientôt l'opium — fumé de temps à autre chez un bibliophile, ami de Lecomte — et surtout l'alcool plus aisé à trouver et qui — pourvu que l'on sache l'utiliser convenablement — déréglait si bien les sens. « Un soir d'hiver, racontera Roger Vailland, René Daumal et moi, nous bûmes chacun deux absinthes particulièrement bien servies, dans une brasserie que nos moyens nous interdisaient d'ordinaire. En sortant, ô saisons, ô châteaux, nous léchâmes la neige sur la feuille des fusains. Quand nous fermions les yeux le monde basculait derrière nos paupières. Nous nous communiquions minute par minute la courbe de nos états. Aucune de nos expériences mystiques ne nous avait procuré de tels transports<sup>2</sup>. »

A ces jeux dangereux les Simplistes, jamais en peine d'imagination, en ajoutaient d'autres, tout aussi morbides, qui finirent par séduire certains de leurs condisciples pourtant tenus à l'écart du Simplisme. « Nous faisons, dit Jean Dufлот, l'apprentissage du stoïcisme. Nous nous tailladions les paumes des mains à qui mieux mieux. Lecomte et Daumal étaient les plus endurcis. Je citerai encore un souvenir précis : Lecomte en étude, à côté de moi, m'expliquant qu'il tentait de devenir fou en se créant une

1. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*.

2. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

idée fixe (les fous ont des idées fixes ; si je m'en crée une, je deviendrai fou..). Il convenait que le raisonnement n'était pas très rigoureux. Mais pendant plusieurs jours, il ne pensait par exemple qu'à des chats, dessinant des chats, s'imaginant entouré de chats<sup>1</sup>. » Daumal, lui, parvenait à l'ivresse simpliste, en se faisant conduire, les yeux bandés, marchant pendant des heures dans les jardins déserts de la Patte d'Oie. Songes extraordinaires dans un monde coupé du réel, passages vers d'autres dimensions, poésie et drogues : le chemin de Rimbaud, le maître, le modèle. Bubu présidant aux orgies de tétrachlorure voyait ses disciples traduire « l'immense dérèglement raisonné de tous les sens » dans de nouveaux travaux. Initiés aux haïkaï — ces épigrammes japonaises de dix-sept syllabes en trois vers — par René Maublanc qui en envoyait régulièrement des recueils à Roger Vailland, les Simplistes les pratiquèrent assidûment jusqu'au jour où ils découvrirent l'écriture automatique et avec elle — aiguillonnés par la drogue — un nouveau moyen de s'évader du réel. On n'écrivait plus chacun dans son coin mais ensemble. Plus que jamais on niait le monde tel qu'il était.

La Raison ? Les phrères la rejettent avec mépris. « Nous sommes des anarchistes de la perception », se gargarise Vailland. Roger-Gilbert Lecomte en vacances, Nathaniel et phrère François<sup>2</sup> lui envoient la lettre-poème suivante composée à quatre mains :

*Ne point faire les choses à moitié —  
Ni quant à la qualité des objets  
Ni quant à la quantité du sujet —  
Or : somme dérisoire —  
Fouiller ridiculement ses poches pour payer l'addition.  
Grottesque !*

*Mieux : jeudi avec quelque argent conserves acheter  
Quelques étranges flacons  
Et, dans le noir, seuls — 4 anges — faire  
un Cocktail de nos sangs !*

*Robert doit avoir argent : moi aussi  
Je veux en casquette ; sans faux-col  
Courir des bouges —  
Robert pas plus que toi —  
m'a-t-il dit —  
et [sic] de mon avis<sup>3</sup>.*

Autre missive, celle-là de Daumal à Lecomte, après avoir accompagné Vailland à la gare pour un bref voyage à Paris :

1. Cité par Michel Random, *op. cit.*
2. René Daumal et Roger Vailland.
3. Roger Vailland, archives personnelles.

« François,

« Je me suis sauvé quand ça s'est mis à rouler avec toi cramponné aux vitres en désastre sous le dos rond et tendu, puis c'est une grosse chenille noire peu à l'aise — j'ai couru donc là où j'avais à faire —

« Merely this and nothing more<sup>1</sup> —

n'aie pas peur des loutres : leur graisser la patte vaut mieux que d'en faire des guirlandes de dragons, ou des dragonnades d'estragons, ou des esturgeons de citronnade. Plutôt, viens sur la terrasse des prêtres faire des grâces de jeune licorne. La reine s'est fait peindre sur le corps, par son page Éole, de ces cubes qui défient la plénitude des mosaïques. "Elle n'a plus forme humaine", disait le vieux maître à rancir. Elle faisait alors venir sa jeune licorne qui se mettait à caracoler dans le soleil égrené et zébrait les galeries de musique (cette musique qu'on trouve enfermée dans les morceaux de marbre qui parsèment le sol à la mort du petit prince)

« Alors suivait un certain Rog-Jarl surgi on ne sait d'où, venu on ne sait comment, émergeant comme un rat au sombrant d'entonnoirs hauts du zénith dans le ciel. Entre Irkoutsk et Smolensk traqué par des barres il en avait perdu la moitié. Le reste, il faisait à quiconque le pari de l'avalier d'un seul coup. Au reste tout le monde s'esquivait. Une certaine enflure de pustules et des sangsues plein la bouche, il croquait des dents de mort, beau comme une cravate...

Ici

l'on t'embrasse

tous deux

oui

pardon

gloire

parasol de poires

ô

les anges ont... etc.

(toi)

Nathaniel. RJ<sup>2</sup>

ce qui veut dire que t'embrasse<sup>3</sup>. »

Enterrés les poèmes écrits sous l'influence de Paul Fort ou de Leconte de Lisle ! Les Simplistes se révélaient à eux-mêmes tels qu'ils s'étaient rêvés lors de la création de leur patronage : des Anges visionnaires touchés par la grâce, débarrassés de leur corps et voguant avec aisance du quotidien — vie lycéenne et familiale, c'est-à-dire l'« univers ignoble des adultes » — à l'au-delà. Au début de l'année 1925 ils découvrirent à la librairie Michaud, dépositaire du *Pampro* qui les avait édités, une nouvelle revue à couverture d'un orange agressif : *la Révolution surréaliste*.

1. « Purement et simplement cela et rien de plus. »

2. RJ : Rog-Jarl, alias Roger-Gilbert Lecomte.

3. Roger Vailland, archives personnelles.

Des noms inconnus, André Breton, Paul Eluard, Giorgio De Chirico, Louis Aragon, Philippe Soupault, Robert Desnos, Max Ernst, prônaient l'écriture automatique, le récit des rêves. « Le rêve seul, disaient-ils, laisse à l'homme tous ses droits à la liberté... Le surréalisme est le carrefour des enchantements du sommeil, de l'alcool, du tabac, de l'éther, de l'opium, de la cocaïne, de la morphine... Le cerveau tourne comme un ange et nos paroles sont les grains de plomb qui tuent l'oiseau... La Révolution... La Révolution... Le réalisme c'est émonder les arbres, le surréalisme, c'est émonder la vie. » Ainsi il y avait à Paris des gens qui pensaient comme eux ! Maublanc avait bien raison, qui leur avait appris — publiant leurs premières œuvres — que « ce n'est jamais gratuitement qu'une mode, un système de pensée, une manière de vivre ou un refus de vivre, se trouve dans l'air du temps<sup>1</sup> ». Les Simplistes ne savaient rien ni de Dada, ni du surréalisme, ni de Tristan Tzara, ni d'André Breton, mais ils étaient semblables. Comme cela, non par hasard mais par nature. « La Révolution par la Poésie, écrira Vailland. La Poésie au pouvoir. Cela n'exige pas de capitaux. Nous étions décidément dans la bonne voie, la Voie royale<sup>2</sup>. »

Autre fascination commune avec ces jeunes Parisiens dont ils ignoraient tout : celle du suicide, de l'acte gratuit. La revue abondait d'extraits de presse relatant noyades, pendaisons, asphyxies, révolvérisations volontaires. Il y avait belle lurette que dans leur ivresse simpliste, les Trois Mousquetaires du néant — Rog-Jarl, Nathaniel, la Stryge et phrère François — avaient conclu entre eux le pacte de la mort. Résolution solennellement adoptée : chacun se suiciderait le jour de ses dix-huit ans. Qu'était pour les Anges, familiers de l'au-delà, la vie charnelle — celle, désespérante, que leur promettaient leurs parents : études, situations, mariage, enfants et mort — auprès de la « vie vraie », hors la vie ? Seules l'éternité, l'extase à laquelle la poésie permettait d'accéder étaient d'importance. Le Bon Sens ? Concept bourgeois s'il en était ! Dans cette merveilleuse *Révolution surréaliste*, Philippe Soupault — un phrère en Simplisme qui s'ignorait — lui réglait son compte : « Je me méfie de l'opinion publique, ce vieux crâne plein de punaises et de rognures desséchées, qui éprouve tout à coup le besoin de retrouver une voix caverneuse pour parler selon le bon sens. Le bon sens, on ne saurait trop le répéter, est l'expression de la médiocrité... A un jour donné, dans une ville de plusieurs millions d'habitants, il n'y a... que dix, quinze, mettons trente individus qui vivent contre le bon sens, c'est-à-dire qui vivent selon la réalité, qui vivent purement et simplement<sup>3</sup>. » A Reims — qui ne comptait pas 100 000 habitants — ils étaient quatre !

Daumal, intensément saisi par les « souffles morbides » et tout de même impressionné par le satanisme grandissant de Rog-Jarl, l'Ange déchu, songeait au suicide avant la date fixée par le pacte. Il trouva, en cette année charnière, un dérivatif en se lançant dans l'étude du sanskrit,

1. Roger Vailland, *le Regard froid*.

2. *Ibid.*

3. *La Révolution surréaliste*, n° 1, 1<sup>er</sup> décembre 1924.



prélude au mysticisme dans lequel il plongera bientôt, faute d'avoir « gagné » à la roulette russe. Car le pacte avec la mort comportait également pour chacun des phrères simplistes le droit d'exiger de l'un des autres qu'il se soumit à ce jeu « exaltant ». Parmi les quatre, deux disposaient d'un revolver, dont Vailland qui avait subtilisé celui que son père avait ramené de la guerre. Georges s'en munissait pour visiter nuitamment certains chantiers, lorsque aux premiers mois de la reconstruction Reims était encore le Far West<sup>1</sup> où sévissaient des pillards. Un jour ou l'autre tous se plièrent à la règle sous les frondaisons des jardins peu fréquentés de la Patte d'Oie. René Daumal rappellera cet instant inoubliable dans une lettre à Robert Meyrat : « Te souviens-tu de ce soir dans ce jardin public où tu m'as brûlé la cervelle ? J'étais sûr de partir et j'avais fait avec une facilité qui m'étonnait l'abandon de la terre... Te souviens-tu comme je me suis roulé à terre quand j'ai su que tu m'avais trompé, que ce n'était qu'un faux départ<sup>2</sup> ? » Ce soir-là le barillet n'était chargé que d'une balle. Le jour anniversaire de l'aîné des Simplistes, en mars 1925, les phrères y introduisirent les six cartouches réglementaires et le tendirent à Meyrat. L'échéance était venue. La Stryge s'éloigna, seule dans les allées de la Patte d'Oie, pendant que ses inquiétants amis allaient fêter, au *Bar du Cirque* surnommé l'*Aquarium*, l'événement qui les attendait dans un proche avenir. Par bonheur la classe de philo était mixte et les jeunes gens n'avaient pu se retenir d'annoncer l'événement aux filles pour conforter cette aura morbide qui fascinait certaines d'entre elles. Affolées par le sérieux de leurs propos, les plus lucides prévinrent M. Paganelli, professeur de rhétorique, qui les entraîna à la recherche du « désespéré » sur les lieux de leurs exploits habituels. Ils découvrirent Meyrat, étendu sur un banc, le revolver à ses côtés. Il n'avait pas eu le courage de se tirer une balle dans la tempe<sup>3</sup>. La Stryge, qui se voulait aussi satanique que Rog-Jarl, s'était dégonflé. Le pacte était rompu. Fort heureusement. Rompu aussi la belle union entre les phrères. Sans être rejeté du groupe qui oublia bientôt l'incident, Meyrat ne s'y sentit plus aussi à l'aise qu'avant. Parmi ses singuliers compagnons il sera le seul à rester à Reims et à y mener, oubliant sa folle jeunesse, la vie la plus rangée qui soit, suivant de loin la lente descente aux enfers de Lecomte, Daumal et Vailland puis, bien plus tard, la résurrection et les succès littéraires de phrère François. Il restait pourtant uni aux Simplistes lorsqu'ils découvrirent, par hasard, un nouveau membre digne de leur patronage.

Ce n'était pas un être commun que ce jeune costaud, de haute taille, épais, joufflu, que Daumal et Lecomte rencontrèrent le 1<sup>er</sup> mai 1925, suivant un cortège de grévistes et leur proposant l'*Action française* à grand renfort de quolibets. Seul contre tous, voilà qui avait de la gueule ! Bien que l'*Action française*, fort prisée par la bourgeoisie catholique, ne constituât point leur lecture favorite, les jeunes gens, séduits par le provoca-

1. Roger Vailland à Gabriel d'Aubarède, *les Nouvelles littéraires*, 5 décembre 1957.

2. Cité par Michel Random, *op. cit.*

3. Roger Vailland, in *les Nouvelles littéraires* et *l'Union de Reims*.

teur, lièrent conversation et l'invitèrent à boire en leur compagnie. Pierre Minet était plus jeune que sa robuste constitution ne le laissait présager — il n'avait pas encore seize ans —, n'avait guère fait d'études pendant la guerre et fort peu après. Il travaillait avec son père dans une propriété que celui-ci possédait aux environs de Reims et ne rêvait que d'une chose : échapper à la tutelle familiale et conquérir son indépendance, quitte à vivre comme un vagabond, avant de tirer de son expérience aventureuse les poèmes et les livres qu'il écrivait sûrement. *L'Action française*? Il s'en fichait comme de sa dernière chemise. Il aurait aussi bien proposé *l'Humanité* à un cortège de Camelots du Roi! L'essentiel était de bousculer l'ordre établi, par la gauche ou par la droite, par les ouvriers ou les bourgeois. Ainsi armé, Minet avait tout pour plaire aux Simplistes. Qu'importait qu'il ne possédât pas leur bagage culturel. Il l'acquerrait à leur contact. Sa gouaille et la sympathie qu'il dégagait suffirent à le faire entrer dans le clan. En raison de sa silhouette enveloppée on le baptisa phrère Fluét ou Phi-Phi que l'on écrira φφ selon la lettre grecque du même nom. Minet se révéla aussitôt franc compagnon et — tout en préparant la fugue prochaine qui lui permettrait de vivre sa vie à Paris — participa avec enthousiasme et sous le signe de Bubu aux délirantes orgies de ses nouveaux amis. Simpliste d'adoption, phrère Fluét se livra à l'alcool, au tétrachlorure, à l'écriture automatique et aux longues promenades les yeux bandés, chères à Daumal, toutes activités génératrices d'hallucinations, d'angoisses et de profondes exaltations indispensables à la vie quotidienne des phrères Anges. Des Simplistes il apprit l'hymne composé par Daumal en vers de mirliton et hurlé en chœur sur le chemin qui conduisait, les soirs de fortune, de la *Grande Tata* (la *Rich Tavern*) à l'*Aquarium* ou au *Cosmos*, guinguette fréquentée par les putains du quartier de la gare.

*Pour notre souper de bons petits garçons  
Aux yeux chassieux et aux petits bras ronds  
A l'oreille bien faite  
Parfumée au citron  
Et v'la c'qu'est bon et bon  
Et voilà la vie la vie  
La vie chérie  
Ah Ah  
Et voilà la vie que les Simplistes ont<sup>1</sup>.*

Malgré leurs préoccupations littéraires et leurs idées biscornues qu'il fit bientôt siennes, ces intellos savaient se montrer de joyeux drilles! Pierre Minet ne fut pas le dernier à jouer sa partition dans le concert démoniaque des Anges Visionnaires. Avec d'autant plus de liberté d'esprit qu'il n'avait pas comme ses camarades à subir les épreuves finales du deuxième baccalauréat.

1. Cité par Michel Random, *op. cit.*

Ils les affrontèrent début juillet à Paris avec des fortunes diverses. Reçu à l'écrit — et toujours flanqué de son père qui, après l'affaire du suicide manqué de Meyrat dont le tout-Reims avait parlé, se méfiait à nouveau des sottises que les quatre garçons pourraient faire, lâchés en toute liberté dans la capitale —, Roger Vailland passa l'oral dans des conditions qu'il tint à décrire plaisamment à sa mère autant pour la rassurer que se rassurer lui-même : « ... je commence par être interrogé en philo, où un vieux birbe, complètement gaga commence par me dire que j'ai fait à l'écrit une dissertation banale — banal moi ! ah ! mais non ! moi, jamais banal, monsieur ! vieille andouille. A gaga ! allez coucher ! Puis il m'interroge et comme j'étais fort en colère qu'il m'ait accusé de banalité, et puis un peu ahuri ça n'a pas marché. Si bien que je me suis aussitôt rendu compte que tant à l'oral qu'à l'écrit je n'avais jamais eu la moyenne<sup>1</sup>... ». Roger Vailland se mésestimait puisque, malgré une double vie houleuse, il fut reçu avec des notes lui permettant d'entrer sans problème en classe d'hypokhâgne à Louis-le-Grand tandis que Daumal se voyait ouvrir les portes de la même classe, préparatoire à Normale Sup', au lycée Henri-IV. Roger-Gilbert Lecomte payait ses excès. Il était recalé et condamné à travailler durant les vacances pour finir par obtenir son diplôme à la session d'octobre. Meyrat, lui, n'eut pas cette chance. Il aurait décidément tout raté durant cette année fatale : son suicide et les deux sessions du bac. Honte suprême, pour la première fois de sa vie d'élève exceptionnel, il devrait redoubler une classe pour s'être voulu Stryge taciturne et effrayante, porteuse de tous les mystères.

Pour Roger Vailland la fin des études secondaires correspondit à un changement de vie familiale. Ayant terminé les travaux de reconstruction dont l'Administration l'avait chargé, Georges devait abandonner sa situation de fonctionnaire et emmenait sa famille à Montmorency où il aurait le loisir d'examiner au calme les possibilités d'ouvrir un cabinet privé. La proximité de Paris — Montmorency était à moins d'une demi-heure de la gare du Nord — permettrait à Roger de regagner chaque soir le domicile familial après avoir suivi les cours de Louis-le-Grand. Georges Vailland pourrait ainsi surveiller avec plus d'attention les études supérieures et surtout les fréquentations d'un fils certes doué mais trop perméable aux idées les plus pernicieuses jusque-là dangereusement instillées par Roger-Gilbert Lecomte. Séparer les deux garçons sans cris, sans crises ni affrontements, lui permit de quitter Reims et une situation privilégiée d'un cœur léger puisque M. Lecomte — retrouvant son autorité — imposait à « Rog-Jarl » de commencer ses études de médecine dans la capitale champenoise. A ses yeux l'époque simpliste et ses jeux dangereux n'étaient plus qu'un mauvais souvenir !

Roger Vailland qui, à dix-huit ans, retrouvait avec bonheur le quartier Latin de son enfance, était sûr du contraire. Avec Daumal pour compagnon, et attendant l'arrivée de Pierre Minet qui préparait avec soin sa

1. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*.

fugue parisienne, puis celle de Roger-Gilbert Lecomte qui ne resterait pas longtemps prisonnier rue Hincmar, il était persuadé que le mouvement confidentiel créé dans une petite ville de province allait éclater au grand jour, s'épanouir puis subjuguier le Paris littéraire dans le grand chambardement d'idées et de mœurs que les courriéristes des quotidiens appelaient déjà les Années folles. On parlait des surréalistes dans le monde des lettres, de l'école de Montparnasse dans celui de la peinture, on parlerait bientôt des Simplistes et de la revue qu'ils avaient, depuis Reims, le projet de créer. Tout cela n'était qu'une question de temps et d'opiniâtreté. L'intelligence et le talent ne leur manquaient pas. Ils les possédaient depuis toujours.

## 6

## Un dandy timide

Le Paris de 1925 c'est celui de l'exposition des Arts décoratifs qui révèle au monde ébahi les toiles des cubistes et l'art africain ; du triomphe de Paul Poiret, dictateur de la haute couture — « l'homme qui a libéré la femme du corset » — dont les trois péniches *Amours*, *Délices* et *Orgues* amarrées sur les quais de la Seine accueillent l'*intelligentsia* des arts et du spectacle ; de la *Revue Nègre* où une jeune danseuse à la peau de miel et d'acajou, Joséphine Baker, roule des yeux, louche et se trémousse — vêtue seulement d'une ceinture de bananes et accompagnée par le saxo de Sidney Bechet — pour le plus grand plaisir des spectateurs attirés par l'affiche de Paul Colin. Depuis les Ballets russes on n'a jamais vu, disent les critiques, de spectacle plus violent, plus neuf. La tour Eiffel est illuminée par des dizaines de milliers d'ampoules qui inscrivent dans la nuit le nom de Citroën. Sacha Guitry et son épouse Yvonne Printemps règnent sur le Boulevard dont les nouvelles étoiles se nomment Gaby Morlay, Alice Cocéa, Elvire Popesco, tandis que Ludmilla Pitoëff dans *Sainte-Jeanne* de George Bernard Shaw fait monter les larmes aux yeux des « vrais » amateurs de théâtre. Chaque soir *le Bœuf sur le toit* affiche complet. On y voit Auric, Cocteau, Kessel — célèbre depuis *l'Équipage* publié voici deux ans — et le Tout-Paris. Breton, Aragon, Soupault et leur clique surréaliste se mêlent aux doudous martiniquaises du *Bal Nègre* de la rue Blomet dont Robert Desnos, amoureux platonique de la chanteuse réaliste Yvonne Georges, adulée par les auteurs de *la Révolution surréaliste*, occupe l'atelier voisin construit sur un terrain vague. On se presse au *Dôme*, à *la Coupole* ou au *Sélect*, carrefour Vavin, dans un joyeux capharnaüm où les Américains qui constitueront la « génération perdue » côtoient des inconnus nommés Soutine, Kisling ou Kiki de Montparnasse. Là comme à Montmartre les boîtes russes pullulent, leurs portiers sont des officiers de la garde impériale et les chauffeurs de taxis d'authentiques princes chassés par la révolution bolchevique. Les femmes dans le vent ont toutes coupé leurs cheveux, portent des cha-

peaux cloches et, en guise de robe, des chemises dont la taille est descendue au bas des reins. C'est la mode « à la garçonne » en hommage au roman scandaleux de Victor Margueritte qui y a perdu sa Légion d'honneur et gagné de substantiels droits d'auteur. En cette année Paris bruisse, vibre, crépite d'idées folles, de créations extraordinaires, de talents nouveaux.

Pour l'heure, tant par manque de moyens que par timidité provinciale, Roger Vailland s'en tenait écarté. Il n'avait connaissance de ce bouillonnement effréné que par les hebdomadaires achetés au kiosque de Montmorency — *Candide* en particulier — qui en relataient les détails. Depuis son retour dans la région parisienne il préparait sagement son entrée à Louis-le-Grand en hantant la forêt de Montmorency, en sillonnant à vélo l'Ile-de-France jusqu'à Senlis et Ermenonville, et en écrivant *Nuit d'ange*, une suite de poèmes « destinée, disait-il, à rapporter heure par heure une nuit dans ma chambre de Reims, sans quitter d'ailleurs les sensations immédiates fournies par le contact de mon corps, des murs de la chambre et les bruits extérieurs<sup>1</sup> ». Son souci majeur, habituel à cette saison de l'année : les conditions de la rentrée avec de nouveaux professeurs et des condisciples inconnus. Les classes préparatoires aux Grandes Écoles dans le prestigieux lycée de la rue Saint-Jacques présentaient d'autres difficultés que celle de figurer parmi les premiers au lycée de Reims. Il allait être confronté aux meilleurs élèves venus de toutes les régions de France et le programme du concours de Normale Sup' rassemblait les matières — approfondies à l'extrême — des deux baccalauréats. Un travail de Titan ! Sans enthousiasme particulier pour la carrière de professeur qui, si tout allait bien, s'ouvrirait à lui dans quatre ou cinq ans, Vailland, élitiste depuis son plus jeune âge, entreprit dès les premières semaines de s'imposer auprès de ses camarades. Ce n'était pas chose facile avec des compagnons de si haut niveau, qui, littéraires comme lui, visaient avec acharnement la voie royale de la rue d'Ulm et préparaient en même temps deux ou trois certificats de licence pour gagner du temps ! Nombre d'entre eux portaient des noms qui deviendront célèbres : Robert Brasillach, José Lupin, futur agrégé de lettres, Jean Beaufret, qui, devenu philosophe de grand renom, fera connaître Heidegger en France, Lucien Paye qui sera ministre du général de Gaulle puis ambassadeur, bientôt suivis en khâgne par Jacques Talagrand mieux connu sous le pseudonyme de Thierry Maulnier, par Paul Guth, Henri Queffelec et Georges Pompidou qui deviendra président de la République quarante-trois ans plus tard !

De prime abord la discipline fort relâchée de Louis-le-Grand — le proviseur d'alors comme celui d'aujourd'hui comptait moins sur les sanctions que sur l'émulation et la rigueur personnelle de ces cracks capables pour réussir de rester onze heures par jour sur leurs cahiers d'histoire — plut à Roger qui accepta en souriant le gentil bizutage auquel les khâ-

1. Lettre à René Maublanc, 18 août 1925.

gneux de deuxième année soumettaient les nouveaux arrivants en leur hurlant :

*Qu'est-ce qu'un hypokhâgneux*

*C'est de la merde*

*Qu'est-ce qu'un khâgneux*

*C'est un type éno-ô-ôrme.*

En revanche, les quarante-cinq élèves d'hypokhâgne, malgré leur culture et leur niveau intellectuel, composaient à ses yeux un milieu étranger presque hostile. « Je préférerais des brutes complètes comme j'en ai parfois connues [lors de ses débuts au lycée de Reims] à mes camarades hélas cultivés », confia-t-il à René Maublanc qu'il avait retrouvé avec bonheur à Paris. Toujours l'effet cyclothymique de l'automne qui renouvelait l'angoisse puérile de la première année aux Feuillantines !

Elle disparut bientôt en même temps qu'il se liait avec deux internes, provinciaux comme lui : Robert Brasillach et Jean Beaufret. L'un brun à lunettes, le visage déjà lourd, venait de Sens où il avait dû se séparer d'une mère adorée pour bénéficier d'une bourse obtenue en tant que pupille de la Nation, l'autre rose et blond, à la physionomie à la fois ingénue et malicieuse, était le fils d'un couple d'instituteurs de la Creuse et avait fait toutes ses études secondaires comme pensionnaire au lycée de Montluçon. Si Beaufret, blindé par sept années de dortoir et de réfectoire, ne souffrait nullement des conditions de vie spartiates imposées aux internes de Louis-le-Grand, il n'en était pas de même pour Brasillach habitué depuis l'enfance à l'ambiance douce et raffinée créée par sa mère dans l'appartement de Sens. La présence de « Maman chérie » lui faisait cruellement défaut tout comme celle de « Mme Labou » manquera à Vailland lorsque, dans un proche avenir, il en sera séparé. L'attachement à la mère fut, lors des premières confidences, le lien principal qui unit Robert à Roger. Incapable de rompre le cordon ombilical, ils se ressemblaient. Le second lien, au moins aussi fort, se tissa à travers une passion commune pour la poésie. Tous deux admiraient le Huysmans d'*A rebours* et par-dessus tout Rimbaud auquel ils s'identifiaient dans son désir effréné de changer la vie, d'en éliminer grisaille et platitude. Sympathie immédiate sous les yeux complices et attendris de Jean Beaufret qui ne connaissait d'amitiés que celles des collègues et se sentait déjà attiré par la compagnie exclusive des hommes. Surtout lorsqu'ils étaient de cette qualité. A qui, mieux qu'à sa mère, un Brasillach, sensible et exigeant, pouvait-il confier cette attirance pour un camarade qu'il pressentait hors du commun ? « Ici on peut trouver des gens à qui causer, lui écrivit-il dès le mois de novembre. J'ai fait la connaissance de quelqu'un de très curieux. Je lui ai demandé s'il n'était pas dangereux à fréquenter. Il m'a dit avec bonne grâce que tous ses amis avaient fini en prison ou par le suicide ou ailleurs encore. Il a l'air loin d'être bête. C'est un type comme on n'en voit pas en province, désabusé, anarchiste et professant en tout

des idées avancées. Un mélange du Des Esseintes d'*A rebours* de Huysmans qu'il adore, de Gabriel Marcel, de Colette et de je ne sais quoi encore. Un type nihiliste russe<sup>1</sup>. »

Tant par son allure de dandy romantique que par une culture éclectique qu'il se faisait un plaisir de partager, le « nihiliste russe » n'éprouva aucune difficulté à séduire ses condisciples les plus brillants. Cheveux longs, visage osseux, « volontiers porteur d'une pèlerine qui lui donnait un air byronien », il les initia bientôt au surréalisme tout en leur faisant entendre qu'il serait rapidement dépassé. « A coup sûr un des personnages les plus extraordinaires de notre classe, ajoutera Brasillach. Il nous apportait le *Manifeste du surréalisme*, *Poisson soluble* et les poèmes de Paul Eluard. Il nous « traduisait » mot à mot Mallarmé et Valéry. Par lui nous avions communication avec d'autres camarades, une petite société anarchisante et dérégulée dont le chef principal était René Daumal. Le surréalisme lui paraissant vite démodé, il se vantait volontiers d'avoir créé un ultra-surréalisme qu'il nommait le *simplisme*. A vrai dire, les différences nous paraissaient minimes, lorsqu'il nous chantait les mérites de l'acte gratuit — qu'il nommait acte pur — et de l'écriture automatique. Il était le Lafcadio de Gide incarné pour nous, et bien qu'il soit rare d'admirer quelqu'un de son âge, il est exact que nous l'admirions<sup>2</sup>. » Admiré par la future élite de la France intellectuelle, voilà qui convenait parfaitement à un phrère dont la « grâce » était innée et l'avenir littéraire riche de promesses. Qu'en outre ses professeurs confortent la haute opinion qu'il avait de lui-même en le jugeant capable « d'idées originales, d'amusantes trouvailles de style et de fantaisie<sup>3</sup> » était de bon augure à l'aube d'une carrière qu'il voyait au fil des mois s'éloigner inexorablement du professorat malgré les promesses faites jusque-là. Au 13 bis rue de Joigny où la famille, montmorencienne d'adoption, s'était provisoirement installée, Georges, ignorant tout de ce retour aux idées pernicieuses, accueillit avec la satisfaction que l'on devine les brillants résultats de son fils qui, à la fin de l'année, figurera à deux reprises au palmarès de la classe des Vétérans avec un quatrième accessit en dissertation philosophique et une mention en langue française<sup>4</sup>. On était loin des places d'honneur du lycée de Reims mais il n'oubliait pas qu'à Louis-le-Grand les moins bons étaient les meilleurs de leurs établissements d'origine. A cet hommage rendu à son intelligence et à son travail acharné, Roger, qui figurait dans le premier tiers des quarante-cinq élèves d'hypokhâgne, ajouta un certificat d'études supérieures, de morale et sociologie, obtenu en Sorbonne le 6 juillet 1926<sup>5</sup>. Georges Vailland avait donc le cœur tranquille quant au sérieux avec lequel son fils entamait ses études supérieures lorsqu'il lui annonça son départ pour Antibes où il avait décidé

1. Lettre citée par Anne Brassié, *Robert Brasillach*.

2. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*.

3. Geneviève Vailland, archives personnelles.

4. Archives du lycée Louis-le-Grand.

5. Archives de l'université de Paris-Sorbonne.



d'ouvrir un cabinet de géomètre-expert. Grâce à l'internat où il partagerait le dortoir de son ami Brasillach, Roger saurait mener à bien l'année qui lui ouvrirait les portes de Normale Sup'.

Pour le jeune poète déjà éloigné moralement de sa famille, cette séparation physique ne présentait que des avantages : il pourrait désormais consacrer la totalité de son temps libre — la discipline de l'internat était à Louis-le-Grand aussi souple que celle qui régissait l'externat — à réaliser le projet de revue simpliste, déjà caressé à Reims, et qui depuis quelques mois risquait de se concrétiser à travers la rencontre avec un éditeur de grande réputation, et à entourer de toutes ses prévenances la jeune fille qui occupait ses pensées depuis ce jour de printemps où elle était entrée dans sa vie.

\*  
\* \*

Marianne Lams avait vingt-cinq ans et préparait une licence d'anglais à la Sorbonne où Vailland l'avait rencontrée à quelques semaines de présenter son certificat de philosophie. Petite, presque grassouillette, fagotée à la va-comme-j'te-pousse, elle était aux antipodes de la femme belle, riche, élégante que Roger Vailland rêvait de voir pendue à son bras depuis l'adolescence rémoise. Elle ne l'en séduisit pas moins par sa réserve, peu habituelle dans le milieu étudiant où les filles, entraînées par la mode, arboraient volontiers des airs de nouvelles affranchies, et par de discrets aveux sur sa vie personnelle. Comme lui elle n'avait guère de moyens. Elle vivait des subsides envoyés par des parents petits-bourgeois — semblables à Georges et Anna — qu'elle complétait en donnant des leçons particulières à quelques cancre du quartier. « Il a été touché parce que j'étais très simple, dira-t-elle plus tard. J'avais eu des chagrins, des déceptions. Alors il m'a fait des confidences, il m'a dit : "Il ne faut pas faire trop confiance aux gens ; moi, je te consolerais, je serai gentil avec toi..." Il faut dire qu'il était très timide, mais l'étant sans doute plus que lui, je lui ai donné envie de lutter contre sa timidité<sup>1</sup>. » Ainsi naquit entre eux, et malgré la différence d'âge — Marianne était de cinq ans son aînée —, une camaraderie d'adolescents qui se transforma en amour dès que Roger s'aperçut qu'elle partageait ses préoccupations intellectuelles et était adoptée par ses amis les plus chers. Les jeudis après-midi et les dimanches, jours de liberté pour les internes, étaient consacrés à René Daumal qui l'estima aussitôt fort intelligente et se réjouit que frère François ait trouvé une maîtresse plus digne de ses aspirations profondes que les putains du bordel du quai de la Tournelle où ils se rendaient parfois, plus pour « se rincer l'œil » que pour y jouir des services tarifés de ces demoiselles. Lors de brefs voyages qui le menaient de Reims à Paris, Roger-Gilbert Lecomte la jugea parfaitement digne de participer au projet de revue qui ferait connaître les Simplistes au Paris intellectuel qu'ils

1. Marianne Lams, in *Entretiens*.

brûlaient de conquérir. Maître incontesté du groupe, il en avait fixé la parution à la veille de ses vingt ans. « Le 17 mai 1927 approche à grands pas, écrivait-il à Vailland... Simpliste le 17 mai 1917 succédera au surréalisme comme celui-ci au dadaïsme (vois-tu dans ta pensée ce qui dans Simpliste est supérieur, plus beau, plus chose que surréalisme...). Je t'en écrirai un jour le manifeste : Phosphène et bavures d'un simpliste<sup>1</sup>... »

Éloigné par force de ses compagnons, Lecomte se morfondait à Reims, préparant le PCN<sup>2</sup>, avec un tel dilettantisme que sa vie, dans l'hôtel particulier de la rue Hincmar, était devenue impossible. Disputes continues avec son père, exaspéré de le voir rentrer trop souvent ivre ; argent de poche réduit au minimum pour éviter qu'il ne se rue à Paris ; vie au ralenti gorgé de ses excitants familiaux. Il se sentait isolé, incapable d'initiatives, « pauvre roi déchu, s'efforçant de faire entrer des inepties dans pauvre encéphale exténué de tabac, d'alcool, de fièvres, de délires, d'insomnies, de sommeils noirs<sup>3</sup> ». Dès qu'il avait trouvé trois sous il s'échappait et venait rejoindre Nathaniel et François qui, grâce à leur courrier, maintenaient l'esprit simpliste plus vivant que jamais. Chaque escapade était pour Vailland source de profond bonheur : « Un samedi soir, j'allai l'attendre à la gare de l'Est, venant de Reims où il faisait ses études en médecine ; nous descendîmes à pied jusqu'à la place Saint-Michel, ma main posée sur son bras ; je fus, pendant toute cette marche, indiciblement heureux ; faubourg Saint-Denis, rue Saint-Denis, chemin pour moi de l'amour prodige, étrange histoire<sup>4</sup>... »

Qui, de Marianne ou de Roger-Gilbert, Vailland préférerait-il ? La jeune femme, fort bien accueillie par les Simplistes qui la baptisèrent Mimouchka pour qu'elle aussi ait un surnom, se posa la question, évoquant alors le climat homosexuel dans lequel il vivait. « Lecomte était très brillant, plus beau, plus séduisant, plus aimable aussi ; et Vailland avait beau se donner de l'assurance, il avait la violence des gens faibles, il était vif tandis que Lecomte était toujours très langoureux... C'était vraiment un prince. Il y avait entre eux une espèce de jalousie : Lecomte était très gentil, mais assez lointain tout de même. De plus Vailland était plus petit et ça le complexait. Il était comme angoissé de lui plaire et d'autre part il craignait beaucoup que je puisse lui préférer Lecomte, le plus séduisant des trois. Moi j'étais très touchée, très émue par Roger, je ne voulais pas lui faire de peine, c'est pour ça que je me suis laissé conquérir par lui, bien qu'il ne fût pas exactement mon type<sup>5</sup>. »

C'est grâce à la beauté et au charme vénéneux de Roger-Gilbert que le clan des phrères élargit le cercle de ses relations dans le milieu intellectuel parisien et fit la connaissance de l'homme qui allait jouer un si grand rôle

1. Cité par Michel Random, *op. cit.*

2. Physique, chimie, sciences naturelles. Alors classe préparatoire à l'École de médecine.

3. Lettre à Roger Vailland citée par Michel Random, *op. cit.*

4. Roger Vailland, *Écrits intimes*.

5. Marianne Lams, in *Entretiens*.

dans leur vie littéraire. Paradoxalement c'est le plus jeune et le moins cultivé d'entre eux qui établit les premiers contacts.

Dès octobre 1925, tandis que Roger Vailland entraînait sagement en hypokhâgne, Pierre Minet mit ses projets à exécution. Il rompit les liens familiaux et, avec en poche les cinquante francs que lui avait donnés Lecomte, arriva à Paris où il trouva un emploi chez Renault puis à la librairie Plon où son instabilité chronique ne lui permit pas de faire long feu. Il ne s'en souciait guère puisque le dimanche il pouvait discuter à perte de vue avec ses amis Daumal et Vailland sur l'avenir des Simplistes — il en était d'adoption — et sur les mérites comparés des vendeuses et employées de maison qu'ils essayaient de draguer dans les dancings de quartier ou de la proche banlieue. Lorsque Vailland eut ébauché sa liaison avec Marianne, il pensa comme lui que les femmes étaient disponibles et que — même si l'on avait une tendre amie tant pour le confort physique que pour le soutien moral — l'on devait vite avoir envie de changer. « La fidélité, à cet âge-là c'est atroce ; il ne faut pas demander cela à un garçon », disait Roger sous les yeux de Mimouchka qui acquiesçait pour lui donner confiance mais n'en pensait pas moins. Elle en savait long sur la timidité profonde de ce « fiancé » qui jouait les farauds. Les soirs de semaine, pendant que Nathaniel et phrère François bachotaient comme des forcenés, Minet disait ses premiers poèmes *Au Vieux Paris*, à l'ombre de Notre-Dame, où, lorsqu'il avait terminé, un compagnon de rencontre faisait la quête pour lui permettre de survivre. Son formidable capital de sympathie, d'intelligence et de vivacité lui permettait toujours de retomber sur ses pieds. Jamais pour longtemps. Employé à la *Mutuelle*, compagnie d'assurances de la rue de Richelieu, il s'en fit chasser pour avoir giflé un petit chef qui lui paraissait stupide mais qui venait de recevoir la médaille de l'ancienneté ! Le père d'un ami le fit alors entrer à la NRF où Gaston Gallimard développait sa maison d'édition. Il en fut renvoyé au bout de quelques semaines, ayant confondu son bureau avec le dernier salon où l'on cause. A longueur de journée, il y recevait les multiples relations qu'il se faisait au cours des soirées poétiques du *Vieux Paris* puis dans d'autres bistrots moins bien famés ! Plon, Gallimard n'étaient décidément que de vieilles croûtes attachées à leurs gros sous et incapables de comprendre le génial vagabond qu'ils avaient eu le bonheur d'engager. Il fallait voir ailleurs, là où soufflait un esprit plus large, plus libre, hors de toutes conventions, chez Simon Kra par exemple, qui, à l'enseigne des éditions du Sagittaire, publiait entre autres André Breton, Robert Desnos et Louis Aragon, et dont les directeurs littéraires étaient le surréaliste Philippe Soupault et surtout Léon Pierre-Quint, ami intime de Marcel Proust sur lequel il venait de publier un ouvrage retentissant. Aussitôt dit, aussitôt fait. Pierre Minet était un battant et, s'il avait de nombreux points communs avec Roger Vailland, la timidité n'était pas de ceux-là. Sans recommandation aucune, il se fit recevoir par Léon Pierre-Quint, et dans son bureau du 6 rue Blanche, commença à lui raconter sa vie et surtout celle

de ses phrères simplistes : Lecomte, Daumal et Vailland. Amusé par la verve de ce gamin qui n'avait pas dix-sept ans et intéressé par le mouvement créé à Reims par des enfants exceptionnels dont phrère Fluét lui montrait les photos tout en s'en faisant avec talent le commis voyageur, Léon Pierre-Quint voulut les connaître. Chose facile pour Vailland et Daumal qui apprirent le chemin de la rue Blanche. Beaucoup moins pour Roger-Gilbert, cloîtré en Champagne. Qu'à cela ne tienne. Subjugué par la beauté de Lecomte, Léon Pierre-Quint, amateur de chair fraîche pourvu qu'elle fût masculine, fera quelques semaines plus tard le voyage de Reims avec Pierre Minet dans sa voiture ! Coup de foudre réciproque, Rog-Jarl oublia son satanisme pour se révéler encore plus intelligent et plus charmeur que l'éditeur ne pouvait l'espérer. On promit de se revoir et, dès lors, grâce à la générosité de son nouvel ami, Lecomte put multiplier les voyages à Paris jusqu'à la longue fugue de juillet et août 1926 où il s'installa purement et simplement dans le somptueux appartement que celui-ci possédait dans le seizième arrondissement.

Curieux et attachant personnage que ce Léon Pierre-Quint qui fut à la fois le parrain, le mentor et le mécène des Simplistes lors de leur entrée dans le monde littéraire, et qui sera le premier éditeur de Roger Vailland.

Long visage aux méplats accusés, regard de jais souligné par la barre broussailleuse de sourcils épais, lèvres ourlées à faire damner une jolie femme, nez droit et régulier, cheveux soigneusement calamistrés, élégance discrète mais raffinée, il y avait du Rudolph Valentino mâtiné de Méphistophélès dans cet homme-là. Fils d'un riche banquier d'origine juive allemande, Adolphe Steindecker, il avait vu sa jeunesse dorée subitement bouleversée à quatorze ans par une tuberculose qui l'avait fait passer du nid familial proche de l'avenue Foch aux établissements spécialisés de Berck-Plage. Il en était sorti boiteux et affligé de douloureuses séquelles. A dix-sept ans il nota dans ses carnets : « D'après ce que le docteur m'a dit d'une voix indifférente, je serai souffrant toute ma vie<sup>1</sup>. » Souffrances qu'il combatta durant de trop longues années par la morphine, la cocaïne puis l'héroïne, tout en trompant sa solitude de jeune homme handicapé dans l'étude, la lecture, la poésie et l'écriture. Suivant les cours de Bergson au Collège de France, il retrouva une amie d'enfance, Suzanne, dont le père, Simon Kra, secrétaire d'un des Rothschild au début du siècle, avait fondé dans une minuscule boutique située 6 rue Blanche un cabinet de livres anciens et d'autographes bientôt doublé du Sagittaire, petite maison d'édition d'ouvrages originaux illustrés tirés à 1 000 exemplaires sur papier de luxe et destinés aux bibliophiles éclairés. Léopold-Léon Steindecker, qui avait pris le pseudonyme de Léon Pierre-Quint, lui proposa deux manuscrits écrits pendant la guerre de 1914-1918 — à laquelle il avait échappé en raison de sa maladie —, *Simplification amoureuse* et *Déchéances aimables*. Le premier, soumis puis dédié à Marcel Proust, lui avait permis de lier une fructueuse amitié

1. Léon Pierre-Quint. Bibliothèque nationale.

qui dura jusqu'à la mort de l'écrivain dont le rapprochaient et la maladie et l'inclination homosexuelle, et sur lequel il se promettait d'écrire le premier livre jamais publié. Intéressé tant par les textes que par la culture du jeune auteur, Simon Kra non seulement lui promit de l'éditer mais lui proposa la direction littéraire du Sagittaire et la codirection, avec Philippe Soupault, de la « Collection européenne » qui y était rattachée. A vingt-huit ans, Léon Pierre-Quint quitta ainsi différents emplois dans les affaires, tenus jusque-là pour rassurer son banquier de père, pour se consacrer à une carrière exclusivement littéraire. A la tête du programme des livres de luxe du Sagittaire, il succédait à un tout jeune homme fort brillant, déjà expert en courtage d'éditions originales, et en éditions de textes érotiques, qui s'embarquait pour courir l'aventure en Extrême-Orient : André Malraux ! Pour le remplacer Simon Kra avait trouvé commode de faire appel à un jeune homme déjà frotté de littérature et qu'appréciaient ses enfants — Suzanne et Lucien — qui prenaient une part de plus en plus active à la gestion de la librairie familiale. Il n'eut pas à le regretter. Intéressé par Dada, créé à Zurich à la fin de la Première Guerre mondiale, Léon Pierre-Quint était intimement mêlé au mouvement surréaliste dont il publia le *Premier Manifeste* sous la signature d'André Breton. Robert Desnos, Roger Vitrac, Benjamin Péret, Antonin Artaud suivirent. Ouvert à tous les courants littéraires, Léon sut attirer rue Blanche aussi bien Mauriac que Drieu La Rochelle, Kessel que Montherlant ou Maxime Gorki dont il édita *Lénine et le Paysan russe*. Sans prétendre rivaliser avec les grosses machines de Plon, Grasset ou même de Gallimard qui creusait patiemment son sillon dans le monde de l'édition, le Sagittaire sous l'impulsion de Léon Pierre-Quint devenait le creuset élitiste de talents nouveaux. Non seulement habile éditeur mais écrivain remarqué, il avait déjà publié à trente et un ans, lorsque Vailland fit sa connaissance, *Simplification amoureuse, Déchéances aimables* — Kra avait tenu sa promesse — mais aussi *Marcel Proust, sa vie, son œuvre* qui restera longtemps l'ouvrage de référence sur l'auteur de *A la recherche du temps perdu*, et, en collaboration avec Philippe Soupault, une *Anthologie de la nouvelle poésie française*, l'un des plus gros tirages du Sagittaire pendant l'entre-deux-guerres.

Grâce au bagout de Pierre Minet, les Phrères Anges entraient de plain-pied dans ce monde dont ils avaient découvert l'existence à la librairie Michaud de Reims, en achetant le premier numéro de *la Révolution surréaliste* ! A travers Léon Pierre-Quint ils pouvaient envisager la création de leur propre revue qui, selon Roger-Gilbert Lecomte, ferait succéder le Simplisme au surréalisme. La voie royale de la nouvelle poésie leur était ouverte.

Auprès d'elle, celle de la rue d'Ulm parut à Roger Vailland d'une affligeante banalité. Après de brèves vacances à Antibes — le temps de découvrir la villa *Myriam*, nouvelle résidence de la famille, et d'initier la jeune Ginette à l'écriture automatique — il en reprit néanmoins le chemin en octobre 1926 où il fit connaissance avec le régime de l'internat de

Louis-le-Grand. Réveil au roulement de tambour, ciroir, lavabo, cours, études et, suprême horreur, l'atroce promiscuité du dortoir où nulle Mme Labou ne venait le border comme elle le faisait encore à Montmorency et même à Antibes ! « Voilà qui est fait, écrivit-il à ses parents, je suis en geôle... c'est en rentrant au dortoir que je me suis vraiment aperçu que j'étais pensionnaire : ce fut assez pénible... Ce qui est très laid aussi c'est de se réveiller la nuit et d'entendre autour de soi les corps qui se remuent dans les lits, les types qui parlent en rêvant, etc., alors je les déteste tous, même les plus gentils, et je voudrais les supprimer tous, rien que parce que je ne suis pas seul<sup>1</sup>. »

La rentrée précédente lui avait semblé désespérante, celle-ci fut franchement détestable malgré le bonheur de retrouver Mimouchka le jeudi et le dimanche. Il fallait pourtant s'y plier. Même l'indomptable Lecomte, après son séjour parisien, avait repris le chemin de Reims, cédant aux supplications de son père qui avait été jusqu'à écrire à René Maublanc pour récupérer le fils prodigue : « Vous n'ignorez pas que Paris, miroir aux alouettes, attire vivement Roger. Pour des raisons pécuniaires et surtout pour atténuer certaines relations que je n'apprécie pas trop, dans l'espoir surtout que l'âge assagira Roger, je viens vous prier de ne pas l'aider à se débrouiller pour un emploi quelconque à Paris, désirant le voir rester à Reims au moins l'année prochaine<sup>2</sup>... » Miraculeusement reçu au PCN malgré sa vie dissolue, Lecomte commençait sa première année de médecine tout en s'épanchant dans de longues lettres à son cher phrère François : « Tous les matins, je vais quêter les relents fades à l'hôpital, le reste du jour et la nuit au fond de mon fauteuil, en prose d'Hamlet, je fais semblant de vivre et de penser<sup>3</sup>. »

Grâce à la protection de Marcel Déat qui avait abandonné le lycée de Reims pour entamer à Paris une brillante carrière politique et journalistique, Roger Vailland bénéficiait en khâgne du statut de pensionnaire boursier. Puisque ses parents n'avaient plus à assumer les frais de ses études ni même de son linge fourni par l'internat de Louis-le-Grand, il en profita pour faire renouveler sa garde-robe qui lui permettait, les jours de sortie, de jouer les dandys au bras de Mimouchka et en compagnie de ses amis simplistes. Dans son courrier il commença à se lamenter de ne plus pouvoir choisir ses chemises ni ses chaussettes livrées par la blanchisserie du lycée, puis du froid si vif tombé dès octobre sur Paris. Le dortoir chauffé était pourtant un progrès comparé à la maison de Reims où seuls le bureau paternel et la salle à manger étaient équipés d'une salamandre, ce dont sa vie durant il se plaindra amèrement, accusant la ladrerie petite-bourgeoise de sa famille ! Après avoir obtenu d'Anna les 480 francs nécessaires à l'achat d'un pardessus choisi avec soin, il entreprit, le jeudi après-midi, la tournée des bons tailleurs pour comparer prix et qualités sans souci pour les difficultés financières qu'éprouvait son

1. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*.

2. Lettre citée par Michel Random, *op. cit.*

3. *Ibid.*

père à trouver une clientèle à Antibes. Lui qui plus tard s'inventera une jeunesse médiocre, vêtu de draps grossiers et chaussé de lourds godillots, ne pouvait concevoir de s'habiller en confection comme les ouvriers ! Ses lettres se faisaient pressantes et témoignaient d'une grande habileté à exploiter le péché mignon de sa mère — la coquetterie — et l'amour qu'elle portait à ce fils chéri qui ne devait manquer de rien et tenir son rang parmi ses nouveaux amis de la rue Blanche : « Pour les costumes, en dehors de chez Genêt où l'on ne peut rien avoir moins de 660 francs, j'ai trouvé les deux échantillons que je t'envoie : la belle étoffe est à 560 environ ; l'autre dans les 480. Il faudrait évidemment un intermédiaire ; je n'ai pas encore trouvé. Écris-moi à ce sujet, de façon à ce que je reçoive ta lettre avant jeudi prochain. Je commence à connaître bien les tailleurs ! Ordinairement ça va dans les 625<sup>1</sup>. » Bien sûr Anna choisit le plus beau tissu et Roger put commander non seulement le costume bleu, croisé, non cintré qui lui donnait l'allure de l'homme « arrivé » mais obtint 60 francs de supplément pour le pardessus et 50 francs pour un chapeau. « Il y aurait bien une cravate aussi, ajouta-t-il hypocritement, mais je n'ose vraiment après tout cela ; seulement si Mémé... » Et tout laisse à penser que Mémé-Gâteau envoya la somme ! Tout comme sa fille, Marie-Louise Morel ne savait résister à ce cher ange qui, bien qu'éloigné de sa famille, ne recevait que des éloges en suivant des études qu'on lui disait horriblement difficiles.

Malgré son peu d'enthousiasme Roger Vailland obtint durant le premier trimestre de khâgne d'aussi bons résultats qu'en hypokhâgne. Le français restait sa matière d'élection, il y fut classé 3<sup>e</sup> sur 89 à un demi-point du premier ! Son influence sur ses camarades anciens et nouveaux restait prépondérante. Fort de ses nouvelles connaissances dans le monde surréaliste, rencontrées rue Blanche, il leur fit partager son enthousiasme pour René Crevel, édité par Léon Pierre-Quint, pour Georges Ribemont-Dessaignes qui, de vingt-trois ans leur aîné, avait beaucoup d'affinités avec les Simplistes, et pour... *Fantômas* dont il leur apportait les nouvelles livraisons, en soulignant, comme il le fera plus tard pour *Rocamboles*, qu'il prenait plus de plaisir à sa lecture qu'à celle d'un roman de Henry Bordeaux ou même de François Mauriac<sup>2</sup>. Plaisir partagé puisque, entre deux cours, entre deux colles, enfermés dans leurs « thurnes » de khâgneux, huit de ses camarades se joignirent à lui pour écrire *Fulgur*, grand roman-feuilleton d'aventures de police et d'épopée. Brasillach était de la fête et composa le premier chapitre. Le principe — tout droit sorti du surréalisme qui revendiquait le droit de se contredire — était de rédiger une séquence puis de laisser la plume à un autre camarade qui en écrivait une seconde sans aucun rapport avec la première. Un troisième se chargeait de raccorder les deux aventures. Thierry Maulnier entré à Louis-Le-Grand avec quinze jours de retard se jeta dans *Fulgur* avec enthousiasme. Le futur, et très austère, auteur de *Jeanne et ses juges* se

1. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*.

2. Roger Vailland, *Action*, octobre 1947.

révéla un précurseur de Louis-Ferdinand Céline en écrivant un chapitre en argot avant de décrire, pastichant Hugo et Flaubert, une grande bataille navale où la flotte afghane écrasait la marine de Sa Gracieuse Majesté ! Laisser son successeur bien embarrassé de poursuivre le récit était particulièrement prisé par ces forts en thème fantaisistes. La palme revint à Jean Martin qui réunit les membres du gouvernement dans l'ascenseur de la tour Eiffel et termina sa contribution par cette phrase : « Arrivé à la troisième plate-forme, l'ascenseur ne s'arrêta pas... » Sous le titre *Une armée digérée*, Roger Vailland, de l'avis de Brasillach, donna « des pages fort surréalistes qui devaient produire un effet étrange dans cette œuvre<sup>1</sup> ». Raconter les aventures de *Fulgur*, détective de génie, parent de Judex, de Sherlock Holmes et de l'inspecteur Juve, est impossible. S'y mêlaient des aventures abracadabrantes, des histoires sentimentales, des inventions pseudo-scientifiques et même des épisodes historiques prémonitoires. « Nous avons fait d'une révolte de la Catalogne un des ressorts de notre action, rappellera Brasillach, et c'était bientôt la conspiration du colonel Macia pour établir la République catalane. Nous annonçons des troubles en Indochine, qui ne tardaient pas à éclater. Et surtout nous faisons disparaître un banquier en avion deux ans avant Loewenstein<sup>2</sup>. » Pour faire bon poids on fit appel à Hugo en recopiant sans vergogne le chapitre de la pieuvre des *Travailleurs de la mer*, et on rendit hommage à Philippe Soupault en lui « piquant » une description d'assassinat qui figurait dans une de ses œuvres ! La méthode de travail des neuf collaborateurs<sup>3</sup> du roman qui le signèrent du pseudonyme de Jean Servièr fut jugée « simpliste » par Vailland qui y retrouva le sérieux, la constance et... l'obscurité du récit, qualités chères aux Anges visionnaires. Le plus surréaliste de l'affaire fut que *Fulgur* soit publié, grâce à Brasillach, dans le très sérieux journal de province où il tenait depuis l'âge de seize ans la rubrique littéraire ! « C'est un peu extraordinaire mais ça plaira », lui dit le directeur. Ainsi, d'avril à août 1927, la *Tribune de l'Yonne, journal d'information et de défense des intérêts agricoles, industriels et commerciaux de la région*, proposa-t-elle à ses lecteurs *Fulgur* où Vailland eut la joie de découvrir son deuxième texte imprimé après *En vélo* dans le *Pampro* de ce cher Maublanc.

C'est dans une chambre de l'infirmerie de Louis-le-Grand qu'il en lut le premier épisode. Terrassé par une scarlatine compliquée d'une douloureuse otite et d'une poussée d'albumine, il passa le mois de mars et le début d'avril 1927 en quarantaine. Lorsqu'il en sortit, le médecin du lycée lui interdit de reprendre immédiatement ses études. Dans une classe de haut niveau qui préparait à un concours si ardu une telle interruption vouait l'année à l'échec. Redoubler comme le faisaient certains

1. Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*.

2. *Ibid.*, Loewenstein, financier belge qui disparut mystérieusement avec son avion au-dessus de la Manche en 1928.

3. Les neuf étaient : Robert Brasillach, Antonin Fabre, Pierre Frémy, Paul Gadenne, José Lupin, Jean Martin, Thierry Maulnier, Fred Sémach et Roger Vailland.



condisciples soit malchanceux soit scrupuleux à l'extrême qui ne voulaient pas se présenter parce qu'ils n'étaient pas sûrs d'eux et qu'on n'avait le droit d'affronter que trois fois le concours, lui répugnait. Malgré ses résultats plus qu'honorables il savait, après plus d'un an d'hypokhâgne et de khâgne, qu'il s'y ennuyait. Il avait envie d'autre chose que de franchir un obstacle qui lui paraissait désormais sans intérêt. Vivre, à l'heure où il avait la chance de rencontrer à travers Léon Pierre-Quint tant de gens passionnants, était autrement important que d'entrer rue d'Ulm. Au fond, la maladie était un bon prétexte. En convalescence à Antibes, il annonça à la famille que, devant des événements indépendants de sa volonté, il renonçait à l'École normale supérieure et préparerait sa licence de lettres à la Sorbonne en s'efforçant grâce à ses relations d'obtenir une bourse. « C'était la catastrophe, se souviendra Geneviève Vailland. Mais mes parents se gardèrent de le contrarier. Ils avaient compris que la vie d'internat lui déplaisait beaucoup. Alors qu'il passe sa licence et on verrait après<sup>1</sup>. » De retour à Paris, Roger Vailland s'installa 7 rue Pétrarque, dans l'appartement de Mémé Vailland qui mettait une chambre à sa disposition. Il était convenu avec son père qu'il y prendrait chaque jour ses repas et disposerait chaque mois de 100 francs d'argent de poche. Échappé de la geôle de Louis-le-Grand, habillé de neuf, assuré d'être logé, nourri et blanchi, libre de rencontrer entre ses cours Mimouchka, ses vieux amis simplistes et les plus récents de la rue Blanche, il n'était pas loin de se croire le plus heureux des hommes.

Pour un bûcheur habitué au travail démentiel que s'imposaient les khâgneux, la préparation des certificats de licence lui fut relativement aisée. Dans l'espoir de ne point perdre complètement son année et pour assurer son père de ses bonnes résolutions, il décida de se présenter aux examens de philosophie générale et de psychologie. Il avait un mois et demi pour ingurgiter le programme d'un an! « Je n'ai pas pu faire connaissance des professeurs, écrivit-il à Georges, mais je me suis placé aux premiers rangs à leurs cours et je pense que ma tête ne leur paraîtra pas tout à fait étrangère [*lors des examens oraux*]. Le travail que j'ai eu à faire pendant ces six semaines m'a bien intéressé. J'ai seulement regretté de ne pouvoir approfondir beaucoup de choses<sup>2</sup>. » Fin juin il fut reçu en psychologie et, à sa grande déception, recalé en philosophie générale et logique<sup>3</sup>. Résultat pourtant remarquable après l'affaiblissement dû à une grave maladie qui l'avait laissé sur le flanc durant de longues semaines. A ses yeux ce n'était qu'une demi-victoire tant il était sûr de ses possibilités intellectuelles et de sa chance. Elle avait totalement manqué à René Daumal. Après une brillante khâgne, Nathaniel, à la veille du concours de Normale, était tombé d'une balançoire, dans le jardin de ses parents qui avaient quitté Reims pour s'installer à Arnouville-lès-Gonesse, en ban-

1. Geneviève Vailland à l'auteur.

2. Roger Vailland, *Lettres à sa famille*.

3. Il obtiendra ce certificat neuf mois plus tard, le 20 mars 1928, avec la mention « Bien ». Archives de l'université Paris-Sorbonne.



- BRANDEIS, M. : 208, 247.  
 BRASILLACH, Robert : 86, 87, 88, 89, 95, 96,  
 128, 148, 203, 253, 261, 290, 339, 740.  
 BRASSEUR, Pierre : 748n.  
 BRASSIE, Anne : 88n, 290n.  
 BRECHT, Bertold : 578, 586, 587.  
 BREJNEV, Leonid : 927.  
 BRÉMONT, les : 262.  
 BRESSON, Robert : 378, 442, 808.  
 BRETON, André : 80, 85, 91, 93, 118, 122, 123,  
 124, 125, 126, 127, 132, 135, 136, 137, 138,  
 139, 140, 141, 180, 236, 260, 262, 271, 275,  
 366, 655.  
 BRETON, Auguste le : 742.  
 BREWSTER : 488.  
 BRIK, Lili : 656, 657.  
 BRINGUIER, Paul : 202.  
 BRYNNER, Yul : 941.  
 BRINON, Fernand de : 262.  
 BROCHIER, Jean-Jacques : 290n, 291n, 447n,  
 543, 941n, 947.  
 BROSSELETTE, Pierre : 296.  
 BROUET, professeur : 929, 930, 931.  
 BRUGUIER, Michel : 413.  
 BRÛLÉ, Claude : 800, 818, 819.  
 BRUN, Paul : 309.  
 BRUNET : 314.  
 BRUTUS : 361, 664.  
 BUCHET, Edmond : 337, 338, 339, 340, 343,  
 346, 347, 348, 365, 432, 467, 487, 497, 516,  
 522, 526, 528, 534, 535, 536, 538, 539, 546,  
 547n, 553, 556, 584, 616, 617, 625, 640,  
 643, 665, 734, 736n, 865, 866, 934, 941,  
 942n, 943, 944n, 947.  
 BUCHET, Guy : 947.  
 BUCHET, les : 736.  
 BUCHET, Mme : 734, 735, 934.  
 BUCY, M. : 298.  
 BUGUET, Me Charles : 940.  
 BUIN, Yves : 857, 905, 936.  
 BUÑUEL, Luis : 154.  
 BURGESS, Guy : 415.  
 BURSTALL, Christoffer : 876, 877.  
 BUTOR, Michel : 738, 740, 741.  
 BYRON, lord : 407.  
  
 C., -aïeul d'Odette : 266.  
 C., Michel : 775.  
 CAEN, M. : 621.  
 CAÏN, Julien : 244.  
 CALDER, Alexander : 793.  
 CALEF, Henri : 281n, 487.  
 CALET, Henri : 487.  
 CAMUS, Albert : 320, 410, 525, 539.  
 CANANT, Henri — pseudonyme, voir BAYLE,  
 Louis.  
 CAPITANT, René : 554n.  
 CARCO, Francis : 741.  
 CARLIER, Jean : 552.  
 CARLYLE, Thomas : 710.  
 CARNE, Marcel : 369, 628, 827.  
 CARON : 840.  
 CARON, les : 795.  
 CARON, Mme : 841, 916, 947.  
 CARRÉ, Bernard : 291n, 296n, 298n, 301n,  
 304n, 315n, 947.  
 CASADESUS, Gisèle : 376.  
 CASANOVA DE SEINGALT, Giovanni Giacomo :  
 348, 397, 794, 877, 881.  
 CASANOVA, Laurent : 388, 409, 540, 647, 713n.  
 CASCAIS, Manuel : 190.  
 Catherine : 368.  
 Catherine : 865.  
 CAU, Jean : 685, 694.  
 CAYATTE, André : 628.  
 CELINE, Louis-Ferdinand : 96, 271, 287, 289,  
 290, 291, 311.  
 CELLINI, Benvenuto : 358.  
 CENDRARS, Blaise : 65.  
 CÉSAIRE, Aimé : 419.  
 CÉSAR : 361, 664, 682.  
 CÉSAR, les : 864.  
 CÉZANNE, Paul : 180.  
 CHABANNES, Jacques : 525n.  
 CHAGALL, Marc : 180.  
 CHALLE, général Maurice : 854.  
 CHAMOIX, François : 905.  
 CHAMPFLEURY, Robert : 288, 289, 290, 291.  
 CHANZY, général Antoine : 12.  
 CHAPLIN, Charlie : 171.  
 CHAPSAL, Madeleine : 233n, 673n, 677n, 733,  
 913, 933.  
 CHARDONNE, Jacques : 687.  
 CHARENSOL, Georges : 244, 343, 734, 738.  
 CHARLES I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre : 765.  
 CHARLES VII : 47.  
 CHARLES IX : 465.  
 CHARLES X : 47.  
 Charles : 33.  
 CHASTEL, Jean : 338, 348, 365, 467, 516, 536,  
 556, 617, 865.  
 CHASTENET, Jacques : 151n.  
 CHATEAUBRIAND, vicomte François René de :  
 54, 314.  
 CHATEAUBRIANT, Alphonse de : 322.  
 CHATEL, Gaston : 297, 298, 299, 300, 301, 304,  
 311.  
 CHATTA, Mohamed : 381, 386, 494, 566.  
 CHAUVÉAU, Jeannie : 261, 269, 320, 324, 356,  
 438, 439, 441, 892, 921, 936, 937, 940.  
 CHENAL, Pierre : 369.  
 CHÉNIER, André : 404.  
 CHIAPPE, Jean : 131, 132, 139, 165, 186, 241,  
 275.  
 CHOLOKHOV, Mikhaïl : 356, 419.  
 CHOLITZ, général Dietrich von : 322.  
 CHOU-TEH : 376.  
 CHOURAQUI, Rose : 9.  
 CHURCHILL, Winston : 321, 401.  
 CITROËN, André : 85, 349.  
 CLAIR, René : 257n, 445, 628.  
 CLANCIER, Georges-Emmanuel : 260.  
 Claude : 262, 263, 271.  
 CLAUDEL, Paul : 32, 148.  
 CLAUSEWITZ, Karl von : 328.  
 CLAVEAU, André : 285.  
 CLÉMENT, René : 866, 867, 868, 869, 870, 872,  
 873, 889, 947.

- CLEMENTIS : 405, 436, 536, 537, 577, 637, 657.  
 Clotilde : 396.  
 CLOUZOT, Henri-Georges : 628.  
 CLOVIS : 47.  
 COCEA, Alice : 85.  
 Coco de Colchide — surnom, voir GILBERT-LECOMTE, Roger.  
 COCEA — voir VAILLAND, Andrée.  
 COCTEAU, Jean : 34, 85, 123, 165, 169, 234, 240, 241, 268, 368, 411, 442, 628.  
 COGNIOT, Georges : 653, 654.  
 Colette : 767.  
 COLETTE, Sidonie Gabrielle : 88, 169, 232, 233, 535.  
 COLIN, Louis : 299, 302, 304.  
 COLIN, Paul : 85, 488.  
 COLLINS : 722.  
 COMERT, Marie-Anne : 945.  
 CONCHON, Georges : 643.  
 CONFORTÈS, Claude : 915.  
 CONRAD, Joseph : 513, 758, 760.  
 CONSTANT, Benjamin : 499, 751.  
 CONSTANTINESCO, Mlle : 171.  
 COPEAU, Pascal : 321.  
 CORBIÈRE, Tristan : 53.  
 CORDÉMOY, Jacob de : 751.  
 CORDIER, Daniel : 278, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 288, 289, 292, 294, 298, 303, 305, 306, 308, 312.  
 CORNATON, Michel : 947.  
 CORNEILLE, Pierre : 37, 51.  
 CORON, Antoine : 410n.  
 CORRÈA : 338, 432.  
 CORTI, José : 122.  
 COSSE-BRISAC, Marie-Pierre de : 428, 726.  
 COT, Pierre : 257n, 418n, 571n.  
 COTY, René : 775.  
 COULENTIANOS, Costa : 841, 846, 847n, 854, 860, 861, 862, 864, 865, 867, 875, 876, 884, 885, 892, 896, 897, 898, 900, 901, 902, 903, 904, 916, 923, 940, 947.  
 COULENTIANOS, Joy : 897, 898, 900, 901.  
 COURRIÈRE, Estelle : 948.  
 COURTADE, Génia : 358, 441, 891.  
 COURTADE, Pierre : 262, 268, 269, 322, 323, 348, 350, 351, 352, 355, 356, 357, 358, 359, 381, 387, 389, 401, 402, 403, 404, 406, 407, 411, 420, 422, 423, 436, 437, 438, 440, 441, 457, 461, 475, 485, 500, 506, 514, 535, 546, 553, 565, 571, 572, 575, 576, 580, 588, 629, 647, 656, 661, 664, 690, 711, 712, 713, 714, 833, 870, 871, 872, 921, 938.  
 COURTIER, Michel : 763, 764, 765, 774, 779, 891.  
 COUTHINO, amiral Gago : 190.  
 CRAMER, Hendrik : 120, 199.  
 CRAMER, Vera : 199.  
 CRANACH, Lucas : 163, 201.  
 CRÉBILLON, Claude : 484.  
 CRÉMERY, M<sup>e</sup> : 221.  
 CRÉMIEUX, Benjamin : 338.  
 CREVEL, René : 95.  
 CROLAND, Raymond — alias Couleuvre, Chandos : 296, 297, 301, 303, 304, 305.  
 CUNARD, Nancy : 138.  
 CUNY, Alain : 452.  
 CURIEL, Henri : 377, 379, 380, 381, 384, 386, 493, 494n, 564, 566, 567, 568, 576, 699, 752.  
 CURIEL, les : 377, 380.  
 CURIEL, Rosette : 380.  
 CURT, Georgine — voir VAILLAND, Georgine.  
 CUVIER — pseudonyme, voir SIMONIN, René.  
 D'HOSPITAL, M. : 464.  
 DABROWSKI, Mgr : 464.  
 Dada — surnom de Roger VAILLAND.  
 DAGEN, Philippe : 844n.  
 DAI, Pierre : 355, 382n, 415, 417, 418, 486, 540, 607, 623.  
 DALADIER, Edouard : 194, 855n.  
 DALI, Salvador : 685.  
 DANANCHER, Gilbert : 264, 314, 315, 328, 373, 375n, 396n, 413, 947.  
 DANET, Jean : 628.  
 DANGULOV, Sergueï : 646.  
 DANIEL, Jean : 931.  
 DANINOS, Pierre : 831.  
 DANTE, Alighieri : 180, 669.  
 DAQUIN, Louis : 349, 367, 368, 373, 374, 375, 452, 548, 549, 551, 552, 555, 599, 602, 620, 626, 627, 628, 629, 644, 799, 801.  
 DARBOIS, Roland : 842.  
 DARC, Mireille : 915.  
 DARCY, père : 464.  
 DARIUS : 158.  
 DASSIN, Jules : 735, 736, 742, 747, 748, 750, 796.  
 DAUMAL, René : 63, 64, 66, 67, 73, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 88, 89, 90, 91, 92, 97, 98, 119, 120, 121, 122, 123, 126, 128, 133, 134, 135, 136, 137, 139, 140, 142, 143, 146, 165, 173, 199, 200, 203, 217, 259, 266, 270, 302, 303, 351, 360, 377, 923.  
 DAUPHIN, Jean-Pierre : 947.  
 DAVIS, Miles : 823.  
 DAY, Doris : 837.  
 DE CHIRICO, Giorgio : 80, 180.  
 DÉAT, Marcel : 75, 76, 94, 99, 252, 253, 278, 289n.  
 DEBAUCHE, Pierre : 747.  
 DEBOST, Eugène : 265.  
 DEBOST, Paul : 264, 265n, 396n, 413, 947.  
 DEBRAY, Pierre : 418n.  
 DEBRE, Robert : 288.  
 DEFOSSE DE RAU, Jean : 766.  
 DEGLIAME-FOUCHE, Marcel : 248n, 269n, 277n, 278n, 281n, 292n, 296n, 297n, 299n, 305n, 309n, 310n, 316n, 321.  
 DELACHAUX, Albert : 592.  
 DELAMÈRE, lord : 785.  
 DELISLE, abbé : 148.  
 DELMAS, M. : 534.  
 DELONS, André : 137.  
 DELOZANNE, Emile-René : 20.  
 DELTEIL, Joseph : 137.  
 DENEUVE, Catherine : 802, 835.